

CLEMENT Serge, MANTOVANI, Jean, MEMBRADO Monique. Vieillissement et espaces urbains. Modes de spatialisation et formes de déprise. Rapport pour le PirVilles CNRS, 1995.

PRESENTATION

Le rapport qui suit constitue une première exposition des résultats de la recherche financée par le PIRville. La mise à l'épreuve des relations entre les modes de spatialisation et les formes de déprise donnera lieu aussi à des publications ultérieures privilégiant des angles d'attaque plus pointus. Des travaux (publications et communications) sont déjà issus de la recherche, dont certains font l'objet d'un résumé à l'intérieur du rapport.

Ce rapport contient d'abord divers éléments préparatoires à l'étude :

- * un résumé des publications liées à la recherche
- * une présentation statistique de la population âgée à Toulouse
- * une présentation des quartiers retenus pour l'enquête
- * quelques résultats de l'exploitation d'une enquête épidémiologique menée aussi à Toulouse.

Ensuite nous présenterons les résultats de la recherche proprement dite.

Avant d'aborder cette présentation, nous ferons état des limites et des conditions de l'enquête. Notre projet portait sur la réalisation de 70 monographies de personnes âgées de 75 ans et plus comprenant un entretien avec la vieille personne et avec un ou des membres de l'entourage familial, amical ou professionnel. Les enquêtes devaient cibler 7 sites de la région toulousaine, présentés dans la première partie du rapport. Or les premiers résultats exposés ici portent sur 45 monographies et 6 sites urbains, le site péri-urbain n'a pas encore fait l'objet d'une exploitation. Il a été en effet décidé au cours de la recherche (au nom du

bénéfice retiré dans les études précédentes et dans un souci de constitution, homogène sur le plan de son accès, d'un corpus d'entretien de personnes âgées recouvrant plusieurs années d'enquête) de transcrire intégralement les entretiens sur ordinateur. Nous l'avons fait moins systématiquement pour les personnes de l'entourage. Faut de financement prévu pour cette très longue opération, la moitié de la transcription a dû être réalisée par les auteurs de l'étude, ce qui a singulièrement amputé le temps global de la recherche et occasionné un retard qui ne pourra être comblé qu'après l'échéance du contrat. Si tous les entretiens ont été transcrits, l'analyse n'a porté que sur 45 monographies. Les autres monographies seront analysées de la même manière pour les publications ultérieures. Par ailleurs, nous nous proposons aussi de rencontrer les médecins traitants de ces personnes. Ils n'ont en fait pas été sollicités au sujet de la santé de leurs patients, pour des raisons de déontologie. Dans une enquête précédente¹, la situation d'hospitalisation des personnes interrogées avait permis un échange entre médecins hospitaliers (appartenant à l'équipe de recherche) et médecins généralistes, échange qui ne pouvait pas se réaliser aussi facilement pour des personnes vivant à leur domicile. Enfin nous n'avons pas aussi complètement que nous l'avions prévu effectué les observations in situ des quartiers. Un retour sur les sites sera réalisé dans les mois qui viennent et servira de support aux publications ultérieures.

Ces réserves faites, tous les entretiens prévus ont été réalisés, soit 60 monographies par les auteurs de la recherche et 10 par des étudiants de sociologie en stage de DEA, dans le secteur péri-urbain. Le lecteur trouvera la grille d'entretien en annexe et consultera les "outils de recueil des données" dans la première partie du rapport. Les modes de recrutement, comme prévu, ont été variés de manière à diversifier la population rencontrée. L'enquête EPIDOS réalisée par des collègues épidémiologistes sur les facteurs prédictifs de fracture du col du fémur (cf. l'introduction au rapport), a fourni 17 personnes de notre population. L'ATSAD (Association Toulousaine de Soins à Domicile) 2, l'ADPAM (Aide à Domicile aux Personnes Agées et Malades) a été notre ressource la plus importante : 25. Enfin nous avons fait appel de manière minoritaire aux médecins généralistes des sites étudiés (4) ainsi qu'aux associations du 3ème âge. Ces dernières, Clubs, Foyers ont permis le recrutement de 5 personnes. Par contre c'est par l'intermédiaire du responsable du CCAS de la ville que nous avons constitué en presque totalité notre échantillon du site péri-urbain (8). De plus trois entretiens ont été réalisés auprès de responsables d'associations 3ème âge. Enfin nous avons recruté 9 personnes directement (par relations de voisinage).

¹voir CLEMENT Serge, DRULHE Marcel. La demande des personnes âgées dépendantes, analyse des processus décisionnels. MIRE/SPPU, février 1991

De manière générale chaque personne interrogée nous a mis en relation avec au moins un membre de son entourage qu'il soit familial ou professionnel. Dans certains cas, rares, nous n'avons pas eu accès à d'autres sources d'information, soit par réticence de la personne elle-même, soit par absence de réponse ou d'accessibilité du côté de l'entourage. Par contre, nous avons eu souvent des sources doubles (un familial et un professionnel, un professionnel et un membre du réseau amical) ou même triple (un familial, un professionnel et un (e) ami(e) ou voisin(e)). Parmi les personnes de l'entourage familial (39 en tout), nous nous sommes appuyés en partie sur le témoignage du conjoint ou de la conjointe quand ils étaient présents (9) mais jamais exclusivement; la majorité de notre échantillon étant composée de personnes veuves, nous avons recouru le plus souvent aux enfants (15 filles et 8 garçons), aux neveux et nièces pour les personnes célibataires tout particulièrement, aux petits enfants et à la fratrie plus rarement. Les aide-ménagères ont constitué la plus grande partie des professionnels (28), suivies de quelques membres du personnel para-médical (6) (aides soignantes et infirmières). Nous avons pu recueillir des compléments d'information auprès du réseau amical et de voisinage (12).

L'objectif de ce recueil complémentaire visait l'obtention d'informations précisant les aspects fondamentaux de l'entretien effectué auprès de la personne âgée; il pouvait servir à clarifier des situations, à complexifier parfois en multipliant les points de vue sur un phénomène, à enrichir en tout cas les données en les insérant dans un contexte interactionnel plus large que celui représenté par l'enquêteur et l'enquêté.

Un dossier sur chaque personne a été réalisé de la façon suivante : un entretien transcrit intégralement comportant en début les informations recueillies auprès du ou des membres de l'entourage; une analyse de chaque entretien prenant en compte 15 entrées ou rubriques thématiques destinées à "couvrir" le contenu de l'entretien en fonction de la problématique et à ouvrir l'interprétation générale. Les rubriques choisies se répartissent à l'intérieur de trois grands thèmes : l'histoire sociale, la vie d'aujourd'hui, l'espace urbain. Le premier thème aborde les points suivants : la biographie (avant la vieillesse, enfance, jeunesse, couple plus les activités), le positionnement social (les indicateurs autant familiaux que personnels), les relations (réseau familial, amical, les appréciations). La "vie d'aujourd'hui" se subdivise en six sous thèmes : la vieillesse (formes et expressions, soi et les autres), la santé (expressions et formes, soi et les autres et relations aux institutions médicales), les limites (expérience, sentiment, soi et les autres), l'aide (sujet et objet, formes et contexte), les activités (depuis la vieillesse), le politique (ce qui relève de la place de la personne dans l'univers collectif et l'espace public, ce qui relève de son système de valeurs, de son sentiment d'autonomie et de son rapport à l'indépendance). Le troisième grand thème,

"l'espace urbain" se découpe en cinq points : le logement (histoire résidentielle, appréciations comparées entre l'avant et l'après), la ville (expressions du rapport à la ville, représentations et pratiques, définitions du local et du non local...), les parcours (itinéraires actuels des personnes, accompagnés partiellement d'une visualisation sur un plan de la ville), la sécurité (allusions aux vols, agressions et sentiment d'insécurité), bus-métro (les pratiques dans ce domaine et les critiques).

Nous avons introduit une quinzième rubrique sur les "récits", formes d'expression qu'affectionnent certaines personnes et qui rendent souvent compte dans leur contenu d'un rapport particulier à l'existence, à la vieillesse et à l'environnement.

L'analyse présentée se conclut par une synthèse qui reprend les caractéristiques principales de la personne "dévoilée" dans l'entretien en rapport avec les interrogations de la problématique.

Nous donnons en annexe un exemple de dépouillement d'entretien, et un exemple de fiche par monographie.

Cette fiche résumée de cinq à huit pages maximum par individu, constitue la base de l'analyse transversale qui s'est structurée d'abord à partir de trois questions centrales :

1. Par quoi (par qui?) la personne est tenue? Que tente-t-elle de conserver au maximum? Comment ces (ses) liens fondamentaux prennent leur racine dans sa biographie? Comment se manifeste la déprise? Tenter de caractériser des formes principales de la déprise en fonction de ces liens et de la biographie.
2. Comment la personne se situe-t-elle dans le collectif? La construction du soi par rapport aux autres. Les capacités d'acteur dont elle a fait preuve durant sa vie. Formes d'indépendance et de dépendance, de l'autonomie et de l'assujettissement. Quel "choix" de vieillesse? (et quel épisode aujourd'hui : tenter de ne pas "fixer" nos personnes dans un état). Comment la dépendance grignote-t-elle l'autonomie?
3. Les personnes dans l'espace (sens large). Quelles possibilités de choix, quel éventail des espaces de vie (en référence à la biographie)? Quels espaces l'âge a-t-il privilégié? Peut-on déceler des effets de relégation par le regard des autres? A-t-on été soucieux de "secondarité"? Dans quelle mesure cherche-t-on à la préserver?

Nous avons choisi de centrer l'analyse de notre corpus autour des rapports entre la "déprise" et la ville et de structurer le plan de l'exposé autour de cet axe fondamental. Cependant nous n'avons pas négligé les autres dimensions d'une problématique du vieillissement qui nous paraissent essentielles pour une compréhension de ce qui se joue pour les vieilles personnes

dans le rapport à l'espace. Ainsi, le lecteur trouvera à l'intérieur du texte, des "fenêtres" distinguées par leur police de caractère et le cadre qui les entoure. Ces fenêtres peuvent se lire "à côté" mais aussi bien en continuité selon la volonté du lecteur. Par les thèmes qu'elles abordent, elles ne constituent en aucun cas des annexes ou des compléments à l'axe principal, bien au contraire elles lui donnent épaisseur et sens. En effet, si nous faisons l'hypothèse que la ville joue un rôle dans le phénomène de déprise, elle ne peut contribuer à elle seule à expliquer ce "retrait", qui prend sens à l'intérieur des interactions multiples qui participent aux différentes formes d'expression et d'expérience de la vieillesse. L'effet de grossissement des phénomènes spatiaux dus à l'intérêt premier de l'étude, ne doit pas occulter les autres dimensions essentielles du vieillissement. Ainsi, l'histoire sociale et le positionnement social, la trajectoire de santé, le rapport à l'entourage familial et non familial, le regard des autres, la "secondarité", c'est-à-dire aussi les modes de vie qui mettent en jeu la mobilité, les imaginaires sociaux et les systèmes de valeur propres, le sentiment de sécurité, apparaissent comme des dimensions fondamentales pour une compréhension du phénomène de "déprise" dans les modes d'expression de la vieillesse. Le rapport à l'espace urbain sera appréhendé à travers les interactions familiales et sociales. On doit compter aussi avec la façon dont les individus interprètent les modifications de leurs pratiques de l'espace. Nous suivons Raymond Ledrut lorsqu'il propose une analyse en termes de "modes de spatialisation", c'est-à-dire qui considère l'espace non comme une réalité en soi, comme un donné extérieur à l'homme et à la société, qui serait plus ou moins investi, mais comme un produit du social, dont les modalités dépendent étroitement des formes de l'existence sociale, des rapports vécus tant dans leurs dimensions objectives que subjectives. Si les modes de spatialisation sont variés, c'est que la ville est hétérogène. Une analyse des phénomènes urbains gagne à jouer sur les dissemblances des ensembles spatiaux, en prenant garde toutefois de ne pas naturaliser des entités trop évidentes, comme celle de "quartier" par exemple : en effet, on ne maîtrise pas toujours si la notion relève d'une division administrative, d'une histoire périmée, d'une idéalisation de communauté, ou d'une terminologie banale. L'hétérogénéité de la ville peut se construire par contre en rapport aux questions que l'on se pose, même si bien souvent on doit s'accommoder d'une territorialisation de données réalisées pour d'autres objectifs.

C'est ainsi que du point de vue du lien social, les monographies urbaines ont souvent attiré l'attention sur l'intérêt que présente pour la compréhension des conduites individuelles l'analyse des rapports sociaux à une échelle localisée, celle de la cage d'escalier, de l'îlot, de la cité, de l'unité de voisinage en tant qu'espace de référence des rapports de solidarité et des rapports de domination tissés sur une longue période. On peut de fait considérer, et l'ambition de ce qui suit sera d'apporter quelques formes d'illustration en ce sens, que le

"sentiment de l'existence" que nous envisageons ici, peut lui même tenir d'un sentiment d'appartenance à une entité sociale plus ou moins valorisée (par exemple d'un sentiment d'appartenance à l'entité des "anciens du quartier", objet de valorisation parce que garant de la continuité des formes locales de régulation) ou inversement, d'un sentiment d'exclusion que les effets du vieillissement viendrait renforcer pour se traduire par un retrait précoce de la scène "publique".

Cela devrait permettre de mettre en valeur une dimension du local souvent absente des recherches centrées sur un support social en quelque sorte "délocalisé" : le voisinage, par exemple, étant non seulement un rapport de voisin à voisin, mais aussi et surtout un rapport significatif d'une appartenance à un même lieu, à une même histoire localisée. C'est ainsi que le choix de terrains diversifiés en fonction de critères raisonnés, devrait nous permettre de remédier à une approche réifiée ou essentialiste de la ville (cf la présentation des quartiers retenus pour l'enquête).

Un certain nombre de choix et de questions orientent notre problématique et notre démarche de recherche : il convient de porter attention aux pratiques de l'espace, pratiques de surinvestissement des espaces privatifs ou de "repli" sur le logement (dont il s'agit de mesurer la portée dans le cadre plus large des pratiques familiales), pratiques des espaces de proximité (parties communes et pieds d'immeubles, pas de portes, etc), pratiques des espaces publics, pratiques de consommation, usage des transports en commun, des services publics ou privés...

Par exemple, quelles formes d'appropriation des espaces de proximité ou d'espaces publics plus lointains peut-on repérer comme caractéristiques de certains groupements de personnes âgées? Quelles formes de sociabilité sous-tendent ces modes d'appropriation? Inversement, quels lieux sont posés comme individuellement ou collectivement inaccessibles?

Plus généralement, en quoi l'organisation de l'espace urbain, ses équipements, ses opérateurs codés et symboliques le rendent-ils praticable ou impraticable, lisible ou illisible? Quels sont les parcours des vieilles personnes dans la ville : du lieu d'habitation au quartier, jusqu'au centre et ailleurs -la périphérie, les surfaces marchandes... A quel moment ces parcours se sont-ils modifiés, rétrécis? Dans quel sens? Quels sont les lieux qui ne sont plus vus, visités, connus? Quels sont ceux qui sont davantage valorisés? Quelle ville nous livre la mémoire des personnes âgées, tant on sait combien cette dernière marque le rapport à l'espace? Espace mémorisé où les valeurs affectives prennent souvent le pas sur les valeurs fonctionnelles.

Peut-on déduire que le vieillissement se traduit par l'abandon plus ou moins progressif de toute relation "désirante" à l'espace urbain? Ou bien les analyses "déficitaires" doivent-elles

céder le pas à des constats plus nuancés faisant état de formes différentielles de "renégociation" du rapport à l'espace?

Qu'en est-il notamment de la perception du changement, de la perception des mutations urbaines qui affectent l'environnement physique de la personne? Ces dernières sont-elles comme le voudrait une certaine vision stéréotypée de la vieillesse synonymes de ruptures irréversibles? Ou bien viennent-elles au contraire dans certains cas redynamiser un lien symbolique à l'urbain qui tendait à se dissoudre?

Peut-on de même parler de l'abandon total, progressif ou subit, de toute forme de stratégie résidentielle? Qu'est-ce qui se perd ou qui perdure des modes de vie alternant différentes formes de résidence (intégrant une résidence secondaire, des séjours chez les proches, des séjours d'été, voire en institution...)? Qu'est-ce qui perdure ou qui se perd, à un niveau plus subjectif, de cette "multiple fidélité aux lieux" qui caractérise selon F. Cribier de nombreux retraités migrants?

Il demeure que la question principale soulevée dans ce rapport est celle de la "déprise". Mais plutôt que de prétendre avancer une thèse forte, nous souhaitons par cet exposé alimenter la discussion autour de cette notion.

La recherche gérontologique a mis en avant la théorie d'un désengagement lié au grand âge, théorie qui a fait l'objet d'une certaine remise en cause. Il n'en reste pas moins vrai qu'un épisode du vieillissement peut être caractérisé par ce que nous avons défini comme "déprise" progressive du monde antérieurement construit, moment où les individus peuvent "ne plus avoir prise" sur certaines choses ou relations, tout en gardant des secteurs réservés où leur action continue à se réaliser.

Les conditions dans lesquelles se joue cette déprise sont issues de l'histoire personnelle d'une part, faite de "trajectoire professionnelle et d'occupation du temps libre, de dynamique des relations familiales (conjugales et parentales) et extra-familiales, enfin du rapport à l'existence", et des interactions vécues aujourd'hui avec les divers partenaires de son vieillissement, en particulier au moment d'accidents de santé ou d'autres événements de vie marquants. Ainsi nos recherches nous ont permis en particulier de souligner l'importance décisive des relations de couple, de l'entourage familial, en dépassant le strict problème de la présence familiale pour tenter de mesurer la qualité du vieillissement suivant les diverses situations rencontrées. Par exemple la cohabitation parents âgés-enfants est très souvent liée à une sociabilité hors famille plus réduite que dans les situations de non cohabitation. Bien des situations paraissent proches d'un certain enfermement familial, soit du fait d'un

conjoint sur-protecteur, soit de la part d'enfants vivant mal la vieillesse de leurs parents. D'autres chercheurs constatent que le thème du "risque" (en premier lieu la chute, mais aussi celui de la mort solitaire, des accidents domestiques, se perdre dans la rue, etc) est bien plus fréquent parmi l'entourage familial que chez la personne âgée elle-même. Des nonagénaires peuvent garder une certaine activité "grâce à" la rupture avec leurs enfants. La revendication d'autonomie par rapport à la famille (au moins sur le plan du logement) est de plus en plus vive chez les personnes âgées. Mais on verra dans cette recherche comment elle s'enracine dans une histoire et reste donc dépendante des formes du lien construit dans la période de vie antérieure.

La déprise, qu'elle soit ou non en relation avec les conditions familiales, se traduit souvent par ce qui apparaît comme un décalage entre ce qui semble physiquement (fonctionnellement) possible à la personne et ce qu'elle réalise effectivement. Il a été remarqué que bien souvent les aides ménagères effectuent les tâches que les personnes âgées peuvent accomplir sans difficulté. Le même problème se pose dans le rapport à l'espace urbain : si la dépendance entraînant une limitation des déplacements réduit l'usage des services urbains, le non accès à ces services est parfois bien antérieur à l'apparition de la dépendance.

INTRODUCTION

Nous avons choisi de présenter en introduction les travaux préparatoires à la recherche :

-tout d'abord un résumé de deux publications : la première lie la déprise à la question de la mort (cf Serge Clément, Les temps du mourir : changements et permanence, Cahiers Internationaux de Sociologie, Vol XCVII. 1994.). La seconde lie trois dimensions urbaines au vieillissement (cf Serge Clément, La ville et la vieillesse : espace public, temporalité, mobilité. Gérontologie et Société n°69, 1994)

-ensuite une brève approche statistique de la population âgée à Toulouse

-puis une analyse démographique des quartiers choisis pour l'enquête, avec un exemple plus spécifiquement étudié, celui du quartier d'Empalot, grand ensemble de logement social

-enfin une exploitation sociologique d'une enquête épidémiologique (dont un des sites est Toulouse), et qui offrait la possibilité d'aborder, pour une population féminine vaste (1460 personnes) certains des problèmes soulevés dans notre projet, comme les sorties dans et hors du quartier, les déplacements ou le sentiment d'insécurité.

Nous avons placé aussi dans cette introduction les éléments de méthodologie non exposés précédemment.

A. LA DÉPRISE. L'ESPACE URBAIN.

1. La déprise.

Dans les recherches sur la vieillesse que nous menons depuis plusieurs années, se pose de façon récurrente, au delà de définitions médicales et médico-sociales du handicap et de la dépendance, la question d'une vie de vieillesse "en bonne santé". Il apparaît très clairement que cette bonne santé, dont une définition objective peut être difficile à établir (qui n'a pas de "maladie" à partir d'un certain âge?), est, selon les vieilles personnes elles-mêmes, relative à ce qu'elles peuvent attendre de leur corps à un âge donné. Des nonagénaires classés comme incontestablement "dépendants" peuvent se dire le plus souvent en bonne forme. Le lien avec l'âge est réalisé spontanément : il est vraisemblable que l'apprentissage de la vieillesse, en tant que limitation des performances corporelles, débute très tôt dans la vie des individus. La relativité de la santé, à la vieillesse, est patente, autant du côté médical que du côté des personnes concernées.

Ce n'est donc pas sur le mode binaire que la santé peut être évaluée : la vieillesse n'est pas une maladie mais la maladie est le lot quasi-normal de la vieillesse. Aussi, l'activité ne peut servir de test d'évaluation de la santé comme pour des populations plus jeunes. La difficulté d'établir des grilles de dépendance tient en particulier au fait que l'on veut mesurer les capacités, alors que celles-ci ne représentent qu'une part, découpée en fonctions, des intentions des personnes. On peut faire l'hypothèse qu'apprendre à vieillir c'est aussi s'accoutumer à ne pas trop demander à son corps. L'intention qui se lasse de courir le risque de l'échec (et dans des directions qui dépassent la seule activité corporelle) conduit à une déprise sélectionnant les registres des activités à conserver.

Il faut compter aussi avec des temporalités qui évoluent avec l'âge. Les temps du mourir s'inscrivent profondément dans les trajectoires personnelles, selon le temps que l'on a vécu, selon les âges de la vie. Si les récits de grands malades jeunes se sont faits plus fréquents aujourd'hui, il n'en est pas de même pour les plus âgés à propos de cette mort qui se rapproche. La discrétion des témoignages sur ce thème est en soi un indicateur des embarras à exprimer la vieillesse, surtout sa vieillesse, et la proximité de la mort. En littérature, on est davantage capable de repérer des témoignages sur la vieillesse des autres par des plus jeunes, que ceux produits par les premiers concernés. Pourtant, à la fois dans les quelques textes relevés et à travers des entretiens ou des observations en cours d'enquête, un certain nombre de thèmes majeurs ont pu être mis en évidence.

-D'abord une opposition quasi-continue entre l'expérience personnelle et le regard des autres, vécue comme un décalage entre son propre sentiment du vieillir et les signes adressés à ceux qui vieillissent. Mais ceci n'empêche généralement pas le recours à un "irréductible je", selon l'expression d'un sociologue, qui assure la continuité nécessaire, en référence à une reconstruction du passé adéquate à cette image personnelle.

-Ensuite la force de l'interaction avec l'entourage et les choses, qui donne les rythmes et les modalités du vieillissement. On peut considérer qu'un véritable processus de thanatomanie, selon le terme de Marcel Mauss, est à l'oeuvre, incitant, plus ou moins, au retrait.

- Si bien que la mort peut apparaître en concurrence avec les formes de la vie sociale. Un rapprochement avec les morts s'opère (passion pour les notices nécrologiques, retour des ancêtres dans les discours). La routinisation dresse les bornes que ne connaîtront que les familiers. Le thème du "passage" devient prégnant (on laisse passer le temps, on regarde passer les gens, les images passent dans le téléviseur, les enfants sont passés ou ne sont pas passés).

-C'est finalement une distance entre soi et les autres (sauf les quelques familiers dont le recours affectif est essentiel) qui est créée, mais, peut être au profit de la construction d'un monde, qui n'est plus exactement celui de ceux qui s'estiment encore loin de la mort.

Ces réflexions nous conduisent à quelques indications de prudence par rapport aux types d'entretiens et d'observations que nous pouvons effectuer au cours de cette étude :

- se garder de mesurer la "déprise" selon la seule performance des activités. Rechercher le sens que l'on accorde aux faits et gestes et à celui de leur éventuel abandon, et non l'évaluation de la présence/absence de telle ou telle activité.

- tenter de comprendre les jeux d'interaction, non seulement avec l'entourage immédiat, mais aussi avec des personnes plus éloignées ou avec les choses.

- travailler non seulement sur ce qui est reconnu comme essentiel pour la personne, mais aussi sur les "petites choses de la vie", qui ne sont petites (un mot favori dans l'entourage) que dans l'esprit des autres.

2. L'espace urbain

Une lecture de la sociologie urbaine récente nous a conduit à mettre en évidence trois grandes entrées pour apprécier les pratiques de la ville au moment de la vieillesse (à noter

que les travaux qui nous ont aidé dans notre réflexion ne concernent pas la vieillesse, si ce n'est que de manière incidente).

- L'espace privé et l'espace public.

Le sur-investissement de leur espace privé par les personnes vieillissantes a très souvent été remarqué. Pourtant il peut arriver que cet espace privé soit abandonné, dans les cas de rapprochements parents/enfants par exemple. Par ailleurs, lorsque des intervenants professionnels sont demandés au domicile, le caractère privé de cet espace devient négociable.

On ne peut concevoir un espace privé, et parfois s'y réfugier, sans référence à un espace public, au moins imaginairement. C'est que l'imaginaire spatial (en même temps initiateur de pratiques), compte avec la "secondarité", deux pôles au moins étant nécessaires pour penser la possibilité du déplacement. L'espace public urbain, dans lequel on "s'expose", paraît limiter la présence des plus vieux là où la performance des plus jeunes s'exprime moins. Les phénomènes de catégorisation spontanée s'appliquent prioritairement au plus visible, l'âge en particulier. Il reste à déceler si des portions d'espace public ne sont tout de même pas appropriés par les classes d'âge plus anciennes. La prise en compte de la dimension sexuée des rapports entre espace privé et espace public devrait contribuer à en éclairer en partie la dynamique.

- Les temporalités et la ville

La ville peut évoluer plus rapidement que l'individu : on vit avec sa ville, avec son quartier, avec son unité de voisinage pour peu que l'on soit resté assez longtemps dans le même endroit. Mais lorsque des grandes opérations d'urbanisme sont lancées, la ville ne change-t-elle pas à un rythme trop rapide, surtout pour ses habitants les plus âgés? Les codes qui orientaient le cheminement dans la ville, déposés par l'usage dans la mémoire n'ont-ils pas été remplacés par des codes maintenant étrangers? Certains sociologues ont remarqué combien la ville foisonnait de significations. Est-il toujours facile de constituer des temporalités personnelles sans être en décalage trop grand avec ce que vivent les moins âgés? "Ce n'est plus de mon temps", "les jeunes ne vivent pas pareil", autant de formules qui mettent en avant que l'on est fait d'un passé qui "ne colle plus tout à fait" à cette époque. Aussi la référence au passé est essentielle dans la mesure où, selon divers témoignages, à la vieillesse, un peu de la même façon qu'à l'épreuve d'une maladie grave, il

paraît important de "se rassembler", de faire le tri dans ses souvenirs, de reconstituer une image de soi pour soi plus cohérente et plus définitive.

- La mobilité et la ville

La question des déplacements dans la ville est centrale dans le sens où elle résume un rapport à l'espace marqué par les rythmes temporels; par ailleurs, la dispersion des fonctions urbaines sur un territoire de plus en plus large est un trait qui va s'amplifiant : spécialisation de certaines rues du centre ville, implantation des hypermarchés à la périphérie, abandon du centre par des services administratifs au profit de quartiers plus éloignés au mètre carré moins coûteux, jusqu'aux morts qui "choisissent" de s'éloigner vers les banlieues. La vie en ville la plus quotidienne exige de fréquents déplacements. Le concept d'accessibilité nous paraît particulièrement pertinent par le déplacement qu'il opère d'une problématique du handicap individuel à celle de l'environnement. Certaines études ont montré que la seule marche à pied obéissait à de telles règles standards (la vitesse en particulier), que le déplacement plus lent ou plus hésitant entraînait des "perturbations de flux" plus ou moins bien acceptées par les autres marcheurs. Quant à l'utilisation des transports en commun, nous verrons qu'elle participe pleinement de cette problématique. A Toulouse (cf. ci-après) la moindre gêne pour la mobilité empêche de continuer de prendre le bus.

Ces remarques nous conduisent à insister dans notre recueil de données sur les points suivants :

- faire parler sur les lieux qui comptent pour la personne et sur ceux qui ont compté : lieux valorisés, connus, parcourus, liés à l'habitat, aux pratiques, aux relations affectives et existentielles; mais aussi lieux inconnus aujourd'hui ou délaissés. Il ne s'agit pas ici de s'inscrire dans le sillage des analyses "déficitaires" mais de tenter de faire émerger chaque fois que c'est possible des formes potentielles de "renégociation" du rapport à l'espace.
- repérer dans ce processus complexe d'investissement et de moindre investissement comment s'éclairent temporellement les relations entre les espaces et notamment le "privé" et le "public".
- comment l'histoire familiale, affective et résidentielle appose ses marques dans la construction du rapport au changement: changement de et dans la ville, changement de et dans soi et leurs interactions.

- repérer à travers la perception des risques et la définition de sa "forme" de santé, l'intervention de l'environnement et la dynamique instaurée en termes de contraintes "objectives" et/ou subjectives.

B. VIEILLISSEMENT ET HABITAT URBAIN : APPROCHE STATISTIQUE

1. Une population âgée en constante augmentation

Entre 1968 et 1990, la population toulousaine des "65 ans et plus" est passée d'environ 45000 personnes à près de 54000 personnes, celle des "75 ans et plus" de 16600 personnes à plus de 26500 personnes et celle des "85 ans et plus" de 3584 à 6656 personnes

Alors que la commune centre perd 3,4 % de sa population pendant la même période (de 371100 à 358300 personnes), on assiste à un accroissement significatif du poids des plus âgés (malgré un sensible accroissement de la population étudiante et un certain "retour" des jeunes ménages vers le centre ville) : + 85,7% pour les "plus de 85 ans", +50,4 % pour les 75 ans et plus. L'accroissement est particulièrement sensible au cours de la période la plus récente : entre les deux derniers recensements généraux de la population, les effectifs des "75-84 ans" ont augmenté de 11,3 %, ceux des "85 ans et plus" de 34,8%.

L'accroissement des effectifs des "75 ans et plus" devrait se voir freiné dans les années à venir du fait de l'émergence des "classes creuses" liées au déficit de naissances et à la mortalité relatifs aux deux conflits mondiaux, sans toutefois remettre en cause la tendance constatée. Le poids grandissant de la classe des "65-69 ans" (+ 27,8% entre 1982 et 1990) laisse augurer un net renforcement de cette tendance à échéance des années 2000-2005.

Ces quelques indications confirment que la période d'urbanisation intense qu'a connu la commune de Toulouse dans l'immédiat après guerre et jusqu'au début des années 60 a donné lieu à une importante stabilisation des ménages installés pendant cette période. La génération des jeunes ménages de l'après guerre a pour une grande part fait souche et vieilli sur place.

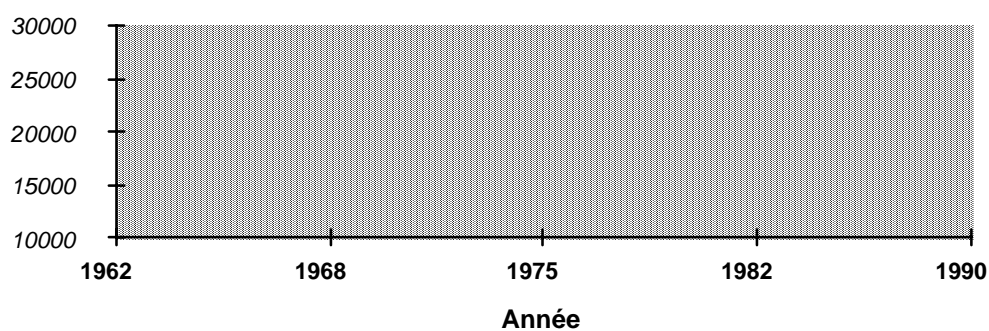
Évolutions de la population âgée toulousaine

	1962	1968	1975	1982	1990
65 ans	38095	45276	49905	50672	53960
et plus	11,7%	12,2%	13,4%	14,7%	15,1%

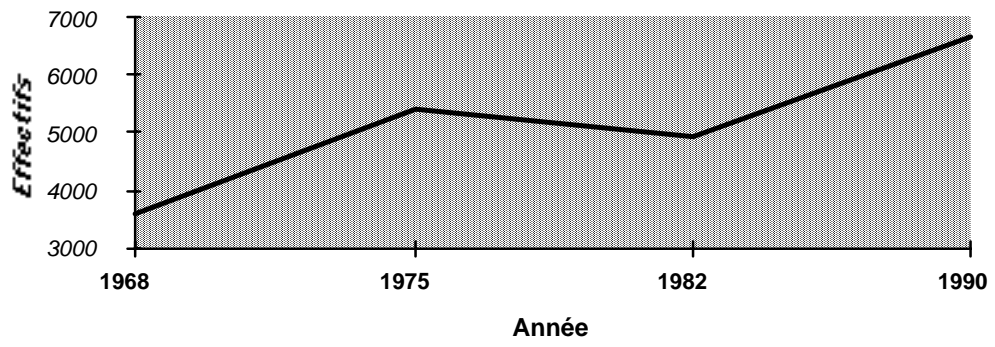
	1962	1968	1975	1982	1990
75 ans	14824	17656	20465	22816	26556
et plus	4,6%	4,8%	5,5%	6,6%	7,4%

	1962	1968	1975	1982	1990
85 ans	-	3584	5405	4936	6656
et plus	-	1,0%	1,5%	1,4%	1,9%

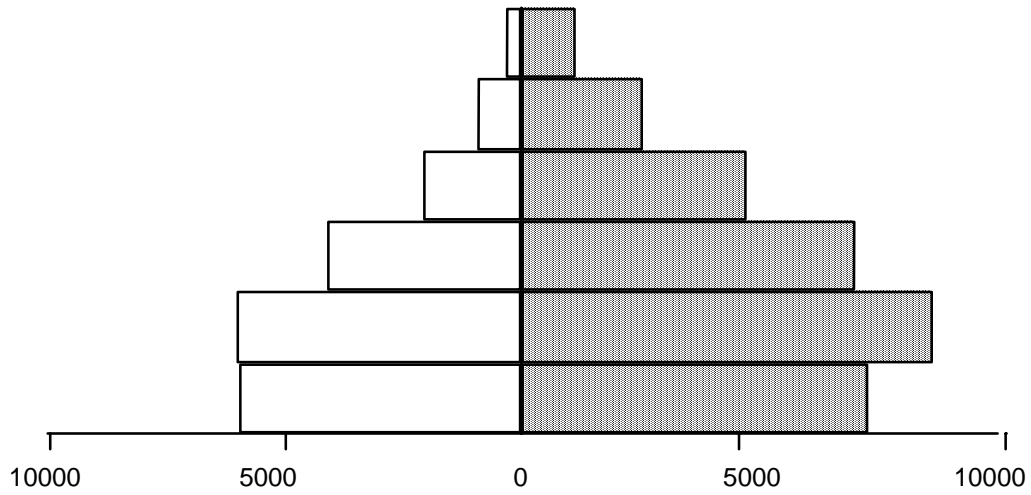
Evolution de la pop. des "75 ans et plus"



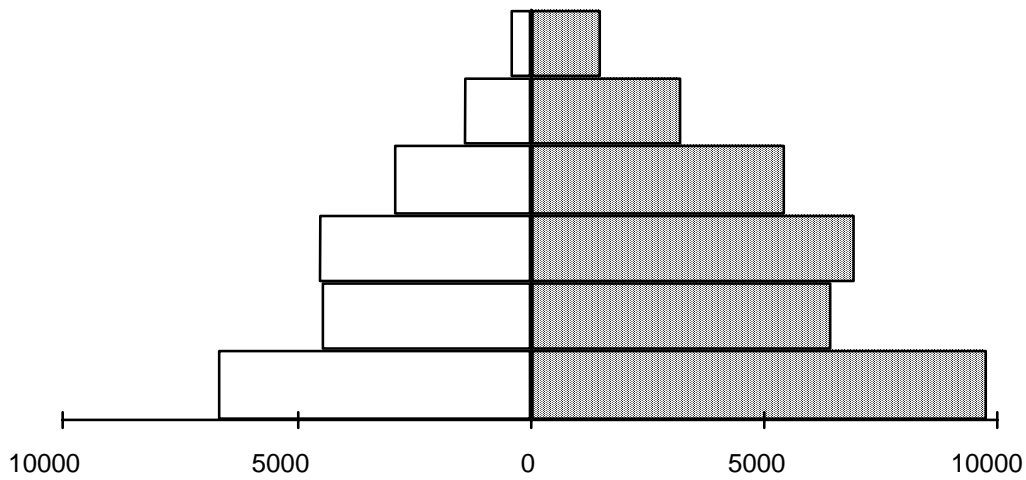
Evolution de la pop. des 85 ans et plus



POPULATION TOTALE 1982



POPULATION TOTALE 1990



PYRAMIDE DES AGES DES "65 ANS ET PLUS"
COMPARAISON 1982 - 1990

2. Les hétérogénéités urbaines au regard du vieillissement

Il est important de constater à quel point les évolutions sont inégales à l'échelle de la ville, que ce soit du point de vue des effectifs, en termes de poids relatifs de personnes âgées, de modes de cohabitation familiale.

Une simple approche comparative à l'échelle des découpages sectoriels réalisés par l'INSEE suffit à faire apparaître de notables disparités. La mise en perspective des résultats des deux derniers recensements permet de même de discerner les évolutions majeures.

Ainsi une étude réalisée en 88-89 à l'échelle de l'agglomération toulousaine² à partir des données du Recensement Général de la Population de 1982, faisait-elle notamment apparaître:

- de sensibles écarts entre secteurs centraux et zones périphériques pour le poids relatif des personnes âgées : ainsi la part des "85 ans et plus" était-elle deux fois plus importante dans les quartiers du centre historique que dans les secteurs d'urbanisation postérieure, pour l'essentiel, à 1948, et cinq fois plus importante dans le centre historique que dans le secteur le plus tardivement urbanisé (Le Mirail). C'est aussi dans les quartiers centraux que les personnes âgées vivant seules étaient les plus nombreuses, que la part des "80 ans et plus" était la plus importante.
- un sensible accroissement de la part des personnes âgées dans les secteurs correspondant aux faubourgs d'urbanisation ancienne (bâti pour l'essentiel antérieur à 1948). Les quartiers du péricentre (anciens faubourgs) connaissaient un vieillissement de leur population plus accentué que les autres zones de Toulouse.
- l'importance croissante de la classe des "60-70 ans" dans certains des secteurs d'urbanisation plus récente (années 50-60). Phénomène de génération qui laissait augurer un "vieillissement" accru dans les années à venir.

² - Etude réalisée par l'association Medianes pour le compte de l'Agence d'Urbanisme de l'Agglomération Toulousaine dans le cadre du Plan Local de l'Habitat: "Les personnes âgées dans l'agglomération toulousaine, 1987

Intégrer ici la carto

C. VIEILLISSEMENT ET HISTOIRE LOCALE DE L'HABITAT

L'approche statistique alimente une réflexion qui dépasse largement le cadre d'un recueil préalable de données de cadrage. Elle conduit à mettre l'accent sur la nécessité pour une approche des pratiques et de la place des personnes âgées dans l'urbain de considérer non seulement les faits relatifs au lien familial et aux états de santé, mais aussi l'ensemble des caractères relatifs à l'histoire locale de l'habitat.

Plus avant, elle nous a amené à interroger le statut des personnes âgées au regard du local, les formes de "production de la vieillesse" à l'échelle localisée de l'espace de résidence, à questionner la place qu'occupent ces personnes en tant que groupes ou catégories sociales, les modalités du lien social, tels que ces éléments ressortent d'une histoire locale du peuplement.

Les résultats du RGP 1990 confirment en partie les tendances précédemment observées. En partie seulement, dans la mesure où certains secteurs ont connu depuis 1982 des mutations urbaines et démographiques qui sont venues interférer avec les évolutions attendues. Il n'est pas question ici d'essayer de dresser une typologie des conditions du vieillissement à l'échelle locale, tout au plus de mettre l'approche socio-démographique au service d'une exploration préalable au choix définitif de nos différents terrains d'enquête, et de resituer ces terrains dans le contexte des changements urbains ainsi mesurables. C'est aussi en référence à ces terrains que nous évoquerons ici les évolutions majeures constatées à l'échelle urbaine locale.

1. Papus

Au sud ouest de Toulouse, le "quartier" de Papus est un secteur relativement "neuf" de la ville, urbanisé pour l'essentiel au cours des années 50 et 60. Les cités de logements collectifs relevant de différents bailleurs (OPHLM, SAHLM, gestionnaire industriel) y côtoient un important domaine privé pavillonnaire. Il s'agit de ce point de vue d'un secteur hétérogène: à une partie constituée de logements HLM à fort taux de renouvellement de population (cité La Faourette) s'oppose un secteur (majoritaire du point de vue du nombre de résidents) de logement à taux de rotation très faibles, composé pour une part d'habitat

collectif (cité Papus) et pour l'essentiel de logements pavillonnaires le plus souvent occupés par leur propriétaire.

C'est dans cette partie la plus "stable" du secteur Papus que nous avons retenu l'un de nos terrains d'investigation, dans un sous secteur circonscrit où la part des personnes âgées a fortement augmenté au cours des 10 dernières années, du fait du vieillissement sur place d'une population de résidents des origines.

On constate ainsi que le secteur INSEE (pavillonnaire et habitat social collectif confondus) a perdu 22,2% de sa population totale entre 1982 et 1990, "dépeuplement" essentiellement consécutif à la diminution du nombre de personnes par ménage (semble t'il essentiellement du fait d'une décohabitation familiale qui ne s'est que rarement effectuée sur place).

L'évolution qu'a connue cette partie de la ville apparaît significative des processus en cours dans nombre de quartiers de la proche périphérie. On peut ainsi parler, à propos de certains sous-secteurs plus ou moins circonscrits, d'un processus localisé de vieillissement collectif d'une population "souche" stabilisée de longue date.

Sont ici concernées les zones où l'habitat a peu évolué à l'échelle d'une génération (secteurs de faible densification récente, peu concernés par les réhabilitations lourdes, à dominantes de propriétaires...), secteurs où ne s'est produit aucun afflux notable de populations nouvelles depuis plusieurs décennies.

2. la Côte Pavée

Le secteur dit de "La Côte Pavée", à l'Est de la ville, présente des caractéristiques évolutives relativement comparables à celles de Papus, à ceci près qu'il s'agit dans sa définition INSEE d'un secteur d'urbanisation en moyenne plus ancienne (à dominante de pavillonnaire récent mais incluant une part importante de faubourgs plus anciens).

Le secteur de la Côte Pavée présente de ce fait à la fois les caractères des secteurs périphériques que nous venons d'évoquer et les caractères des zones péricentrales faubouriennes les moins touchées par les phénomènes de rénovation-réhabilitation de l'habitat ancien :

- les personnes âgées, résidentes de longue date, représentent aujourd'hui une part importante de la population totale (croissante au cours des dernières décennies).
- la part des personnes très âgées tend également à devenir plus importante.
- y compris dans les îlots ou groupes d'îlots où les grands logements dominant, le nombre moyen de personne par ménage tend à s'établir au dessous de la moyenne toulousaine (2,1 personnes par ménage en 90).

- la part des habitants qui n'ont pas changé de logement entre 82 et 90 est supérieure à la moyenne, et la population totale a diminué de plus de 10 % depuis 82.

3. l'hypercentre

L'évolution du centre ville sur le plan démographique est paradoxale. C'est ici que la densité des personnes âgées (et notamment des plus de 80 ans) demeure la plus forte. Le vieillissement d'une population d'anciens s'est poursuivi entre les deux derniers recensements. Mais l'histoire récente du "secteur sauvegardé" est marquée par l'ampleur des phénomènes de restructuration du parc locatif privé et par l'arrivée de populations jeunes (étudiants, jeunes actifs...) consécutive au développement d'une offre à dominante de logements de petite taille.

Dans certains quartiers centraux, et en particulier dans la zone Arnaud Bernard-Le Capitole que nous avons retenue comme terrain d'enquête, les étudiants représentent à eux seuls plus du tiers de la population totale, ce qui contribue à relativiser sensiblement le poids statistique des personnes âgées, plus que les effectifs en présence.

L'hypercentre se caractérise ainsi par sa bipolarisation: population jeune/population très âgée, alors que les classes d'âge correspondant aux familles avec enfant sont très nettement sous représentées (d'où un nombre moyen de personnes par ménage qui dépasse à peine 1,5).

Si l'on considère par ailleurs le développement récent de la fonction ludique et déambulatoire de l'hypercentre, la question de la place des personnes âgées au centre ville semble a priori se poser à trois niveaux :

- en termes de cohabitation (entre personnes âgées et catégories de population caractérisées par leur jeunesse, leur mobilité résidentielle...
- en termes, notamment pour les personnes âgées de statut social modeste, de capacité à se maintenir dans un espace d'habitat soumis à une forte pression spéculative.
- en termes d'accessibilité de l'espace public.

4. les Minimes

Faubourg péricentral de tradition ouvrière aujourd'hui en pleine mutation urbanistique, le secteur des Minimes présente un cas de figure relativement comparable à celui de l'hypercentre.

- plus de 50 % des résidents de 1990 occupaient un logement différent en 1982.

- la part statistique des personnes âgées tend à diminuer, dans ce faubourg qui figurait selon les résultats de 1982 parmi les plus "vieillissants".

- en ce qui concerne les modes de cohabitation familiale des personnes âgées le secteur conserve toutefois quelques caractéristiques propres, avec notamment une proportion de personnes seules relativement faible.

Par souci d'homogénéité, nous avons, comme dans les cas précédents, choisi de retenir une zone d'investigation réduite, correspondant à la partie historique de l'ancien faubourg (début du 20e).

5. Bellefontaine

Le secteur de Bellefontaine appartient à la zone d'urbanisation très récente du Mirail (années 70-80 pour l'essentiel). Il est en grande partie constitué de logement social, en habitat collectif.

Si l'on fait abstraction des personnes vivant en Logements Foyers, la part des personnes âgées de plus de 70 ans, et même celle des "60-70", y demeure très faible (moins de 5% pour les premiers, à peine plus pour les seconds). Ce sont les familles avec enfant(s) qui dominant ici, dans un quartier qui constitue un des réservoirs toulousains de grands logements (2,8 personnes par ménage en moyenne, la plus élevée de toute la commune).

Dans ce contexte, la question de la place qu'occupent les personnes âgées, de leur statut local plus que de leur poids statistique reste posée. Pour ce qui est des éléments de problématique développés à propos du secteur de Bellefontaine-Le Mirail, nous renvoyons aux premiers résultats relatifs à l'enquête EPIDOS, dont nous faisons état ci-dessous, plus précisément à la partie consacrée aux disparités constatées dans cet échantillon en fonction de la localisation.

6. Empalot

Il est clair qu'une approche des disparités locales ne saurait en rien se satisfaire d'une sectorialisation statistique et/ou administrative. De même, les indicateurs statistiques sur lesquels repose cette réflexion sont impuissants à représenter de façon satisfaisante ce qu'il en est de la place sociale des personnes âgées à l'échelle locale. Une telle approche du statut des personnes âgées du point de vue des rapports locaux de cohabitation (et de ce que ces

rapports sont susceptibles d'induire en termes de plus ou moins grande "déprise" de la scène publique) relèvent plutôt d'une analyse de type "monographie locale".

La partie ici consacrée au quartier d'Empalot tente, de façon succincte et donc superficielle, de rendre compte d'une approche de ce type.

Empalot est un grand ensemble de logement social dont la construction s'échelonne de 1930 à 1992, avec toutefois deux périodes majeures de développement : années 50 pour la construction des cités "La Poudrerie" et "André Daste", années 60 pour la construction des "Barres", aujourd'hui partie la plus dévalorisée de l'ensemble parce que souvent considérée par les habitants des origines comme la moins significative de l'histoire du quartier.

Différentes études à caractère monographique et à vocation pré-opérationnelle menées de 1983 à 1991³ permettent aujourd'hui d'en dresser un tableau relativement complet.

Vaste cité de logement social, Empalot fait l'objet d'un regard extérieur dévalorisant, relativement toutefois, dans la mesure où sa situation urbaine proche du centre et surtout son histoire, significative aux yeux de nombreux citadins du développement de l'habitat social "ouvrier" militent en sa faveur. Tant sur le plan fonctionnel que symbolique, Empalot semble reconnu comme quartier toulousain à part entière, à la différence d'autres ensembles de même type occupant une position plus "périphérique" et de plus forte stigmatisation.

Empalot constitue un "quartier" dans la mesure où du point de vue convergent d'un regard extérieur et d'un système de représentation propre à ses résidents, il se distingue nettement des anciens faubourgs environnants. Mais cette définition ne va pas sans constat de discontinuités et de hiérarchisations internes.

Aux grandes barres de construction récente où la part des jeunes ménages récemment installés (et situés sur des trajectoires sociales différentes de celles des " anciens" du quartier) est sensiblement plus forte qu'ailleurs, s'oppose la cité A. Daste comme espace survalorisé et objet des stratégies de mutations internes.

La catégorisation des résidents s'effectue sur une base territoriale. Les systèmes de reconnaissance et de catégorisation des habitants reposent ainsi en grande partie sur le fait de résider dans l'un ou l'autre des segments composant le quartier.

La place des personnes âgées.

³ - Notamment les études réalisées dans le cadre du dispositif de Développement Social de Quartier entre 1983 et 1987 sous la maîtrise d'oeuvre de l'Agence d'Urbanisme de l'Agglomération Toulousaine (études sociologiques réalisées par l'association Médiannes)

La population de la cité d'Empalot a diminué de 35% entre 1975 et 1990. Ce constat traduit l'ampleur des phénomènes de décohabitation familiale qui ont marqué la plupart des sous secteurs, d'autant que l'afflux de familles avec enfants, important dans certains bâtiments depuis le milieu des années 80, a contribué à occulter le phénomène dans les bâtiments les plus "vieillissants".

Hors de ces bâtiments, le quartier s'est longtemps caractérisé de fait par des taux de rotation remarquablement faibles dans le contexte du logement social et par une grande stabilité des ménages (la part des primo-résidents dépasse parfois 30%).

Les "anciens" demeurent les garants d'une image peu dévalorisée du "quartier". Non seulement leur accès aux espaces publics n'est pas remis en cause par d'autres groupes, mais ils demeurent largement reconnus comme légitimes détenteurs du pouvoir de veiller au respect des règles d'usage de ces espaces.

Cette catégorie des "anciens" est aujourd'hui constituée pour l'essentiel de résidents âgés de 65 ans et plus. Si l'enquête réalisée en 1990 à la demande de l'Office Public HLM⁴, faisait clairement apparaître la classe des "60-70 ans" comme la plus importante, la part statistique des plus âgés à l'échelle de certains bâtiments était elle même notable :

**Part des 70 ans et plus dans la population des bâtiments
d'Empalot**

Bâtiments	ménages	pop. tot.	% 70 et +
Le Calvaire	108	178	27,5

⁴ - Analyse des conditions d'occupation du patrimoine OPHLM - Quartier d'Empalot. OPHLM - Médianes .
Toulouse - 1990

André Daste	276	663	13,4
Bat. 15 & 16	174	506	6,3
Bat. 17 à 20	614	1407	6,6
Bat. 23 & 24	248	651	8,1
Bat. 25 à 27	207	431	17,4
Poudrerie A-E	258	654	12,5
Poudrerie F-G	127	280	6,4
Jean Moulin	65	90	53,3
Ensemble	2077	4860	11,1

En résumé, une problématique du statut des personnes âgées à Empalot, de leur place sur la scène publique locale semble devoir s'étayer de différentes questions:

- comment évoluent actuellement les jeux de distanciation entre résidents des sous secteurs de forte "sédimentation" des "anciens", et des résidents des sous secteurs de forte mobilité, entre les bâtiments les plus valorisés et les "grandes barres" ?
- en quoi les "anciens" réussissent-ils ou non à maintenir et à faire reconnaître (par les nouveaux arrivants notamment, mais aussi par les jeunes) leur statut de "régulateurs" de la vie locale?
- en quoi les rapports de cohabitation à l'échelle des cages d'escalier ou des bâtiments, se traduisent-ils par "l'assignation à résidence" de certaines catégories de résidents, personnes âgées notamment ?
- comment se "négocie" la place des personnes âgées sur les espaces publics de la cité ?

L'analyse des phénomènes de "déprise" semble devoir s'enrichir d'une telle connaissance de l'état local des rapports de cohabitation extra familiale.

D. EXPLOITATION DES DONNÉES "EPIDOS"

La collaboration avec les épidémiologistes toulousains nous a permis de saisir l'opportunité d'une exploitation des données concernant l'enquête EPIDOS. Il s'agit d'une étude

épidémiologique financée par l'INSERM sur les facteurs prédictifs des fractures du col du fémur pour une population de femmes âgées de 75 ans et plus. L'enquête a été menée dans plusieurs villes françaises, dont Toulouse. L'intérêt d'une telle exploitation porte sur le nombre de personnes concernées (1460 questionnaires utilisables pour la seule ville de Toulouse), et sur la partie du questionnaire qui porte sur l'usage de la ville, l'habitat, la santé subjective, dimensions qui peuvent être croisées avec diverses autres variables. La limite de l'étude est que la population a été recrutée sur la base du volontariat, (elle apparaît ainsi comme en meilleure santé qu'une population standard), et qu'elle ne concerne que les femmes.

Par ailleurs nous avons pu codifier les adresses des femmes enquêtées selon 22 zones de la ville de Toulouse, de manière à obtenir une possibilité de croisements des variables avec la localisation.

L'exploitation de ces données a fait l'objet d'une publication (Serge Clément, Jean Mantovani, Monique Membrado. Localisation urbaine et expression du vieillissement, Sociologie Santé n°11, 1994). Nous ne donnerons ici que quelques exemples. Nous considérons cette étude comme un complément à l'étude sur la déprise financée par le PIRVille : il s'agit d'utiliser les moyens qui s'offrent à nous pour étoffer notre recherche qualitative par des éléments d'ordre plus quantitatifs, sans engager de moyens financiers spécifiques.

Les premiers croisements réalisés sur la population toulousaine d'Epidos ont permis de tester quelques unes de nos hypothèses relatives aux modes de vie au moment de la vieillesse des femmes.

1. A propos du mode de cohabitation : le cas de celles qui vivent avec des enfants (N : 155)

Les femmes vivant avec des enfants sont nettement sous représentées dans cette population (10,6% contre 20% environ pour l'ensemble des plus de 65 ans à Toulouse).

Les critères concernant la santé distinguent fort peu cette population des autres modes de cohabitation (sauf pour moins d'une dizaine d'individus). Ce sont les variables de positionnement social qui distinguent le plus ce mode de cohabitation : en particulier les femmes vivant avec les enfants sont d'un niveau scolaire inférieur (le double, en nombre relatif, de celles qui sont en couple, ont un niveau d'étude inférieur au C.E.P.). Par ailleurs plus des deux tiers d'entre elles sont avec leurs enfants depuis 10 ans et plus (alors que l'âge est assez peu discriminant pour les modes de cohabitation). On aurait ainsi une pratique de

cohabitation parents âgés/enfants "populaire", et qui suppose pour une grande part que les enfants n'ont jamais décohabité. Il ne s'agit pas ici en tout cas d'une cohabitation provoquée par la dégradation de l'état de santé de la vieille personne.

2. A propos des sorties dans le quartier et en dehors du quartier

Un certain nombre de problèmes dus à la vieillesse limitent les chances de sortir tous les jours dans son quartier ou parfois hors de son quartier.

En particulier celles qui disent ne pas être capables de faire leurs courses seules ou de prendre les transports en commun sont trois fois moins nombreuses à sortir de chez elles tous les jours, 4 fois moins nombreuses à sortir parfois de leur quartier.

Celles qui ont de la difficulté à marcher ou à monter les escaliers, ou qui se trouvent en mauvaise santé, sont 2 fois moins nombreuses à sortir de chez elles tous les jours, 3 fois moins nombreuses à sortir parfois de leur quartier. L'âge a moins d'influence que ces variables.

Mais le comportement minoritaire peut être aussi intéressant : 40% de celles qui ont beaucoup de difficultés à marcher sortent tous les jours, et 30% de celles qui n'ont que peu de difficultés ne sortent pas tous les jours...

3. La question des déplacements : à pied, en bus ou en voiture?

Un certain nombre de difficultés (à marcher, à monter des marches, de vision), l'évaluation péjorative de sa santé, la peur de tomber et la réduction des activités vont dans le même sens : une moins grande utilisation des transports en commun au profit du transport en voiture (on peut supposer par quelqu'un qui transporte dans la grande majorité des cas).

Il apparaît que les difficultés à se déplacer à pied non seulement ne peuvent être compensées par les transports en commun, mais jouent dans le sens contraire : les difficultés à monter les marches (qui touchent plus de 40% de la population) empêchent une grande partie de prendre le bus (60% qui n'ont pas ces difficultés le prennent contre 34,5% qui ont ces difficultés).

Mais près de la moitié de celles qui disent être incapables de prendre seules les transports en commun sortent tous les jours de chez elles et 55% sortent parfois hors de leurs quartiers. Une inadaptation des transports en commun à la vieillesse conduit soit à l'autolimitation des sorties soit à une plus grande dépendance par rapport à ceux qui aident au déplacement.

4. Le lieu de résidence

L'analyse des caractères individuels en fonction du lieu de résidence repose sur un découpage de l'agglomération toulousaine en 22 zones de moindre hétérogénéité au regard des formes d'habitat. Ce découpage, qui s'appuie sur la sectorisation réalisée par l'INSEE à l'occasion du RGP 1990, permet de distinguer entre hypercentre, péricentre, secteurs d'anciens faubourgs, zones d'urbanisation plus récente et communes périphériques. Il isole par ailleurs les personnes hébergées en institutions (Maisons de Retraite et Logements Foyers)

Nous ne donnerons ici que quelques exemples des éléments qui ressortent des croisements réalisés.

Les modes de cohabitation familiale de la population EPIDOS apparaissent très homogènes d'un secteur à un autre. Ainsi la proportion des personnes vivant seules varie peu à l'échelle de l'agglomération, probablement par effet de filtrage lié aux conditions de constitution de l'échantillon EPIDOS : de 65% au "centre ville" à 55% dans les communes périphériques, écart qui ne reflète que très partiellement les disparités mesurées à ce niveau à l'occasion du recensement INSEE 1990 (18% de personnes seules dans certaines communes périphériques, contre plus de 50% dans certains quartiers de l'hypercentre).

La part des personnes fortement dépendantes (en termes épidémiologiques) varie également très peu selon la localisation, avec notamment un poids des personnes aidées pour leur toilette qui reste très faible quel que soit le secteur considéré.

Par contre, de notables disparités apparaissent, en ce qui concerne par exemple les pratiques urbaines et le sentiment d'insécurité.

5. Les pratiques

Dans les quartiers centraux 17% seulement des personnes interrogées fréquentent un club du troisième âge, contre 32% dans les quartiers périphériques et 42% dans le secteur du Mirail.

Inversement, 55% des personnes vivant dans l'hypercentre disent pratiquer un sport, proportion qui chute en moyenne à 31,7% dans les quartiers périphériques de Toulouse, et

aux alentours de 20% dans certains quartiers à dominante populaire comme Le Mirail ou Bagatelle.

De même la proportion des personnes qui disent "partir en vacances" est plus forte parmi les résidentes du centre ville.

Ces disparités semblent renvoyer autant aux discontinuités urbaines mesurables notamment en termes de niveau d'équipement, de proximité ou d'éloignement, qu'aux discontinuités relatives au peuplement des zones considérées (différences dans les statuts sociaux des populations en présence) et aux différentes façons de vivre la ville et de la représenter, modalités d'un rapport à l'urbain aussi hétérogènes que la ville elle même.

De même en ce qui concerne les modes de locomotion utilisés pour "sortir du quartier" voit-on la proportion des personnes qui se déplacent "à pied", "en transports en commun", "en voiture", varier sensiblement en fonction de la distance au centre-ville. Parmi les résidentes de l'hypercentre, 28% se déplacent à pied. Les personnes qui résident dans les quartiers périphériques ne sont plus que 3,8% à se déplacer ainsi hors de leur quartier d'habitat. Les résidentes des quartiers péricentraux utilisent plus volontiers le bus, en tout cas plus fréquemment (66%) que les habitantes du centre (42%) et que celles de la périphérie (47% au Mirail, et 27% dans les communes satellites).

Ainsi l'autonomie des personnes âgées semblent-elle, aussi, devoir se mesurer en termes d'accessibilité du (des) centre(s) urbain(s), et d'accessibilité des modes de transport, de façon clairement différente selon les lieux de résidence. De plus, "sortir hors du quartier" paraît avoir un sens très différent (et renvoyer à des pratiques différentes) selon que l'on réside dans le quartier central du Capitole ou en banlieue.

6. L'expression d'un sentiment d'insécurité

Une personne sur deux vivant à Toulouse dans les quartiers centraux (53,8%) ou périphériques (52,2%) disent ressentir la crainte de la chute. Elles sont (certes sur des effectifs réduits) près de 80% dans le secteur du Mirail, secteur de grands ensembles où la question de la cohabitation (à l'échelle du quartier entre jeunes et vieux notamment) a souvent été posée (par les médias en particulier) en termes "sécuritaires". De même, la proportion des personnes qui disent "sortir du quartier" avoisine ou dépasse les 90% dans la

quasi totalité des secteurs considérés. Au Mirail, secteur urbain souvent caractérisé comme "enclavé", ce même rapport s'établit à 68%.

Quelques résultats convergents, portant certes sur des effectifs réduits étant donné le poids très faible des personnes âgées au Mirail, secteur d'urbanisation très récente (début et milieu des années 70), semblent confirmer que la crainte exprimée vis à vis de la chute renvoie à un sentiment plus large d'insécurité qui s'inspire non seulement d'un "sentiment de l'existence" individuel mais aussi de la nature des rapports de cohabitation à l'échelle locale.

E. LES OUTILS DE RECUEIL DE DONNÉES

A la suite des réflexions précédentes, et des expériences acquises au cours des études réalisées antérieurement, nous avons établi une grille d'entretien ayant les caractéristiques suivantes.

Le principe général est de privilégier dans toutes les dimensions abordées la perspective dynamique; autrement dit la construction de la grille s'est réalisée sur le mode de recueil de type biographique. Elle s'est centrée sur l'évolution et le sens donné aux pratiques, modes de cohabitation, relations à l'entourage, à l'espace, en rapport avec l'histoire personnelle, affective, familiale, sociale et professionnelle. Nous retenons plusieurs rubriques thématiques dont l'ordre est à "gérer" au moment de la rencontre et en fonction des processus interactifs.

-Habitat, logement, itinéraire résidentiel

Nous abordons ici la situation et les caractéristiques du logement actuel et des anciens lieux de résidence, avec le statut de ses occupants, en sollicitant chaque fois la description et les appréciations comparées.

Nous tentons de faire émerger la question du choix dans les trajectoires résidentielles, le pourquoi de tel ou tel déménagement, jusqu'aux possibles résidentiels envisagés (existence d'une résidence secondaire, pratiques de double résidence...)

-Histoire personnelle, familiale, affective

La question des statuts sociaux, du milieu familial et social, de la place et des relations dans la fratrie constitue une "base de données" essentielle pour la compréhension des trajectoires sociales, professionnelles et pour la connaissance de l'"arène" sociale, des modèles et valeurs qui rendent compte d'un certain type de rapport à l'existence. Cette rubrique accorde une place importante aux événements marquants, à l'histoire et aux valeurs familiales; l'histoire matrimoniale et la nature des liens familiaux font l'objet d'une attention particulière en privilégiant les modes de cohabitation-décohabitation, leurs évolutions et leurs sens: histoire du couple cohabitation-décohabitation, histoire et sens accordé aux liens familiaux (place de l'aide, type d'aide, réciprocité, acteurs familiaux, fréquence et qualité des relations)

-Pratiques, activités

La mise en perspective entre le passé et le présent qui sous-tend cette rubrique suppose que soient explicitées par la personne enquêtée les raisons de ses choix. Nous tentons d'analyser les pratiques présentes à la lumière des pratiques passées : à quel point la personne était-elle "active"? Dans quel sens se font les transformations? Disparition d'activités, pourquoi? Effacement progressif de certains types d'activités, de certains lieux, valorisation de pratiques nouvelles ou renégociées. Il convient d'adapter le questionnement aux terrains retenus - définition de l'espace local et infrastructures.

Nous nous attachons particulièrement aux formes du rapport intérieur/extérieur et à ses évolutions à travers les rythmes temporels : pratiques quotidiennes, hebdomadaires, occasionnelles, saisonnières, actuelles et anciennes. A l'intérieur du logement, attention accordée aux occupations, tâches domestiques, à la présence d'animal, de plantes, à la définition de l'espace intérieur, à l'investissement et au délaissement de certaines pièces ou lieux; les espaces de proximité : pas de porte, jardin, pied d'immeuble. A l'extérieur du logement : commerces, connaissances, relations au niveau du quartier, lieux investis, connus, parcourus. Autres activités hors quartier : par quels moyens (automobile, bus, marche...) cheminements, évitements, itinéraires préservés, moments. Nous tentons de saisir les représentations des distances géographiques qui y sont à l'oeuvre.

-Liens de sociabilité extra familiaux

Cette rubrique s'intéresse aux réseaux de relations construits et déconstruits au cours de la vie dans l'espace local. Permanence et discontinuités des liens avec le voisinage, qualité et fréquence des relations, réciprocité. Permanence et discontinuités des liens avec les amis anciens, collègues, relations nouvelles. Contenus des échanges, attentes et appréciations.

Les interventions institutionnelles et les modalités de leur apparition constituent un sous-thème de cette rubrique.

-Le quartier, la ville

Nous abordons ici la question des définitions du local et de ses caractéristiques : connaissance des "mouvements de population", des rapports de générations, de l'histoire locale avec ses évolutions, ses changements dans l'"humain" comme dans le bâti. Appréciations de la vie dans le quartier en termes d'avantages et d'inconvénients, appréciations des changements et mutations de la ville avec leurs portées significatives à l'échelle du "grand âge".

-Santé et "sentiment de l'existence"

Notre cadre problématique prend en compte principalement l'incidence des interactions entre la personne "âgée" et son entourage familial, amical et professionnel sur l'expression de sa vieillesse et sur son sentiment d'être ou non en bonne santé. C'est ainsi que la notion de "risque" attachée au vieillissement doit être mise à l'épreuve de la trajectoire de santé "objective" et ressentie et dans ses rapports à l'espace urbain. Les incidents, maladies et autres événements plus ou moins invalidants sont mis en perspective avec les incapacités effectives, ressenties et "repérables" dans la description des activités, en particulier liées aux pratiques spatiales.

Dans toutes ces dimensions, nous prenons la précaution de n'isoler aucun facteur explicatif, puisque nous posons comme postulat que le rapport à la ville et à la vieillesse se construit à l'intérieur d'interactions multiples dont aucun des termes ne peut-être a priori considéré comme le principal déterminant. C'est pourquoi nous inscrivons à la suite de ce premier programme d'entretiens la rencontre avec des personnes de l'entourage familial, amical ou professionnel (aides) repérées lors de cette première étape.

LA DÉPRISE ET LA VILLE

1. La ville pour le plaisir, la ville pour les services.

J'aime faire le centre

Il y a un peu plus de 20 ans, dans une étude sur 'Les Images de la ville', Raymond Ledrut mettait en évidence une opposition majeure dans les valeurs constituant le "langage de la ville" : un ensemble d'expressions pouvait entrer dans la catégorie des "valeurs vitales", et un autre ensemble dans celle de la "fonctionnalité". Ces deux registres de valeurs ne sont pas obligatoirement exclusifs l'un de l'autre. Au contraire ils apparaissent comme associés dans une même structure d'imaginaire social. Mais les groupes sociaux et les individus peuvent privilégier l'un ou l'autre terme. A un autre niveau de conceptualisation le même auteur évoquait une opposition plus "freudienne" : "Le premier niveau du langage sur la ville, et en fin de compte, de l'expression du monde urbain actuel, est défini par ce premier

facteur que l'on peut désigner à l'aide de l'opposition, d'origine freudienne, du principe de plaisir et du principe de réalité."⁵

Dans le discours de certaines des personnes que nous avons interrogées nous retrouvons ce même type d'opposition : les lieux de la ville apparaissent parfois comme lieux du plaisir personnel, endroits où l'on se plaît, que l'on aime, qui séduisent, où l'on se promène, et d'autres fois comme utiles par les services qu'ils rendent, parce qu'ils sont pratiques, qu'ils remplissent les fonctions que l'on attend de la ville où l'on habite. Nous devons reconnaître toutefois que ce n'est pas un discours majoritairement exprimé (mais nous n'avons pas spécifiquement interrogé sur les "Images de la Ville"), et surtout que beaucoup d'autres personnes prennent quelque distance avec ce qui relève des "valeurs vitales" : ce n'est pas que ceux-là disent souvent qu'ils "n'aiment pas", c'est que la ville ne semble plus signifier pour eux sur ce registre. Comme si "la ville" leur était devenue plus étrangère, qu'ils n'y trouvaient plus le sens qu'ils y avaient trouvé autrefois, du moins s'ils parlent de la ville "globale", ou pour certains du centre-ville.

Revenons à la minorité qui évoque la fréquentation de la ville sur le thème du plaisir. Me Fabre sort deux fois par jour en ville, le plus souvent pour y rejoindre des amies, pour des courses dans les grands magasins, pour manger au restaurant. Mais elle y va seule aussi. Elle raconte même comment elle a tenté, seule, une expédition dans un super-marché (fait rare pour notre population) : *"Un jour je cherchais, je ne sais pas quoi, alors j'ai voulu aller... je voulais acheter un vase dont je voyais la publicité, un très joli vase en cristal d'Arques, qui avait une forme qui me plaisait énormément (...) J'avais fait tout Toulouse, tous les magasins... j'ai dit 'je le trouve nulle part, ça doit être à Carrefour P.', alors je ne savais plus déjà comment y aller, avant il y avait un car qui prenait à Esquirol et qui nous y portait. Je me suis dis 'je vais quand même aller à Carrefour P.', un jour qu'il faisait beau comme aujourd'hui, il faisait ni trop chaud ni trop froid. (elle raconte sa demande au service de bus) Alors je suis allée à ce diable de Carrefour, par ce nouvel itinéraire, il vous laisse pas quand même devant la porte, il faut marcher un peu, et j'ai pas trouvé mon vase à Carrefour, alors j'ai dit 'je me suis déplacée pour rien'. J'ai acheté deux pots de confiture... parce que chez mes enfants je mange une confiture qui s'appelle 'confiture d'oranges de Séville' qui est absolument délicieuse, elle est un peu amère, alors j'ai dit 'je ne serai pas venue à Carrefour pour rien, puisque je ne trouve pas mon vase', j'ai acheté deux pots de confiture de Séville (...)"*. Tout le plaisir du chaland se retrouve dans cette histoire. Me Roger distingue bien, lorsqu'elle va en ville en métro depuis Bellefontaine, si c'est *"pour faire des courses"*, ou *"pour sortir"*. Me Cladel a une pratique de la ville toute

⁵Raymond Ledrut Les Images de la Ville, Anthropos, 1973, p. 318.

faite de curiosité, c'est même en "touriste" qu'elle se promène dans sa ville : *"si j'ai pas de courses à faire je sors quand même. J'aime bien, ce que je fais depuis que j'ai ma retraite, vous savez Toulouse a changé, on se reconnaît plus, on a démoli, on a rebâti, on a l'impression qu'on est dans une autre ville, qu'on est plus à Toulouse, alors je prends un car je vais jusqu'au terminus et je reviens."* Elle emploie la même expression que les voyageurs, "faire" : *"J'aime faire le centre"*. Si elle voit un bâtiment qui l'intrigue (par exemple pour son ascenseur à l'extérieur), elle fait le projet d'aller le voir : *"je dois y retourner parce que j'ai vu des grands bâtiments en verre, ça je l'ai vu du car, que j'ai jamais eu l'occasion de revoir de plus près. (...) Parce que j'ai vu une chose que je n'avais jamais vue dans ma vie, je m'étais arrêtée par hasard, un grand bâtiment marron, je suppose que c'est des bureaux, j'ai vu comme une caisse qui montait et qui descendait."* Elle doit aussi rendre visite au siège de la radio-télévision régionale.

Ces types de comportement, selon les entretiens recueillis, sont rarissimes chez cette population âgée de plus de 74 ans. Certaines peuvent évoquer le passé, mais elles sont somme toute assez rares aussi. Avant sa fracture, Me Guilloux allait en ville *"pour voir"* : *"J'aime bien Mark et Spencer, c'est agréable à voir, les Galeries, les grands magasins, tout ce qui est en ville c'est bien"*. Me Marrot ne sort plus seule de chez elle depuis plusieurs années, mais elle se souvient qu'elle faisait les magasins : *"Oui, j'aimais ça, regarder les vêtements, je voyais quelque chose de beau je disais 'ça c'est beau, ça c'est vilain...', parce que tout en étant comme je suis, je suis difficile. J'aime les choses jolies, même si j'ai rien de beau, moi, mais j'aime les choses distinguées, une femme bien habillée, bien coiffée..."* Me Navarre *"adorait"* faire le marché, place du Capitole et place Saint Georges, et les valeurs vitales ré-apparaissent à travers le souvenir d'une toulousaine ayant habité le centre-ville presque toute sa vie : *"Oui, j'aime Toulouse. Oui. Je ne sais pas si j'avais la possibilité d'aller à la campagne je ne sais pas ce que je ferais. Tous les coins que je connais là me rappellent tous des souvenirs. Place du Salin, avec ces beaux arbres. J'y ai souvent joué là. Je n'étais pas loin de chez moi et ma maman pouvait m'accompagner jusque là. Ce sont des vieux souvenirs."* Une autre nonagénaire, Me Lafforgue dit aussi le plaisir de la ville : *"J'allais faire les magasins, j'en profitais pour faire des courses, mais j'y allais surtout pour me promener."* Pour Me Prévot : *"moi j'aime bien Toulouse. D'abord j'y suis née et je l'ai toujours aimé. Quand j'étais jeune, j'habitais place L. où il y a la place Saint-Georges maintenant, en pleine ville, alors je connaissais toute la ville. (...) Sur la place, qu'est-ce que je m'y suis amusée, la place St-Georges, tout ça"*. Si assez peu de personnes reconnaissent la valeur de ce plaisir, même ancien, c'est que peut-être il pouvait être "interdit" (tous ceux qui veulent se définir par le travail, le sérieux) mais aussi qu'il n'est plus nécessaire d'en parler, comme s'il était relégué dans une vie passée. La pratique

est certainement aussi très différente selon le sexe. Ce plaisir de la ville "en tant que telle" n'a pas été repéré chez les hommes, qui par contre ont pu évoquer des plaisirs plus campagnards, à travers des activités comme la pêche (*"Je parlais souvent, puis j'aimais bien être seul en montagne, vous savez, personne d'autre, sur le bord du ruisseau..."* dit M. Pascal) ou le vélo pour M. Blondin (*"J'avais le vélo dans l'appartement, je le prenais sur l'épaule et je foutais le camp. Ah je le regrette, de ne plus pouvoir le faire ça. (...) C'est ce que je regrette le plus. Ah là là. Quand je parlais le matin de bonne heure, comme ça...Même que j'aime pas beaucoup me lever de bonne heure, mais quand je parlais, aussitôt que j'étais sur le vélo, ah, j'étais heureux, je n'étais pas le même homme."*)

On l'aura remarqué, nous avons pris soin de relever ici des activités réalisées pour le plaisir du soi, dans un rapport en "tête à tête" à la ville. Nous verrons par la suite que la ville n'est pas "abandonnée" par tous les autres (nous n'avons pu trouver ce type de rapport à l'urbain, au présent, que pour 3 personnes), mais elle a une place différente dans la signification qu'on lui accorde.

Il est plus facile par contre de repérer un discours au présent sur la fonctionnalité. Les personnes ont une formule qui revient, à peu de variantes près, assez souvent : on a tout ici, tout sur place, tout sous la main. Dans le quartier des Minimes, Me Constant a *"toute l'avenue"*, et Me Lopez aussi : *"Ici on a tout, monsieur, l'avenue des Minimes c'est très bien, très très bien"*. M. Pascal compare son ancien quartier et celui d'aujourd'hui : *"ici, il y a tous les commerces, et là-bas pour ainsi dire aucun"*. Mais cette fonctionnalité ne fait pas référence à "la pleine ville", comme tout à l'heure, mais au quartier, à l'unité résidentielle collective la plus proche. Le phénomène est très évident à Bellefontaine, où le projet d'urbanisme "total" du Mirail est repris par ses habitants sous le registre du fonctionnel : *"on trouve de tout"* (M. Soler), *"nous avons tout ici"* (Me Rouanet), *"moi je me plais ici, on a tout, on a tout"* (Me Jarry). On note parfois que les services désignés peuvent être différents, comme lorsque M. Mercier insiste sur les services administratifs : sa cité a fait partie de la ville à partir du moment où la mairie, la poste, le club du troisième âge ont été représentés localement. S'il reconnaît *"il y a de tout"*, il ajoute aussi *"on nous a tout fait"* pour désigner cette conquête des habitants. Mais est significative la liste des enseignes citées fréquemment : pharmacien et médecin sont en bonne place, et il arrive que les avantages fonctionnels du quartier soient directement mis en rapport avec l'âge : *"j'ai tout à côté... Pharmacien, docteur, c'est intéressant, surtout pour quelqu'un d'âgé"* (Me Prévot); *"c'est un beau quartier, qui me plaît beaucoup, maintenant que je vieillis j'aime avoir tout sous la main"*, résume superbement M. Cayrol dans une formule où l'on perçoit que la valeur vitale ("beau quartier") devient dépendante de la fonctionnalité.

2. La ville de la tranquillité

ce mouvement et tout ça me fatigue. Je suis tellement bien chez moi

Que s'est-il passé, avec l'avance en âge, pour que la ville perde cet intérêt (au moins dans le langage, mais nous verrons aussi que les pratiques ont changé), du plaisir du spectacle urbain (les quelques citations précédentes insistent sur le "voir"), du plaisir de la promenade? Un ensemble de thèmes des discours recueillis tourne autour de l'idée que maintenant "on reste tranquille". Plus précisément nous regroupons ce qui est dit sur le thème de la "fatigue" pour expliquer une moins grande envie de sortir, sur celui de la difficulté d'accès à la ville, sur celui de la "foule" qui dérange, sur celui, complémentaire, qui renvoie aux pratiques de "voir derrière la fenêtre", enfin sur le thème, lié à certains des précédents, de la disparition, par la mort, des autres. Ces thèmes sont présents dans au moins les deux tiers des discours enregistrés. En fait les seuls trois premiers (fatigue, foule, difficulté d'accès) représentent déjà quasiment les deux tiers des discours : en particulier le dernier thème (l'abandon par les autres), et c'est pour cela que nous l'avons joint dans cette rubrique, est cité par des personnes qui ont soit évoqué la fatigue, soit la crainte de la foule. On peut se demander ainsi si les modes d'expression du "rester tranquille" ne se différencient pas souvent selon les personnalités des individus, les uns "internalisant" plutôt le phénomène (la fatigue), les autres l'externalisant (la foule, les difficultés dues à l'aménagement de l'espace).

a) la fatigue, la lassitude.

A Bellefontaine, M. Soler ne sort quasiment plus de chez lui. Sa petite-fille dit "*il faut qu'il en ait envie*". Il trouve toujours, devant l'enquêteur, des raisons à son refus de réaliser telle ou telle activité comme autrefois. Il ne va plus à son club espagnol parce que "*les Espagnols crient beaucoup et moi ça ne me plaît pas*", assister à des matches de football parce que "*le football d'aujourd'hui, ce n'est plus celui d'il y a 50 ans*"; il se demande s'il ira cette année chez lui, en Espagne : "*Je dis que je m'en fatiguerai à un moment*". Et pourtant sa petite-fille affirme : "*c'est vrai que c'est un village qui est sur une colline, donc c'est tout en pente, et il se déplace, il va au bistrot, il va voir les copains, c'est vrai qu'il*

bouge beaucoup plus qu'ici". Mais ici, il n'en a pas envie. M. Mercier dit à plusieurs reprises *"maintenant ça ne me dit plus rien"* : *"Avant j'allais plus souvent au cercle des vieux, jouer aux cartes, maintenant ça ne me dit plus rien"*; *"Avant j'aimais, aller au stadium, la foire, maintenant ça ne me dit rien. Plus rien."* Autant d'activités qui ont perdu leur sens pour lui. M. Corbière, qui fréquente beaucoup son club du troisième âge, au contraire ne va plus en ville : *"j'aime pas trop me déplacer à présent, enfin je me comprends (...) je suis devenu casanier, enfin c'est pas le mot (...) aller courir en ville non"*. Et puis : *"c'est toujours pareil et puis vous savez en prenant de l'âge, on se tasse un peu (...) j'aime bien ma tranquillité"*. Deux personnes ont des formules très proches pour exprimer cette fatigue du déplacement : *"Et puis j'ai trop d'années pour me ballader, je le sens."* (M. Marquès, qui de fait connaît un handicap certain); *"je suis un peu fatiguée de marcher, j'ai tellement marché que maintenant je suis un peu fatiguée"* dit Me Cladel alors qu'elle a un fort niveau d'activité encore. M. Cayrol le dit nettement : *"Moi j'aimais sortir mais maintenant je n'aime plus sortir, j'ai tout fait pour."* Les jardins publics par exemple sont abandonnés : *"J'y étais souvent mais après ça m'a passé."* A la proposition de ses enfants qui voulaient lui faire découvrir le métro : *"Non, ça ne m'intéresse pas, ce qui m'intéresse maintenant c'est la tranquillité"*. Il développe l'idée à propos d'une autre invitation, pour le 14 juillet : *"J'ai pas envie d'y aller, on verra bien. Tout est fonction de l'état où je me trouve au moment. Ici c'est pareil, 'aujourd'hui t'as pas envie de faire ça, je tourne et je retourne, y a rien à faire, je ne le fais pas'. Et d'autres jours, je dors, je me réveille, 'mais tu as ça à faire' : pon pon, ça part comme ça."* Q : Et d'où ça vient qu'on ait envie ou pas ? R : *"Je ne sais pas... je ne sais pas, peut-être qu'on est fatigué."* Des formules qui font autant penser à la lassitude de "tellement avoir fait déjà" que, sauf cas évidents, à des handicaps véritablement gênants. Et, peut-être, aussi, ces personnes ne profitent-elles pas de leur liberté à exercer telle action au moment choisi, alors qu'elle étaient, autrefois, prises dans le temps quotidien chichement distribué?

b) les difficultés d'accès

Nous relevons ici les indications des personnes qui se déplacent habituellement sans trop de problèmes (qui sortent faire leurs courses dans leur quartier par exemple), mais qui connaissent par contre des difficultés dans certains lieux urbains, et plus particulièrement au centre-ville. La traversée des boulevards est jugée périlleuse, ou délicate : *"C'est horrible, horrible horrible, on vous écraserait, avant on avait le temps de passer."* dit Me Poirier. Dans un premier temps, M. Blondin avoue qu'il ne traverse pas souvent les

boulevards : *"sur les boulevards, si je suis obligé d'aller chez... à l'épicerie, par exemple, je peux à la rigueur, mais ça me fatigue."* Puis il raconte sa traversée : *" Il faut faire attention, parce que c'est assez long, moi, je suis assez long pour traverser, et s'ils commencent à repartir... Si je veux être tranquille, il faut que je m'arrête au milieu, alors là il n'y a pas de problème, parce que le temps de traverser, ça change de côté, et moi je ne vais pas vite. Remarquez, le plus souvent, je ne change pas de côté, mais des fois je me dis, tu aurais du changer, parce que je me les vois derrière... Enfin, ils sont quand même raisonnables, les... parce que je suis déjà engagé, quand ils arrivent. Mais enfin je me dis, bientôt, il va falloir y aller en deux fois. Puis je ne le fais pas souvent."* Où l'on comprend que si on veut être vraiment tranquille on peut se passer de traverser les boulevards. M. Tournier allait régulièrement au cimetière sur la tombe de sa mère : *"A Salonique là y avait un bus qui était bien commode, qui passait avenue de la Gloire, il s'arrêtait au coin du cimetière, et comme ce n'est pas loin du grand monument aux morts, alors ça me permettait d'y aller fréquemment, et chaque semaine j'y étais, maintenant ça fait un moment que je n'y suis pas allé. Et pourquoi ? d'abord parce que je suis gêné pour la marche et deuxièmement ces diables d'autobus... on a changé les directions."* Une manière différente de parler des difficultés d'accès aux lieux urbains autres que son quartier est d'évoquer la peur de la chute. Par exemple la peur dans les escalators, ceux des grands magasins ou ceux du métro. La peur de monter et descendre les marches du bus, aussi (voir fenêtre Bus). Me Fontaine, qui déclare ne pas éprouver de difficultés à emprunter les escaliers de son immeuble, qui se promène dans le jardin public, ne veut plus "sortir" de peur de tomber : *"j'ai peur de tomber, je suis tombée une fois maintenant c'est fini. Je ne sors pas (...) je ne peux pas trotter, pour me foutre par terre (...) alors je me dis la prochaine fois tu vas te couper le col du fémur, alors..."*. Me Ducasse qui fait toutes ses courses dans son quartier, seule, a cessé d'aller en ville depuis un an : *" Oui, je prenais le, le métro, je prenais le métro. Et j'allais, j'allais en ville, et là ça fait bien un an que j'y vais plus... Parce que j'ai peur; j'ai peur. Q - Peur de... ? R - Il m'a dit le spécialiste, le spécialiste il m'a dit, 'ça, ça vient que vous avez pas conscience de vous voir partir en quelque part' Q - Pas confiance ? R - Parce que oui, j'ai pas confiance, j'ai peur de, de tom, de tom de tomber et puis que je puisse pas me ramasser et que je reste sur la route, et qu'une voiture arrive et puis..."* De même Me Charrière : *"J'ai failli tomber, oui, parce que j'ai les jambes qui me portent plus, alors j'ose pas m'aventurer, ça me fait peur, terriblement peur"*.

Nous n'avons pas cherché ici à réaliser l'inventaire de toutes les difficultés éprouvées par les personnes interrogées sur leur déplacement en ville : en fait cette thématique n'est pas très forte dans les discours, pour une raison, on peut en faire l'hypothèse, d'intégration du

handicap, d'internalisation de sa cause, ainsi que l'exemple de l'utilisation de l'autobus le fait apparaître.

c) la foule qui bouscule et étouffe.

Un peu plus du quart des personnes de notre population a clairement indiqué la gêne provoquée par la foule, alors que le type d'entretien mené ne suscitait pas spécialement une réponse sur ce registre. C'est un autre quart qui a répondu sur le thème de la fatigue : il n'y a donc pas recoupement entre les deux, mais on peut faire l'hypothèse d'une différence dans l'expression d'un sentiment semblable, dans la mesure par contre où il peut être fait appel autant du côté de ceux qui évoquent la fatigue que de ceux qui parlent de la foule gênante, au thème de la tranquillité.

Une personne tout de même fait le lien explicitement. Me Lafforgue, qui a 96 ans, ne sort plus en ville depuis quelques années et de chez elle depuis seulement un an. Elle établit la distinction entre les deux sorties, et le lien direct avec l'âge : *"Les piétons, toute cette foule! ça finit par fatiguer, vous savez quand on devient âgé."*; *" J'avais déjà cessé d'aller en ville. Je sortais encore dans le quartier mais en ville... pour monter et descendre dans le car avec la foule qu'il y a. (...) Non, je ne suis jamais tombée quand même, mais j'avais peur. (...) Oui et puis y a de la foule, y a des gens pressés."* Et surtout elle montre combien le "retrait" d'un espace public perturbant peut se réaliser en douceur, par intégration du sentiment de vieillir : *"Q : Ça ne vous a pas manqué de ne plus aller en ville ? R : J'y suis habituée, parce que vous savez, quand les forces commencent à disparaître, ça ne manque plus, au contraire,... on préfère la tranquillité. Même dernièrement quand je sortais et bien ce mouvement et tout ça me fatigue, je suis tellement bien chez moi."* Elle fait appel aux mêmes causes pour expliquer les deux étapes de son retrait de l'espace du dehors, la foule, le mouvement, que la fatigue ne permet plus de supporter comme avant, d'abord "en ville", ensuite au pied de son immeuble. Une formule que reprend presque au mot à mot Me Roger à propos de l'abandon de ses promenades autour du lac de son quartier : *"Q : Cela ne vous manque pas? R : Eh non, au contraire, parce que là, vous ne pouvez pas. Vous avez mal, vous... Alors ça ne vous manque pas. On est plus tranquille chez soi"*.

Me Poirier habite au centre-ville, mais les habitants que nous définissons "du centre" distinguent eux mêmes leur quartier (leur bout de centre en quelque sorte), et la ville, lorsqu'ils vont "en ville". Cette dame indique qu'elle ne va plus en ville *"pour se promener"* : cela apparaît comme la première étape de l'abandon de l'espace urbain (n'y

aller que pour la nécessité). C'est qu'aujourd'hui, pour elle, il y a plus de monde qu'avant : "*Ne serait-ce que pour marcher, pour me promener, pour aller aux Nouvelles Galeries, à Monoprix, c'était bien avant, il y avait toujours... la même chose, moins de monde.*" Elle a abandonné le marché des boulevards pour la même raison : "*parce que vous vous faites bousculer, vous prenez un caddie vous ne pouvez pas rouler le caddie, vous êtes toujours dans les jambes de quelqu'un, non.*" Cette foule prend quelquefois le visage d'un public particulier : "*Mais enfin on se fait un peu bousculer là-bas quand même, peut-être pas trop dans la rue piétonnière mais rue des Lois, quand les étudiants sont là pas quand ils ne sont plus là, quand ils sont là ils marchent 4 ou 5 de front, y en a pas un qui me laisse la place, je râle moi, je ne descend plus, je leur dis 'pardon, je veux passer', ils ne descendent pas, je les fais descendre, parce qu'alors ils n'ont même pas l'idée de vous laisser passer. Ils sont 4 ou 5 agglutinés et je vois beaucoup de personnes qui descendent le trottoir et les contournent pour passer, moi je leur dis 'pardon, je veux passer SVP', ils me laissent passer, faut quand même pas exagérer! Quand y a l'autobus, bien sûr, les heures de pointe y a pas de place, parce que j'ai une amie qui habite Balma qui me prend, elle prend aussi le métro maintenant mais faut pas circuler aux heures de pointe, voilà, c'est toujours la même chose, les personnes âgées on ne circule plus tellement.*" Elle conclut plus loin "à mon âge on ne peut plus être en ville".

M. Dumas est allé au marché en ville ce matin : "*il y avait le marché aujourd'hui, trop de monde il y en a à qui ça plaît de se promener en ville, de voir les magasins, moi ça me plaît pas parce que en marchant, ils te bousculent...* Q: et ça vous le ressentez depuis longtemps qu'on vous bouscule? R : *non, pas qu'ils me bousculent mais en ville, tu sors il y a trop de monde, tu peux pas marcher, tu peux pas t'approcher de quelque chose parce qu'il y a trop de monde en train de regarder, moi c'est la tranquillité qui me plaît.*" Sentiment que l'on pourrait être bousculé, ou bousculade réelle? En tout cas sentiment de la perte de liberté de déplacement : si "le monde" entrave cette liberté de "regarder", autant regarder à partir de chez soi. C'est le marché aux Puces du dimanche à Saint Sernin que Me Prévot a cessé de fréquenter : "*il y a quelque temps que je n'y suis pas revenue, ça ne me plaisait pas, on était bousculé, il y avait des têtes ces gens qui ne me plaisaient pas, non, je n'y suis pas revenue. (...) Avant, j'y allais pour me promener, je marchandais, tout ça. Ça me plaisait, ça me plaisait mais après quand j'ai vu tout ce qui s'y passait là, qu'il y avait tout ces jeunes là qui se bouscuaient... ça ne me plaît plus.*" Me Jarry, qui se déplace beaucoup, commence à prendre ses distances avec les magasins du centre-ville : "*Je pars à 2 h, 2 h 20, et je ne traîne pas en ville, d'ailleurs y a trop de monde, je suis obligée de regarder où je met mes pieds, parce que j'ai toujours l'appréhension de me ficher par*

terre, comme y a des trous et des bosses, alors je fais ce que j'ai à faire et je reviens. Je ne suis pas une fervente des magasins, hé, je vais aux magasins quand je veux acheter quelque chose."

Ces magasins sont accusés d'être particulièrement étouffants. Lorsque M. Garcia développe son sentiment d'étouffement en ville ("*maintenant quand je vais en ville, c'est fermé, cette pollution, ça m'étouffe*") il prend l'exemple du grand magasin : "*je vois, j'étais aux nouvelles galeries avec ma femme et les femmes vous avez toujours : 'tiens on va voir ça' moi si je dois acheter, sortir, mais si je dois rester, en train de regarder, cette atmosphère de grande surface ça ne me va pas. C'est pas simplement la ville, c'est les grandes surfaces, ça me va pas; avant oui.*" De même Me Barthe pourtant habitante du centre : "*Aux Nouvelles Galeries, moi, j'étouffe dedans, alors vous voyez, moi je ne supporte pas les grandes surfaces. Quand on est avec les enfants, ils m'amènent à Mammouth ou à Carrefour, moi, il faut que je m'en aille. Il y a trop de monde, ça me donne le tournis. Je ne peux pas... Et aux Nouvelles Galeries, il me tarde d'en sortir. Quand j'y vais que j'y suis obligé pour aller chercher quelque chose...*" Me Breton ne se déplace plus en ville depuis plusieurs années : "*Il y a au moins quatre ou cinq ans que je ne vais plus en ville moi. Comme je ne suis pas solide sur mes jambes, avec les gens vous savez, sans vouloir le faire exprès, les gens marchent vite, ils sont toujours pressés ; s'ils m'avaient bousculée, ils m'auraient fait tomber. Je préfère bien prendre mon temps... en ville, j'aimais aller faire les magasins... Ça fait longtemps que je n'y suis pas allée."*

Mais elle introduit un autre thème qui peut rendre compte de ces sentiments de foule, de bousculade, qui évoquent un rapport négatif à l'anonymat de la grande ville, celui de la perte de la lisibilité de la ville. Elle évoque les anciens quartiers qu'elle fréquentait dans sa jeunesse : "*Ça n'y est plus maintenant, il n'y a plus rien, plus rien. C'est tout des barres en ville, des barres en verre, tout en verre maintenant. Mon fils quand il vient, il ne vient pas souvent, il me dit : 'je ne me reconnais pas dans Toulouse', pourtant il est né à Toulouse. Il ne s'y reconnaît plus.*" Ou : "*Et oui, tout ça a été racheté et puis ce n'est plus pareil. Je ne reconnaîtrais plus Toulouse comme avant.*" Elle insiste aussi sur le fait qu'elle ne retrouverait plus les anciens amis. Me Prévot témoigne aussi de cette méconnaissance nouvelle de sa ville : "*Il y a les trois quarts des rues que je ne reconnais pas tellement ça a changé, tellement que ça a changé. (...) Là, avant j'y allais les yeux fermés, maintenant je ne m'y reconnaîtrais pas dans toutes ces rues. Il n'y a rien à faire. Je connaissais toutes ces rues de par coeur, tout ça, et ben.*" On comprend mieux les choix de rester dans le

quartier quand on entend la réponse de M. Garcia : "Ça ne vous dit rien d'aller en ville? R : *non, moi je connais tout le monde par là*".

Comme nous le développerons, c'est bien de rapport aux autres qu'il s'agit. Mais il n'est pas facile de "traduire" en termes plus intelligibles ce sentiment de foule gênante. L'hypothèse d'une gêne provoquée par le regard des autres peut être avancée mais pourrait être explorée davantage à l'occasion de recherches ultérieures

Le regard d'autrui

La vieillesse a ses images, celles du "jeune vieux", images positives du retraité dynamique, aujourd'hui fortement médiatisée, images de la vieillesse autonome et digne, images plus classiques de "l'ancien", détenteur d'une histoire et donc garant d'une continuité, images négatives de la vieillesse dépendante, images repoussoir de la sénilité, de la démence sénile.

La vieillesse a ses stigmates et ses stéréotypes, systèmes de représentations qui renvoient au mode dominant de production de la vieillesse comme catégorie dévalorisée, dont les vieux ne sauraient eux mêmes faire abstraction.

C'est dans ce rapport de stigmatisation de la "dépendance sénile" que se situe par exemple Me Poirier lorsqu'elle dit, évoquant son expérience de la maison de retraite, et reproduisant par là une formule très courante, combien il lui est difficile de se représenter elle même dans le contexte de la vieillesse stigmatisée :

"Je vais vous dire, à M. y a un hôpital-maison de retraite, c'est public. En 87 j'ai été opérée, j'ai fait ma convalescence, j'ai trouvé ça formidable, ...(...) Y a maintenant une animation, y a tout ce qu'il faut, et c'est des très bons menus, c'est bien... Mais y a quand même beaucoup de vieux qui sont comme moi, qui ont peut-être le même âge, mais qui font vieux, avec des cannes, et impotents." C'est dans ce même rapport de mise à distance de ceux qui "font vieux" que certaines des personnes contactées disent refuser de fréquenter les clubs du 3ème âge. Ainsi Me Jarry ("*je ne me vois pas avec les vieux, moi (rire)*"). Ainsi Me Breton: "*je n'aime pas me trouver avec des gens comme moi, qu'est-ce qu'on raconte ? Ce qu'il nous est arrivé, des choses vieilles, il ne faut pas, il faut l'oublier tout ça. Une fois ça va bien.*"

Et ce rapport est bien évidemment réflexif : "faire vieux", aux yeux des autres, c'est devoir se confronter au regard dévalorisant de l'Autre, être assigné au statut de "vieux". Ainsi, toujours à propos de la fréquentation des clubs entend-on M. Marques dire que l'idée d'y aller pour "*faire danser les mémés*" ne l'amuse pas du tout, avant d'ajouter : "*ça m'intéresse pas, mais pas du tout. Je suis énormément sensible et je pense que les gens s'en rendent compte. Ce qu'on peut faire quand on a 20 ans on le fait pas quand on en a 80*". Il y a des choses que l'on ne fait plus à 80 ans, non pas, ou non seulement, parce que l'on n'a plus la compétence physique pour les faire, mais aussi, et parfois surtout, parce que le regard des autres y fait obstacle. Ainsi Me Poirier dont on vient de voir le sens qu'elle donne à l'usage de la canne et qui lorsque l'enquêteur lui demande : "Vous vous aidez avec une canne?", répond en évoquant l'usage qu'elle fait du parapluie, objet moins spécifique à la vieillesse : "*Non, pas encore. Des fois quand je prend mon parapluie j'ai l'impression que ça m'aide un peu*". Me Charrière préfère attendre l'improbable aide pour sortir de chez elle que de prendre une canne comme on le lui conseille.

Le regard porté sur la vieillesse s'impose ainsi comme dimension "supplémentaire", élément de complexification de la relation des personnes âgées aux autres personnes âgées (être plus ou moins "vieux"), de leur relation aux plus jeunes, de leur rapport à l'espace, ce qui ne va pas sans répercussions sur leurs pratiques et notamment sur leurs pratiques des espaces publics.

C'est cette dimension que nous souhaitons brièvement examiner ici, partant de quelques exemples tirés de notre corpus. Encore mieux vaut-il parler de quelques "indices", car le rapport au regard des autres n'est pas de ceux qui se formulent le plus ouvertement. Comme le dit M. Garcia, "*Tu as un complexe quand tu arrives à un certain âge, je sais pas pourquoi, tu as un complexe*", et ce complexe, cette "honte sociale" associée au statut de "vieux", relève le plus souvent de l'implicite, d'une pudeur des sentiments qui reflète en elle même le peu de prise que la personne âgée a sur la dévalorisation dont elle est l'objet, sur le sentiment de n'être "*plus valable*" (M. Garcia).

Ce n'est donc pas un paradoxe de constater que la plupart de ceux qui explicitent leur rapport au regard des autres figurent parmi les plus valides, personnes qui se définissent plus comme "autonomes" ou seulement "âgées" que comme "vieilles"

ou "dépendantes". Devenir "vieux", c'est à dire être assimilé à la catégorie minoritaire des "vieux", c'est aussi perdre le sens commun, et perdre ce droit à la parole qui caractérise l' "autonomie". Ce que rappelle Me Poirier en disant *"moi qu'est-ce que vous voulez que je dise à mon âge ? 'Comment tu vas mamie ?' 'tu sais j'ai des difficultés à marcher, j'ai des crises en ce moment parce qu'il fait sec, l'arthrose, c'est terrible', alors il me dit 'faut pas te plaindre, tu pourrais... y en a qui sont morts à ton âge'. Et bien oui il est réaliste et il se dit 'après tout la mamie, elle est bien, y en a qui sont mortes à ton âge, ne te plains pas'. Qu'est-ce que voulez dire? Rien.(...) Evidemment il faut savoir se taire aussi"*

Le regard des autres pèse d'abord sur les lieux caractérisés comme espaces de "représentation". Ainsi le restaurant : *"L'autre jour je suis allé au restaurant, et alors au dessert il y avait de la crème au chocolat. J'étais avec un copain, eh bien, avec la cuillère comme ça (geste) sur moi. J'étais sorti pour rester jouer au bridge, mais je me suis dit, tu vas pas rester, le copain m'avait amené là bas, il m'a ramené. Je ne pouvais pas, je m'en étais foutu tout... Vous comprenez, et puis alors, je suis maladroît, vous voyez, rien que d'y penser, je n'ai pas tremblé, depuis que vous êtes là, pratiquement pas, mais rien que d'en parler, voyez, il s'en passe là dedans hé !"* M. Blondin dit ainsi combien il lui est difficile, en dépit de la présence sécurisante des "copains", d'"exhiber" son tremblement en public, combien s'exposer aux regards suffit à aggraver les symptômes de sa maladie de Parkinson. Problème identique pour Me Bonnefoy qui refuse désormais d'accompagner son fils au restaurant: *"Mon fils de Paris, dernièrement il m'a téléphoné 'maman on passe te dire bonjour', j'ai dit 'tu sais je ne fais pas à manger', 'mais non, on ira au restaurant', j'ai dit 'non, au restaurant je n'y vais pas', 'et pourquoi ?', 'parce que je mange très mal, je me tiens trop mal à table'. Alors l'épaule me fait mal, alors pour manger dans mon assiette il faut que je baisse la tête, et alors j'ai ces trois doigts endormis, parce qu'il aurait fallu que je me fasse opérer du canal carpésien"*.

Et Me Jarry, sans conteste l'une des personnes les moins sujettes à occulter ses sentiments, évoque ainsi la fête de mariage d'un de ses petits neveux *"Quand on est jeune on peut se permettre beaucoup de choses, tandis que à mon âge c'est fini, je ne peux pas tout me permettre... - Q- Non? - R : Pas tout non. (rire) Je ne peux pas me ridiculiser. Ils m'ont ridiculisé pour le mariage, là j'étais fâchée, ils m'ont fait monter dans une carriole, ils me poussaient au derrière pour me faire monter parce que la mariée était en calèche et alors on y a monté les vieux après, mais alors les vieux ils sont pas tous faciles à monter... Q : Et c'était ridicule ? - R : Eh bé oui parce que je pouvais pas monter, je pouvais pas plier le genou"*. On retrouve chez Me Jarry les accents de M. Garcia, quand il évoque le "complexe" de la personne âgée qui ne veut pas vieillir : *"ça me vieillit les cheveux longs... Bon, comme je ne veux pas vieillir (rires)"*.

On citera aussi M. Soler, qui évoque les séjours qu'il fait dans sa Catalogne natale en disant qu'il préfère maintenant la montagne à la plage, alors que les modes de vie familiaux l'ont longtemps amené à fréquenter plutôt le bord de mer : *"J'ai de la famille là bas à C. ... pour rentrer à la mer, il faut rentrer à 11 h du soir, minuit. Avec los pantalons ici, pour se mouiller les pieds. Pendant le jour, c'est pas possible de rentrer à la mer. Il faut mettre los piès (...)* Q : marcher sur

quelqu'un d'autre ? R : *Haha haha. Et ils protestent tout le monde. C'est pour ça, et on a pas de place pour mettre la ... (...) Moi ça me plaît pas ; trop de monde dans la mer et ... C'est impossible.*". Ce propos met en relief l'ambiguïté par laquelle les personnes rencontrées formulent généralement leur difficulté à figurer dans les espaces dévolus à la foule de plus jeunes. Gageons que ce que M. Soler formule en termes de plaisir perdu tient moins à l'encombrement des plages, ou à sa propre perte de mobilité, qu'à la gêne qu'il ressent à "exhiber" sa vieillesse sur la plage. Quelle place fait aujourd'hui la plage, espace de "représentation" s'il en est, à la personne âgée, fut-elle héritière d'un mode familial d'appropriation de cet espace ?

Sans doute faut-il également analyser comme relevant de ce rapport le sentiment qu'expriment ouvertement, bien que sur un autre registre, les personnes qui font état d'un sentiment selon lequel "*on dérange*" (M. Garcia), c'est à dire selon lequel les personnes âgées constituent une gêne dans leurs relations, et a fortiori dans leur cohabitation, avec les plus jeunes. Ainsi Me Ducasse, qui, à propos de sa fille qui ne l'invite plus, comme c'était le cas dans un passé récent, à passer les vacances avec elle, finit par concéder que : "*Et puis aussi quand il y a du monde que je connais pas je me sens pas à l'aise. (...) Je ne suis pas à l'aise, je ne me sens pas à l'aise, ni même quand je vais chez ma fille, c'est pareil pourtant je suis chez ma fille, mais je me sens pas à l'aise*". Ce qui pourrait expliquer pourquoi elle ne fait absolument rien pour se faire inviter. De même Me Rouanet qui, de façon beaucoup moins explicite évoque sa relation actuelle à sa fille : "*Mais alors aller chez elle, naturellement y a bien sûr du travail, alors si je reste sans rien faire, moi je comprends que ça leur va pas trop. Alors je préfère rester chez moi, au moins chez moi je fais ce que je peux*". Sans doute la perte de son ancien statut de mère active, qui partait en voyage avec sa fille, qui, durant les vacances qu'elle passait avec elle, assumait une grande partie des tâches quotidiennes, lui fait craindre de se voir aujourd'hui dans le regard de sa fille en tant que personne âgée handicapée (Me Rouanet a été victime de deux fractures du col du fémur, ce qui ne saurait suffire à justifier pourquoi elle a totalement cessé de rendre visite à sa fille unique). Un beau lapsus de Me Leiris associe l'âge et la gêne de se retrouver en public. Elle explique qu'elle a refusé d'aller au mariage de son neveu : "*et puis je vous dirais, il occupe une position assez évoluée, et je ne me serais pas sentie à mon âge (elle se reprend) à mon aise au milieu de tout ce monde*".

A travers ces deux séries d'exemples, l'embarras suscité par le regard des autres apparaît bien, aussi difficile soit-il à saisir sur le vif, comme une composante importante des conduites de "repli". Ne plus aller au restaurant parce qu'on s'y comporte "trop mal", éviter les manifestations où la place des "vieux" n'est pas assurée, ne plus se produire sur une plage, ne plus "vouloir" entretenir des liens de sociabilité pourtant tissés de longue date, rester chez soi autant d'abandons que l'on ne peut pas se contenter de rationaliser, comme le font le plus souvent les personnes âgées elles mêmes, en termes de perte de mobilité, de perte du goût ("je n'aime pas", "je n'aime plus"), de perte de la volonté de faire ("je ne veux pas", "je ne veux plus"), ou de l'intérêt ("ça ne m'intéresse plus"). On voit mieux dès lors en quoi le poids du regard des autres contribue à rendre difficile le positionnement

des personnes âgées, les amenant à réviser leurs modes de vies et leurs "enchantelements" antérieurs, à justifier leurs nouveaux choix de vie en termes de plus ou moins grande autonomie, de handicap plus ou moins marqué C'est en cela que le "l'étiquetage" de la vieillesse contribue à accroître les effets liés à la perte de compétence, à l'apparition du handicap, en un mot à l'apparition des signes caractéristiques du grand âge.

Reste à voir, au delà des exemples produits, jusqu'à quel point les processus d'intériorisation des catégories de la vieillesse peuvent influencer sur les pratiques. On constatera, par exemple avec Me Pons, que les relations de sociabilité peuvent se trouver altérées par le sentiment d'un handicap acquis : "*Moi c'est la mémoire qui me fait défaut. C'est ça le mauvais. (...) Oh si. Moi des fois j'ose pas parler aux gens parce que je vais parler et ils vont dire 'elle est gourde'.*" Et c'est la même Me Pons qui reçoit l'enquêteur après plusieurs mois de contacts téléphoniques infructueux, pendant lesquels elle apparaît déprimée, inquiète pour sa santé et vaguement agressive. En tout cas, elle ne souhaite pas se produire sous son plus mauvais jour. La rencontre est enfin fixée lorsque, après une longue période de convalescence, elle s'estime elle-même en mesure de faire bonne figure face à un intervenant extérieur...

Quelques exemples semblent montrer que ce sentiment va parfois jusqu'à régler les pratiques de l'espace public local. Ainsi Me Breton a-t-elle fait le choix de rester le plus longtemps possible dans la cité de logement social où elle demeure depuis 30 ans, où les personnes âgées sont nombreuses et dont elle maîtrise parfaitement les règles de cohabitation, à l'encontre des sollicitations de sa fille qui aurait souhaité l'accueillir dans le pavillon qu'elle habite en banlieue : "*je pourrais aller chez ma fille. Je vous dis, je pourrais être chez ma fille mais c'est moi qui ne veux pas. Je préfère rester chez moi tant que je pourrais me débrouiller, je préfère rester seule.*". Pourquoi ? : "*moi ici, je vois du mouvement, chez eux, je ne verrais rien, vous comprenez. Alors c'est pareil, alors j'aime pas... et puis j'aime mon indépendance, je mange quand je veux, je me couche quand je veux, et voilà.*". Et elle passe effectivement beaucoup de temps à la fenêtre de son salon à suivre les évolutions des passants. Ce qui ne l'empêche pas de passer chaque année une partie de l'été chez sa fille. Sa pratique des espaces extérieurs, chez elle ou chez sa fille, ne va pas sans quelque paradoxe. Chez elle, elle dit ne plus avoir les moyens physiques de sortir : "*Depuis que je suis tombée l'année dernière, je ne sors plus, j'ai peur.*" - "*je suis tombée, je me suis cassé le poignet et depuis j'ai peur. J'ai la tête qui tourne quand je suis dehors, il faut que j'aie quelqu'un qui me tienne, autrement toute seule, je ne sortirais pas*". Elle dit éprouver des vertiges qui se manifestent dès qu'elle franchit le seuil de son immeuble (alors qu'elle se déplace sans réel problème à l'intérieur de son logement). Par contre, lorsqu'elle évoque les séjours chez sa fille, elle dit à plusieurs reprises qu'elle fréquente régulièrement le jardin privatif du pavillon, sans éprouver le moindre vertige. Seule différence entre les espaces de proximité de son appartement et le jardin du pavillon : l'un est soumis au regard d'autrui (y compris celui de Me Breton elle-même), l'autre est strictement privatif, et si on "*n'y voit rien*", on ne risque pas non plus d'y être vu... Ainsi les vertiges de Me

Breton apparaissent-ils curieusement sélectifs, selon qu'elle se trouve dans un espace soumis ou non au regard collectif.

Le même paradoxe symptomatique apparaît chez Me Fontaine, qui ne quitte guère les abords immédiats de son appartement lorsque, 10 mois sur 12 elle réside dans la cité d'Empalot, et qui dit se déplacer librement dans le village de montagne, aux cheminements particulièrement escarpés, où elle passe les deux mois d'été. Et encore M. Soler qui, en 93 encore, parcourait seul, à pied ou au volant de sa voiture, les pistes de sa montagne natale, alors qu'il ne sortait plus guère de son appartement toulousain situé dans une cité très populeuse...

Une dernière illustration associe Me Breton et sa proche voisine Me Chabrol et se réfère à la pratique locale, commune dans le passé, consistant à "sortir sa chaise" sur l'une des places publiques de la cité, lieu où se réunissait une partie des personnes âgées résidant dans les environs. Me Chabrol évoque cette manifestation de façon très négative : "Q : Quand vous étiez plus jeunes, vous vous installiez dehors avec des voisins ? R : *Non*. Q : Il y a des endroits où se fait, dans certaines cités... R : *Non, je vous dis, j'aimais pas ça*. Q : Vous vous restiez dedans ? R : *J'ai toujours aimé rester chez moi. C'est mon caractère, c'est un drôle de caractère.*(rire). *Là ils se mettent là derrière, il restait , quatre, cinq femmes, maintenant y en a qu'elles sont mortes, les pauvres, des voisines, et ben, moi on me dit non non non non, je suis bien chez moi*. Q : Elles vous appelait et vous...? R : *Seulement moi je voulais pas. Et je faisais bien parce que y a toujours de histoires*. Q : ça se fait encore ? Il y a des gens qui continuent? R : *Non, maintenant depuis ... non. Avant oui. Maintenant non* Q : Pourquoi? R : *Y en a une qu'elle est morte, une autre aussi qu'elle est morte... alors maintenant là c'était les handicapées qui y allait. Les femmes handicapées ... (ha bon ?) en face*" Me Breton l'évoque en des termes qui laissent clairement entendre qu'elle a longtemps fréquenté ces réunions: "*ici ça c'est fait pendant un certain temps mais il y a une personne qui est morte qui était le bout en train de la cité, ça ne se fait plus hé. Vous ne me voyez plus dehors, hé !*" - "*Il y avait une dame là qui est morte il y a un an, elle, elle mettait "le bout en train" et tout le monde était .à la chose, Elle était gentille, elle aimait rire et tout ça, alors tout le monde sortait, elle était là, tout le monde sortait avec. Mais maintenant, depuis qu'elle est morte l'année dernière on a vu...*". Mais toutes deux montrent qu'elles ont parfaitement pris conscience du regard relativement réprobateur que la majorité des résidents, et plus particulièrement des résidents âgés, portait sur cette pratique. Notons d'une façon plus générale que le regard social local semble jouer un rôle particulièrement important dans le cadre de la cité Papus, où résident Me Breton et Me Chabrol. Il apparaît comme une composante importante des conduites. Ce qui n'est pas sans conséquence quant aux façons de se produire propres aux personnes âgées.

Il y a de la "suggestion de l'idée de mort" dans la stigmatisation dont la vieillesse fait l'objet et c'est en cela qu'elle participe activement à la "déprise" des personnes âgées. Ne plus "pouvoir", ne plus "vouloir", ne plus "aimer" se confronter au regard , c'est se situer différemment dans les rapports d'usage des espaces de confrontation, développer des stratégies d'évitement visant à se soustraire plus ou moins radicalement au regard d'autrui. Pour ce qui est des formes les plus

radicales, c'est renoncer à un mode commun qui pourrait se résumer dans la formule "voir ET être vu", et adopter une autre position : à l'extrême, celle de la personne radicalement coupée du monde, qui a poussé son souci de ne plus "être vue" jusqu'à ne plus chercher à "voir" le monde extérieur. Parmi les personnes que nous avons enquêtées, peu nombreuses sont celles qui ont adopté une "solution" aussi enfermante. On citera toutefois Me Bonnefoy qui a définitivement fermé les contrevents donnant sur sa rue et s'est retranchée sur l'espace de son appartement et de son jardin privatif. Le mode le plus couramment adopté parmi les personnes qui vivent repliées sur l'espace de leur logement est celui du "voir sans être vu" : ainsi Me Breton qui passe le plus clair de ses journées derrière la vitre de la porte-fenêtre de son salon, qui a poussé jusqu'à l'extrême un modèle "d'appropriation de l'espace public par le regard" par lequel elle garde la haute main sur les faits et gestes du voisinage. Ainsi Me Constant qui dit la gêne dans laquelle elle vit son "voyeurisme" : "Q : vous voyez des gens dans la rue aussi ? R : *Je ne les connais pas. Ou alors, si je regarde, il faudrait que je ne vois pas ceux qui passent, on dirait que je suis là exprès*". Ainsi Me Prévot : "*les gens, je les vois à travers le carreau. Eux ils ne me voient pas mais moi je les vois, même quand ils passent là, je les vois*", etc. Pour tous les autres, c'est à dire pour la grande majorité que constituent les personnes relativement "autonomes", et donc les moins redevables du regard stigmatisant, il s'agit de trouver les réponses ponctuelles, les aménagements partiels, conduisant à éviter les situations de confrontation les plus traumatisantes. Sans doute faut-il voir par exemple dans certaines déclarations propres aux personnes qui vivent en centre ville et disent emprunter des parcours détournés, non seulement le souci d'éviter la confrontation physique avec "la foule", mais aussi le souci de se soustraire à son regard.

d. Derrière la fenêtre

C'est l'image que refuse une bonne part des personnes rencontrées. Me Leroux, qui, à 85 ans s'occupe beaucoup à son foyer de quartier, répond à une question sur son logement : "*Alors le séjour est agréable, je ne me mets pas derrière la fenêtre, vous voyez ; je ne regarde pas ce qui se passe*." Il ne s'agit pas tant de valoriser son intérieur que de montrer son niveau d'activité, de dynamisme, d'énergie. Au contraire, Me Morand, qui se plaint beaucoup d'être abandonnée par les siens, répond, lorsqu'on évoque la situation de son appartement : "*C'est agréable, et je vois personne monsieur, si je voyais du monde passer ça me distrairait mais je vois personne*." Me Chabrol passe beaucoup de temps derrière sa fenêtre, à la place qu'occupait son mari avant de mourir. Me Constant associe sa solitude et le fait de se mettre derrière son balcon : "*Ah seule, seule. Et c'est dur. Et c'est dur. Je vous dis, heureusement que je suis ici, et que je me mets souvent au balcon, et que j'ai des*

fleurs. Q : Quand vous vous mettez au balcon, qu'est-ce que vous voyez? R : *Des voitures qui passent.* Q : Vous voyez les gens dans la rue aussi? R : *Je ne les connais pas. Ou alors si je regarde il faudrait que je ne voie pas ceux qui passent, on dirait que je suis là exprès.*" Regarder sans être reconnue, il s'agit bien là d'une activité interdite. Me Charrière décrit le spectacle de la rue, satisfaite de voir "*ce qui se passe dehors*" : "*Je suis toujours à la fenêtre, dans la cuisine ou la salle à manger; mais plus dans la salle à manger, il y a quand même des gens, des vélos, il y a de la circulation, on voit les gens, l'autobus il arrive et tout, c'est plus intéressant que de l'autre côté. De l'autre côté, les gens ils rentrent pour garer leur voiture, c'est tout. Quand il y a des fleurs, des mimosas, des belles plantes et tout, mais enfin c'est plus... Alors je guette quand mon fils va arriver, je guette si je vois ma camarade, je regarde, malgré tout, je m'intéresse quand même à ce qui se passe dehors*". Me Breton, qui ne sort plus que pour aller chez sa fille, explique pourquoi elle préfère rester dans son quartier plutôt que d'aller cohabiter avec elle : "*Vous savez, ils partent le matin, ils rentrent le soir. Alors ma fille me dit : 'à être seule, tu seras aussi seule ici que là-bas mais tu seras avec nous'. J'ai dit : 'mais moi ici, je vois du mouvement', chez eux, je ne verrais rien, vous comprenez.*" Il est vrai qu'elle reste dans son fauteuil placé devant la fenêtre dans son appartement du rez-de-chaussée et ne rate rien de ce qui se passe dans la rue de la cité : l'enquêteur s'est fait interpellé le jour où il rendait visite à une voisine. Plaisir qui disparaîtrait dans un pavillon de banlieue. Me Prévot aperçoit ses voisins par sa fenêtre : "*les gens, je les vois à travers le carreau. Eux ils ne me voient pas mais moi je les vois, même quand ils passent là, je les vois.*" Continuer à voir du mouvement alors que sa vieillesse interdit de participer à ce mouvement, voir sans être gêné par le regard des autres, qui interdit à la fois de s'exposer en tant que "vieux" et d'être soumis au regard de celui qui ne bouge plus, tels semblent être les avantages du regard derrière la fenêtre, fort peu avouable mais qui maintient une relation au monde du mouvement et de la vie. Le carreau, c'est la chaîne de télé supplémentaire, celle qui relie à la vie de son bout de ville, susceptible d'offrir aussi bien un programme aux rituels familiers comme, de temps en temps, un peu d'imprévu : une voiture de police qui s'arrête devant l'immeuble d'à côté, une dispute, l'ambulance qui vient chercher celui de l'étage du dessus.

e) La disparition des autres.

Une des raisons assez souvent invoquée pour expliquer qu'on a moins envie de sortir est que les amis, les voisins, ceux que l'on connaissait, ne sont plus là. Il est remarquable que

la dizaine de personnes qui font appel à cet argument se sont toutes exprimées soit sur le thème de la fatigue, de la lassitude, soit sur le thème de la foule, du "trop de monde". Ce qui frappe ce sont les expressions qui désignent le processus lent et inéluctable de la perte des siens : *"avant j'y allais plus souvent parce que j'avais des copains à M., j'avais des relations et les copains sont partis, petit à petit. Petit à petit tout le monde part, je ne sais pas s'ils sont pressés de connaître une autre vie, de découvrir quelque chose, je ne sais pas, mais personne ne revient."* (M. Garcia). Le même homme remarque que dans les associations qu'il fréquente *"il y a plus de copines que de copains parce que les copains ils partent avant les copines"*. C'est en effet le lot des hommes, qui paraissent de véritables survivants de leur sexe quand ils atteignent un certain âge : *"j'ai 82 ans et j'ai perdu tous mes amis, il ne me reste rien; des amies femmes viennent me voir. Des femmes de mes copains viennent me voir des copains de quand j'étais en bon état, d'Empalot, Bagatelle..."* (M. Marquès).

Me Lafforgue constate aussi : *"les uns sont morts, les autres sont partis, petit à petit les relations se restreignent"*. Parfois c'est un réseau de solidarité locale qui disparaît. Me Fontaine, qui a du quitter son vieux quartier du centre en reconstruction pour un logement social en cité se souvient : *"Mais quand même ici nous étions huit du quartier, nous nous sommes retrouvés ici, alors on n'était pas perdus, vous comprenez?"* Aujourd'hui elle est seule, de ce petit réseau, à rester. Me Cladel ne voit plus grand monde du foyer qu'elle a fréquenté si longtemps : *"C'est-à-dire que le foyer il a vieilli aussi, écoutez, j'ai mangé 16 ans au foyer, j'y suis allée en tout 18 ans, moi j'y étais avec le premier qui a créé le foyer et puis y en a beaucoup qui sont morts, et les anciens il n'en reste plus que quatre, petit à petit le foyer s'est renouvelé. Et beaucoup qui sont de mon âge n'y viennent plus, y en a beaucoup de morts."* M. Corbière constate la disparition des joueurs de boule qu'il connaissait : *"Vous continuez à jouer aux boules? R : je n'y joue plus non plus. Q : pourquoi? R : ça me fatigue. Q : ça vous fatigue ou vous n'avez plus envie? R : oh j'ai plus envie comme avant non. Q : les personnes que vous voyiez aux boules, vous continuez à les voir au club? R : oui... oh, mais il y en a beaucoup qui sont morts, oui. Oh, il y a une éclaircie hé!".* Même expression chez M. Mercier, ancien sportif : *"Mais ils s'éclaircissent les amis. Q : Vous vous réunissez, parfois, les anciens? R : Oh il y en a qui n'y sont plus. Avant on faisait le match des vétérans, et on faisait le banquet après. Maintenant il en reste deux ou trois, alors, c'est fini ça. Quand vous arrivez à 80 ans, ça s'éclaircit."* Me Leroux voit aussi fondre le public du restaurant du foyer qu'elle fréquente : *"Avant, on était nombreux, vous savez combien on a été au restaurant ? 65 (...) on est moins nombreux maintenant, on est à peu près 30. Et oui, petit à petit..."* A quoi bon revenir dans son ancien quartier lorsqu'on sait qu'on n'y retrouvera plus personne de connu : *"Tous les gens qui y*

sont maintenant, je ne les connaîtrais certainement pas; ils sont tous morts, il y en a beaucoup qui sont morts qui étaient plus âgés que moi, alors vous savez." (Me Breton)

Le départ des gens connus, de la même génération, participe à cette perte de la lisibilité des lieux urbains. La fatigue vient peut-être aussi du fait qu'il faudrait faire beaucoup d'effort pour renouveler son stock de connaissances, et que cet effort paraît vain par rapport au gain envisageable. M. Blondin ne va pas au jardin public fréquenté par bien d'autres personnes de son quartier, il lui faudrait traverser le boulevard : *"Eh non, j'y suis allé, mais pour traverser les boulevards, tout ça, ça fait des... et puis c'est assez loin. Pour moi, c'est loin quoi. Je peux à la rigueur, je pourrais s'il le fallait, mais ça vaut pas le coup de me fatiguer."* Il faut un intérêt puissant pour réaliser ces efforts. Dans le cas de ce monsieur on verra qu'il est capable de se déplacer pour retrouver les copains qu'il veut conserver, mais dans les lieux qu'ils fréquentent ensemble. Pour un certain nombre de personnes c'est bien un principe d'économie qui gouverne les déplacements. Et nous avons commencé à voir que ce que l'on cherche d'abord à préserver c'est une qualité de la relation. La ville n'est pas alors le lieu par excellence de la rencontre potentielle (perception "jeune" qui tire profit de l'anonymat urbain) mais bien le lieu qui permet plus ou moins de sélectionner et conserver ses relations.

Les Formes du vieillir

On peut tenter de définir "la vieillesse" ou "le vieillissement" selon des critères objectifs (la vieillesse à tel âge pour les démographes). Sur le plan sociologique une telle ambition serait vaine. Au travers de nos enquêtes on sait que les personnes, âgées ici de plus de 74 ans, ont des façons diverses de se définir selon une problématique de l'âge. Elles se définissent selon l'âge par leur discours, mais pas seulement, dans la mesure où elles nous rendent compte de leurs activités. Par ailleurs leur entourage nous donne sa propre appréciation. Tous ces éléments recueillis nous permettent de constater les ressemblances et dissemblances entre les personnes du point de vue de leur

rapport à une problématique de l'âge. La catégorisation issue de leur comparaison n'est pas seulement le résultat d'une analyse des subjectivités, mais à partir de "définitions de soi" explicites, de descriptions d'activités, de commentaires de proches familiaux ou professionnels, l'analyste peut s'engager dans une objectivation qui lui paraît pertinente.

Malgré les divergences, parfois, chez un même individu, dans les manières de s'auto-désigner (on ne se présente pas de la même façon devant un enquêteur perçu comme quelqu'un proche du journaliste ou du scientifique, ou perçu comme un fournisseur potentiel d'aide, a fortiori devant une aide-ménagère...), il nous a paru possible de définir chacune de nos personnes enquêtées selon l'une ou l'autre "formes du vieillir" dégagée à l'analyse. Cette proposition ne vise pas à satisfaire (seulement) le goût typologique commun à la profession. Nous pensons aussi que ces manières de se définir font partie intégrante des subjectivités individuelles et que ces "choix" individuels aident à se situer socialement aussi bien qu' "existentiellement", particulièrement pour ce qui est de l'avance en âge où la problématique de la mort peut être plus ou moins présente. Par ailleurs, ces découpages sociologiques dans le vif du social n'ont d'intérêt que par rapport à d'autres découpages (selon d'autres points de vue, par exemple exposés ici dans d'autres "fenêtres"), éventuellement élaborés par d'autres disciplines.

Ces "formes du vieillir", c'est à dire les interprétations raisonnées et organisées des manières de vivre l'avance en âge que nous avons reconstruites à partir de ce que nous avons appris des populations urbaines interrogées, seront décrites en restant au plus près des entretiens recueillis.

1. Vieillir sans vieillir.

Pour une toute petite minorité de personnes se situer par rapport à l'âge ne présente aucun intérêt. Tout au long de leur discours, et dans la description de leurs activités, le fait d'avoir 75 ans ou plus n'est pas relevé. Il ne s'agit pas non plus, bien entendu, d'une forme de déni du vieillir, ou encore de "refus" de vieillir, qui dénoterait un sentiment du vieillir. Le type d'entretien mené aurait laissé percer quelques indications sur une telle attitude, ou les témoignages de l'entourage l'aurait peut-être évoquée. Ici, la problématique de l'âge est absente. Même si on ne se désignait pas "personne âgée" ou "vieux", il pourrait être possible de se rendre proche de telles catégories par la fréquentation. Or ce n'est pas le cas. Me Roussel va régulièrement à un club du 3ème âge mais ses connaissances sont des "*personnes*", "*dame*" ou "*monsieur*", sans aucune spécification évoquant l'âge avancé.

En fait, la référence catégorielle d'âge ne prend jamais le pas sur la relation personnelle. Me Pons, qui fréquente aussi un club du 3ème âge, y retrouve des "*copines*", et ne le désigne que sous le simple terme de "club" : "*J'entends des fois des femmes, vous savez, au club là, qui ont des enfants qui habitent*

pas loin de chez elles, ils viennent jamais les voir". Dans les façons de désigner les autres, les personnes sont toujours autre chose que vieilles ou âgées, même là où on l'attendrait le plus. Ainsi Me Barthe évoque un jardin public : "Si vous avez un chien, vous avez un gosse, vous pouvez être sûr, on vous parle; mais autrement, vous pouvez vous installer sur un banc avec un livre ou toute seule à regarder les pigeons, personne ne vous parle. Ça les personnes seules, elles sont vraiment seules dans ce jardin, ça je m'en suis rendue compte." Il en est de même pour les questions de santé : une maladie reste une maladie, ce n'est pas une question d'âge. Me Pons préfère même évoquer le trac le jour où des tremblements, auxquels elle est sujette, la prennent au moment de chanter en public. Et elle s'accroche pour ne pas laisser voir son malaise : "Alors je reviens, elle me dit 'pourquoi vous en avez pas chanté une autre ?'. J'ai dit 'vous l'avez pas vu que je tremblais ?'. Mais , il me semblait qu'ils le voyaient. Non, on a rien vu. Ah j'ai dit 'figurez vous, j'avais les jambes qui tremblaient, je croyais que j'allais m'écrouler' ".

Cette forme est certes très minoritaire, mais il nous semble qu'elle méritait d'être mentionnée, afin que l'on puisse mieux se rendre compte que les autres formes, bien plus courantes, dépendent très largement du rapport aux autres. Pour les gens qui ne se situent pas par rapport à l'âge, se construire en catégorie "personne âgée" ou "vieux" n'apporte aucun secours particulier dans la réponse à leurs problèmes. Il est significatif que les 3 personnes citées sont en position d'aidantes (ou viennent de sortir récemment de cette position) vis à vis d'un mari ou d'un autre proche malade.

2. Vieillir par l'âge.

Une part importante des individus enquêtés (environ 40%) se place dans le monde des gens avancés en âge, sans toutefois prendre la figure de vieille personne, à la façon de ceux que nous décrivons ci-dessous. Ce sont eux qui se rapprochent le plus de ce que semble recouvrir la catégorie gérontologique de "personnes âgées" de type "troisième âge". Mais il nous faut oublier rapidement ces termes trop dépendants des institutions qui les ont produit si nous voulons partir des individus eux-mêmes. En effet il nous paraît plus pertinent de distinguer dans cette population différents modes, quelquefois combinés chez la même personne, de situation par rapport à l'avance en âge, modes dépendants des trajectoires individuelles et des "choix" de vie de vieillesse, en liaison avec les conceptions des rapports aux autres. C'est ainsi que certaines personnes n'hésitent pas à s'installer comme "personnes âgées" parce que le "statut" leur ouvre des droits. Cette position peut se retrouver en particulier chez ceux qui bénéficient de logement social, et qui ont une certaine maîtrise dans les relations avec les institutions pourvoyeuses d'aide, sans toutefois se considérer le moins du monde "vieux". Me Jarry refuse de se voir et d'être regardée comme vieille : elle ne veut pas aller dans les clubs spécifiques, elle s'indigne que l'aide ménagère lui propose de l'accompagner en métro ("Au début qu'il y avait le métro 'Ah Mme J. quand vous voudrez

aller en ville vous me le dites je vous ferai voir comment on fait pour prendre le métro', comme si j'avais besoin d'elle pour prendre le métro"). Mais lorsqu'elle demande des réaménagements de son appartement à l'Office HLM, elle n'hésite pas : *"A mon âge, il faut que je sois à mon aise",* ou *"on me fait la réparation pour rien, parce que je suis une personne âgée et puis ancienne".* A côté de ces effets institutionnels, on peut noter des désignations plus indirectes, plus diffuses, qui n'en sont pas moins soigneusement relevées par les personnes concernées. Me Serres, qui s'écarte elle aussi autant que possible de l'image de la "vieille personne" signale tout de même que *"les conductrices de bus sont attentives au confort des personnes âgées",* et qu'elle doit abandonner certains magasins parce qu'on y trouve des vêtements *"que pour des très jeunes".*

Ces remarques ouvrent sur les différentes réactions de séparation avec les autres groupes d'âge : d'une part avec les "vieux", qui apparaissent essentiellement sous la figure de la "dépendance", mais aussi avec les "jeunes". La revendication de Me Guilloux concernant les "petits bus" pour le troisième âge est une réponse à la confrontation avec les plus jeunes : *"quand vous entendez, quand on monte dans les bus où il y a des jeunes, 'ce 22 il n'y a que des vieux!' qu'est ce que vous voulez leur répondre?"* Cette pression des autres peut conduire à la dissimulation des signes les plus évidents. A 92 ans, Me Bonnefoy, qui n'est pas vieille (*"je ne me sens pas vieillie mais je me sens quand même handicapée"*), s'applique à escamoter de la vue des autres sa télé-alarme : *"je la cache quand je peux, suivant la blouse que j'ai..."*

Pour certains l'avance en âge est synonyme d'appartenance à une même génération "âgée". C'est la dimension collective qui importe alors, avec une reconnaissance plus endogène de la catégorie de l'âge, dans la mesure par exemple où c'est à travers des activités communes (en premier lieu le Club 3ème âge, mais aussi les foyers de quartier où l'on mange quotidiennement...) que l'on apprend à vieillir, pour peu que les autres ici représentent les autres étapes de l'avance en âge. Me Leroux, fidèle du restaurant du foyer X, se familiarise avec la maison de retraite en rendant visite à des adhérents du club. On a le sentiment alors d'une certaine "naturalité", de progression sans beaucoup de heurts, vers le plus grand âge.

La distance au statut de "vieux" est d'autant plus facile à faire lorsque, à l'intérieur d'un couple, les conjoints ont une différence d'âge assez significative : le plus jeune n'a pas de mal à construire une image de personne "seulement" âgée.

C'est donc l'accumulation de l'âge qui définit le mieux ces individus, dans la mesure où les ans qui s'ajoutent ne changent pas fondamentalement la carrière individuelle. La retraite, comme pour tous ceux qui ont travaillé, a certainement représenté une rupture, mais depuis ils n'ont connu qu'une série de réadaptations (le lien est fort entre cette forme du vieillir par l'âge et la déprise par remplacement), sans avoir à endosser un autre statut. Pour un

certain nombre d'entre eux, leur mode de vie est simplement celui de retraités. A la question sur les difficultés rencontrées par les personnes âgées en ville, M. Gales reprend le terme "personnes âgées" comme s'il lui était étranger, comme s'il renvoyait à ceux-là qui ont des pratiques étranges : *"j'en connais qui vont en ville 10 fois par jour, je les vois passer, on n'a pas besoin d'aller en ville 10 fois, on y va parce que le car est pour rien"*. Mise à distance avec des pratiques "catégorielles" suscitées par les institutions. Ce plus d'âge n'ignore pas, bien des fois, que la fin viendra, ne serait-ce que par l'exemple de ceux qui les abandonnent : *"les rangs s'éclaircissent"* dit cette veuve d'officier (Fabre), *"il en perd chaque année"* dit à propos de son mari cette dame un peu plus jeune que lui. (épouse de M. Pascal)

Il est à remarquer, que sur le plan du positionnement social, nous avons ici à faire avec les catégories les moins populaires, ou du moins, généralement, avec des familles qui ont connu plutôt une certaine ascension sociale, quelquefois par l'intermédiaire des enfants. Généralement il s'agit d'une "petite" classe moyenne, où l'on retrouve par exemple des représentants des professions qui connaissent les longévités les plus importantes (enseignants en particulier). Et, de fait, les deux tiers de ceux que nous pouvons classer sous cette forme du vieillir ont 85 ans et plus.

3. Vieillir par la vieillesse.

Environ le quart de ceux que nous avons interrogés peuvent être regroupés sous cette forme du vieillir. Il ne s'agit pas ici seulement d'une simple "accumulation des années", mais bien d'un changement qualitatif qui touche l'être. A partir d'un certain moment, et même si le processus est lent, on devient vieux. C'est alors que l'on a plus tellement grand chose à faire. Ce n'est pas que ces personnes n'aient plus d'activité, certaines peuvent continuer à fréquenter un club, sortir faire des courses, lire... Mais l'intérêt pris à ces activités semble émoussé, c'est davantage l'habitude, le "train-train", qui en est le moteur, que l'envie. Ce sont des gens qui insistent beaucoup sur la fatigue. *"Je suis fatiguée, je n'en peux plus... c'est que je vais avoir 80 ans"* dit Me Peret. M. Soler, à la trajectoire assez complexe, qui a débuté par la carrière de joueur de football professionnel, constate : *"j'ai beaucoup travaillé, et les jambes, je ne les sens pas. Tous ceux qui ont fait beaucoup de sport, quand ils arrivent à cet âge, ils sont crevés, ils sont... Les rhumatismes... la fatigue... Tous les grands joueurs que j'ai connu, quand on arrive à cet âge..."* A la question "Et d'où ça vient qu'on ait envie ou pas?", M. Cayrol répond : *"Je ne sais pas, je ne sais pas... Peut-être qu'on est fatigué..."* Aussi pense-t-on plutôt à se ménager, comme si l'on avait conscience d'un corps limité, qui s'épuise peu à peu (certaines expressions font quelque fois penser à l'image d'une pile qui se déchargerait : *"Moi, je ne peux pas, je ne peux pas, si moi je pouvais, je l'aurais gardé, je ne peux plus maintenant, je n'ai plus de force."* dit Me Breton à propos de son petit-fils).

Se ménager, c'est par exemple "se laisser vivre", expression qui sous-entend la présence de la mort.

Il est significatif que ces personnes aient quasiment toutes évoqué, à un moment ou l'autre de l'entretien la perspective de la mort. La mort peut-être fantasmée d'une manière "résidentielle", en particulier pour les veufs et les veuves : *"c'est pas loin ce petit cimetière qui est ici... C'est ce qui m'attend, et c'est un petit appartement là bas, pour 4 personnes. Maintenant c'est elle, toute seule, qui m'attend à moi... ça arrivera, je suis très agé maintenant."* (M. Soler). *"J'ai mon caveau, il y a mon mari, on a 5 places. Voilà, je suis propriétaire"* (Me Lopez). La mort peut venir quand on a le sentiment d'avoir accompli ce que l'on devait accomplir, que ce soit sous forme plutôt métaphorique (*"je ne voulais pas mourir sans être monté dans un avion, je suis monté, je peux mourir tranquille"* dit M. Dumas) ou plus réaliste (*"Je ne laisse personne dans la nécessité, vous comprenez ce que je veux dire, tout le monde a des enfants, tout le monde gagne sa vie, alors moi... (...) moi c'est malheureux à dire mais c'est la pelotte qui s'en va toujours comme ça. Alors quand elle arrivera au bout on s'en ira."* M. Cayrol). Le fantasme peut être moins "serein", tel celui de l'accident : *"Parce que oui, j'ai pas confiance, j'ai peur de, de tom, de tom de tomber et puis que je puisse pas me ramasser et que je reste sur la route, et qu'une voiture arrive et puis..."* (Me Rouanet), tel celui de la mort solitaire : *"Je pourrais, c'est ce que je dis, un jour je pourrais mourir d'un seul coup, on s'apercevrait par la... par la puanteur, on s'apercevrait pas parce que personne ne s'occupe de personne ici."* (Me Sarrasin)

Mais c'est l'entourage qui peut aussi rappeler l'ordre naturel des choses. Me Poirier rapporte l'échange suivant : *"Comment tu vas mamie ?", 'tu sais j'ai des difficultés à marcher', j'ai des crises en ce moment parce qu'il fait sec, l'arthrose, c'est terrible, alors il me dit 'faut pas te plaindre, tu pourrais... y en a qui sont morts à ton âge'. Et bien oui il est réaliste et il se dit 'après tout la mamie, elle est bien, y en a qui sont mortes à ton âge, ne te plains pas'. Qu'est-ce que voulez dire ? Rien"*. D'autres témoignent de l'intervention de leurs proches familiaux dans la construction de cette forme du vieillir (cf Fenêtre Famille). Si les anciens veulent se ménager, ils trouvent en effet généralement une famille protectrice, qui ne craint pas par exemple de donner des consignes concernant la conduite d'un véhicule (*"mon fils, ça fait trois ans il ne veut plus que je conduise"* dit M. SOLER, " (...) ça fait que j'ai perdu l'oeil. Alors les enfants, ils m'ont interdit la mobylette, plus de mobylette." dit M. Mercier, ou sur d'autres activités jugées à risque : *"maintenant j'ai donné la carte pour le retrait, c'est les enfants, ils veulent plus que j'y aille, les enfants ils y vont, ils s'en occupent, parce qu'on ne sait jamais, les vieux vous savez"* (M. Cayrol).

Certains "s'habillent" donc du vêtement du "vieux" ou de la "vieille", ce vêtement que refusaient de porter ceux qui se définissent par le vieillir par l'âge : se confier de plus en plus à la protection familiale, limiter les risques

de l'accident au point d'hésiter à sortir, se démarquer le moins possible d'activités routinières, s'occuper de canari ou se chauffer au soleil devant la porte de son appartement : *"Parce que normalement, à midi, quand j'ai dîné, je me mets devant la porte, je prends le soleil là. Je discute un peu (...) Je me mets devant la porte. Je regarde le paysage... Que voulez vous faire?"* (M. Mercier).

Il nous faut noter enfin qu'un seul individu classé dans cette forme du vieillir dépasse (de peu) les 85 ans, la très grosse majorité se situant entre 80 et 84 ans, donc en moyenne plus jeune que ceux qui relèvent du "vieillir par l'âge".

4. Vieillir par la dépendance.

Un petit quart de personnes se distingue des autres en mettant en avant, beaucoup plus que l'âge ou la vieillesse, le handicap, la maladie, la dépendance. Dans la mesure où pour une majorité d'entre elles cette mise en avant constitue un moyen d'obtenir de l'aide (ou du moins une tentative), et que cette aide, quand elle vient des institutions, se mesure à la "dépendance" nous garderons cette désignation institutionnelle. Presque toujours ces personnes se présentent sous la figure du "malheureux", de la "malheureuse". A une exception près : quelqu'un qui, une fois l'aide obtenue, en est satisfait et reprend la plupart de ses activités (un des exemples de "re-prise"). Mais il continue à se considérer d'abord malade, et, comme tous les autres caractérisés par cette forme du vieillir, insiste sur le point d'origine de ses malheurs, le début de la maladie. Le seul "récit" de son entretien est consacré à la découverte de son Parkinson : *"non, je lui dis, ça va. Si c'était pas ce tremblement, que j'ai. Vous avez un tremblement? Voyons? Il me prend les mains, mais il me dit mais c'est le Parkinson, monsieur. Moi, j'avais un copain, il était toujours comme ça (fait le geste). Peut être que les remèdes y font. Mais il m'aurait foutu un coup de barre il m'aurait fait autant plaisir, hé. Mais alors, c'est le Parkinson, je vais vous donner un remède pour vous soigner."* (M. Blondin). Pour Me Marrot, c'est une agression dans la rue, accompagnée d'une chute, qui déclenche un fort processus de déprise. Pour Me Morand, une opération, cinq ans plus tôt, la convainc qu'elle est désormais handicapée. Un autre récit chez M. Cros, pour expliquer à l'enquêteur comment son médecin lui a annoncé qu'il était atteint de goutte : *"Enfin, j'avais jamais entendu parler de ça moi ! J'ai cru que je m'étais piqué avec une pointe ou n'importe quoi (...), mais il me regarde, il me dit... 'Mais quel âge as-tu'? Hé hé, je lui dis 'je commence à avoir l'âge de 50, 50 ... 55'. - 'Ah bé mon pauvre il me dit, tu as la maladie des rois'. Je me suis dit 'qu'est-ce qu'il déconne ce con là. Moi je me fais mal, d'abord, et il me dit que j'ai la maladie des rois!'. Ecoutez Docteur, je lui ai dit, 'j'ai pas pris de rien'. - 'Non, non, je comprends que t'aie pas pris de rien, mais tu as la maladie des rois. Tous les rois l'avaient, il me dit, t'es pas noble, toi, non?', il me dit. (Rire) Qu'il est con. Parce qu'il paraît qu'y avait Louis XIV, Louis XV..."*

Pour d'autres, l'origine est plus lointaine parce qu'une certaine "fragilité" a marqué toute leur existence. Le fils de Me Leblanc témoigne que sa mère a toujours été *"fascinée par le corps médical"*, Me Constant, qui définit sa vie comme *"un calvaire"* tient le compte de ses opérations sur un carnet (elle en est à 15). On sent beaucoup d'angoisse chez la plupart de ces personnes, qui ne mentionnent jamais explicitement la possibilité de leur mort (au contraire de ceux que nous avons regroupés dans la forme "vieillir par la vieillesse"). Mais les entretiens avec leur entourage nous a parfois appris leur inquiétude face à la mort, à moins que, au détour d'une phrase, une formule évocatrice leur échappe. Telle Me Marrot qui se plaint que son aide-ménagère ne fasse pas bien le lit tous les matins : *"j'ai dit 'vous n'avez pas besoin de le tourner tous les jours, vous le tournez une fois par semaine, mais il faut quand même défaire un peu plus le lit que de recouvrir, vous me couvrez le lit, pendant 3 jours je couche toujours dans le même trou'"* . Ou M. Tournier qui refuse d'aller dans le métro : *"Je me dis 'qu'est-ce qu'on doit faire là-dedans, on est enterré sous terre, on ne voit rien' "*.

La maladie, la dépendance sont donc mises en avant dans le but d'être aidé, reconnu, parfois plus explicitement aimé. Ce qui est frappant c'est que l'aide réclamée (sauf le premier cas cité de re-prise) ne porte pas tant sur des tâches précises que sur une prise en charge relativement globale, d'où l'insatisfaction, assez souvent exprimée ici, concernant l'aide institutionnelle. La personne à conquérir est plutôt un enfant, le fils pour Me Leblanc et Me Chabrol, un enfant quel qu'il soit pour Me Morand : *"J'aurais bien cru que étant handicapée, que quelqu'un de mes enfants me prenne, quoi. Personne ne me veut, ils se sont donné le mot, tous"*. Me Marrot, qui ne peut compter sur sa fille, elle-même malade, rêve d' *"avoir quelqu'un toujours derrière (...) une personne qui s'occupe de vous, qui vous sorte un peu, qui vous fasse le manger, qui vous fasse tout le plus gros"*. Quelle aide-ménagère souffrira pour elle autant qu'elle-même pour son canari? : *"Et vous ne le croiriez pas mais ce petit oiseau je lui parle 'mange ta pomme' parce que je lui coupe une tranche qui puisse passer entre les barreaux, qu'il puisse picorer, parce qu'il est assez vieux, il est comme moi il n'est plus aussi leste, eh bé il y va, il me regarde, il commence à picorer (...) Et de l'eau pour lui mettre de l'eau c'est une sinécure parce que c'est des petites fontaines, vous pouvez la porter comme ça, il faut la tourner à l'envers pour pas que l'eau saute par terre, ça me ferait tomber moi, parce que la moindre chose ma canne c'est ça, vous fichez le camp. Alors j'ai dit 'tu sais tu me fais souffrir', et il est content, il est content, quand je lui porte l'eau, il ne fait que sauter."*

Il est à noter que pour la plupart de ces personnes, ce désir de rapports de dépendance (dont il semble que l'objectif soit une mise en dépendance auprès d'un aidant devenant lui-même dépendant de l'aidé) trouve ses racines dans la biographie : on peut repérer des femmes qui semblent avoir été dépendantes de leur mari, des hommes dépendants de leur épouse, des personnes qui ont subi aussi leur position dans la société, qui ne semblent pas avoir manifesté un "vouloir" dans un minimum d'autonomie individuelle.

3. La ville de la relation

Si je veux voir dans un magasin quelque chose qui me plaît, j'y vais avec une copine

Il peut paraître superflu d'insister sur ce caractère du monde urbain, dans le sens où la relation est d'une donnée d'évidence de la pratique de la ville. Pourtant nous savons que cette pratique n'est pas que cela : il y a une pratique solitaire de la ville (les grands magasins, les cafés, les rues commerçantes sont aussi peuplés de personnes seules, qui tirent de cette individuation urbaine un plaisir souvent reconnu, par opposition à la "campagne" ou à la "petite ville" lieux d'une interconnaissance qui peut être jugée "oppressive"). Mais un des effets de l'avance en âge, fait éviter, d'une manière assez générale, cette ville anonyme au profit d'une ville où l'on est accompagné, dans laquelle les lieux sont des espaces de rencontre le plus souvent ritualisés. Ce qu'il est alors important de souligner, c'est que ces activités dans la ville n'ont toutes les chances de se maintenir que si la relation aux autres est possible. Le maintien de ces relations se fait sous le mode de la sélection et sous celui de la conservation. Sélectionner des personnes pour garder des relations, sélectionner des lieux pour conserver ces personnes sont les deux manières de préserver l'essentiel : le rapport à un autrui privilégié, choisi, qui fait savoir que l'on est soi-même choisi.

Le mode du "sortir" favori est donc un mode relationnel. Si on va "en ville", si on sort dans son quartier, pour autre chose que pour la fonctionnalité des services, on le fait avec quelqu'un ou pour retrouver quelqu'un. C'est une dimension qui n'est pas forcément mise en avant par les personnes que nous avons interrogées, mais lorsque les pratiques de sorties sont décrites il est facile de se rendre compte que la sortie est sous tendue par la relation. Ce peut-être le cas pour certains couples (pour d'autres au contraire la pratique de la ville

est un espace de liberté personnel), qui commencent à vivre une forme de déprise telle que nous l'avons décrite plus haut (la fatigue et la foule), et qui sortent toujours ensemble. M. et Me Rouanet ne vont plus au centre-ville que pour faire le marché, à Victor Hugo, chaque deux semaines, et ce n'est pas seulement pour une raison de "service" : *"C'est mieux qu'en bas , Victor Hugo, aussi bien pour la viande les légumes, les étalages... ça a de la classe Victor Hugo."*

Les sorties concernent essentiellement deux formes de relations, celles liées à des rencontres amicales sans support institutionnel, et celles qui se réalisent dans le cadre associatif, particulièrement les clubs du troisième âge. Si certains privilégient particulièrement une des deux formes, elles n'en sont pas pour autant obligatoirement exclusives. On note quelques tendances : les personnes du centre, ou proches du centre sont moins attirées par les clubs, alors que celles des quartiers plus éloignés peuvent ne sortir qu'à l'occasion des rencontres avec les gens du club. Il ne s'agit évidemment pas seulement d'une question de situation géographique, mais aussi de pratiques sociales diversifiées selon la position sociale. Ainsi Me Gary, qui a vécu comme un déclassement le fait de venir habiter à Papus va retrouver l'ambiance du centre-ville au club du Capitole : *"Comme j'avais un commerce, que je voyais déjà beaucoup de personnes, alors d'aller dans les clubs, ça me maintient. Ça me plaît ça, je m'ennuie pas."* C'est que ce club-là, sans doute par opposition à ceux plus proches de chez elle, est "bien" : *"Quand j'ai été veuve on m'a dit 'vous devriez aller dans un club'. Alors on m'a dit 'vous savez, le Capitole est bien'. Alors j'y ai été et depuis j'y suis."*

Beaucoup plus fréquemment on reste dans son quartier pour aller au club. Me Pons en fréquente même deux, mais elle se demande si elle va continuer les activités de l'un d'eux, parce qu'elle y est moins reconnue : *"alors, ceux qui voulaient chanter chantaient, alors, ils me disaient 'allez M., (c'est moi), vous nous chantez quelque chose', alors comme c'est une nouvelle présidente là, alors le temps que je suis allée en maison de repos et tout ça, je suis revenue, ça a tout changé quoi. (...) Alors d'abord je reconnais plus personne, y a des personnes qui viennent de La Fourquette et d'autres qui viennent de..."* Par contre son autre club lui fait une place : *"le jeudi quand je dis au revoir au président là, je lui dis 'bon, à samedi'. Alors il me fait 'vous venez pas sam... euh mardi?'. (...) Il me dit 'voilà, on fait une matinée dansante il me dit, et on fait le goûter'. Ah alors là j'ai dit 'je veux bien venir'. Y a quelques jours je serais pas venu danser, parce qu'alors là... Alors je suis allée là et ça a fini à 5 h..."* Pour Me Roger le club est d'abord un lieu de rencontre : *"C'est les lotos c'est tout oui. Ensuite y a un petit goûter. Et puis voilà. Q - C'est tout ? R : Oui, mais, ça fait un lieu de rencontre. (...) oui, d'abord, souvent ils sont obligés de nous faire taire pour*

commencer le loto." Le club est aussi le moyen de trouver des relations quand on a vécu une mobilité résidentielle importante, comme Me Roussel venue d'une ville de l'Hérault : *"Oui, au commencement, je n'ai rien dit à personne, je l'ai gardé pour moi, j'ai pleuré plus d'une fois mais enfin après petit à petit j'ai fait des connaissances dans les clubs, on s'adapte (...) je m'en vais dans les clubs, j'en ai trois."* Le club, sous la formule du foyer, lorsqu'il offre la possibilité de la prise de repas, devient quasiment le centre de la vie sociale. Pour Me Leroux : *"On est une table d'amies, vous voyez, nous sommes toujours les mêmes et c'est très bien. Nous avons une grand-mère de 96 ans ; nous fêtons nos anniversaires tantôt les unes, tantôt les autres."* Me Cladel a trouvé dans un foyer une amie avec laquelle elle réalise d'autres sorties : *"Le dimanche, j'ai une amie avec qui on va manger le dimanche, on s'en va au restaurant, c'est ma plus grande sortie maintenant."* Parfois, mais semble-t-il assez rarement, le réseau constitué en commun avec le couple peut continuer à assurer la relation pour le veuf : *"ils sont très gentils pour moi, on était un noyau, durant que ma femme a vécu, on était un noyau de 8 ou 10 , chaque fois qu'on devait sortir, toujours on était ensemble, au restaurant toujours à la même table."* (M. Dumas)

M. Blondin ne limite pas ses activités à l'intérieur de son club sportif (où il pratique maintenant le bridge), mais va aussi jouer au scrabble chez un ami, ou manger au restaurant avec l'un ou l'autre de ses "copains". C'est véritablement le souci de la sortie avec les copains qui l'a déterminé à demander de l'aide au service de soins infirmiers : *"Moi, je ne pouvais pas me chausser. Il m'est arrivé, j'étais déjà ici, si j'avais à sortir avec des copains le matin, parce que les sociétés font des sorties de temps en temps, je couchais avec des chaussettes. Parce que je ne pouvais pas mettre des chaussettes. Alors je couchais avec la chaussette, hé..."* Pour d'autres il s'agit du plaisir redoublé de la chalande lorsqu'il est partagé : *"si je veux voir dans un magasin quelque chose qui me plaît, j'y vais avec une copine là, nous y allons toutes les deux. Q : vous préférez y aller à deux ? R : Oh non, c'est-à-dire que c'est mieux quand même, c'est une compagne. On s'entend bien, on rigole ; quand on se promène dans les magasins comme ça, on dit des bêtises et on rigole."* (Me Prévot). Me Jarry donne rendez-vous à sa fille pour faire un tour en ville : *"Mais autrement je donne rendez-vous à ma fille, elle quitte à 2 h (son travail), ça fait qu'on sort un peu ensemble, on va boire un café, voilà mes après-midi."* Les relations sont parfois inscrites dans une volonté d'entraide, comme en témoigne Me Poirier à propos de l'amie avec laquelle elle sort en ville : *"elle est très gentille, mais ça se passe beaucoup par téléphone parce qu'elle habite B. (en banlieue), et puis... très disponible. Quand j'ai eu mal aux genoux elle m'appelait tous les soirs, et quand elle a perdu sa maman, sa maman était très*

malade, je l'appelais tous les soirs, c'est important... Ça se cultive bien sûr l'amitié." Et ces amies peuvent intervenir pour aider à lutter contre certains abandons : *"et il me faudrait une locomotive pour aller au cinéma, il y a trois mois que je n'ai pas été au cinéma. J'espère que C. va me pousser, il me faut une locomotive pour... (...) pour me pousser parce que là je me laisse aller."* (Me Barthe).

La revendication du lien relationnel est particulièrement vive lorsque les personnes n'ont pas réussi à retrouver des relations satisfaisantes, en particulier après la perte d'un proche. Ce sont des personnes qui se définissent comme seules, et qui expliquent, souvent dans le détail, à la fois comment il leur est difficile de sortir seules, et aussi comment elles désirent ces sorties parce que ce sont elles qui pourraient leur apporter un moyen de vaincre l'ennui, ou la reconnaissance par l'autre. M. Tournier, qui voit surtout le personnel des services d'aide à la vieillesse, évoque les jours de chance où il rencontre, en faisant, les jours de marché, le tour de l'église qu'il a servie durant toute sa vie professionnelle, des gens qui le reconnaissent : *"Quelques fois j'ai la chance de trouver, au marché le dimanche à S., des hommes qui sont mariés et peut-être père de famille, et grands-pères, qui ont été enfants de chœurs, ils se rappellent de moi... c'est rare, c'est rare. Et alors ça leur fait plaisir de parler, 'et c'était comme ça, et ça a changé'... Je sais bien que ça a changé, hélas ! c'est comme ça."* Me Sarrasin va bien tous les après-midi à son club, mais elle ne trouve pas la qualité de relations qu'elle attendrait (*"Moi j'en ai jusque là du loto, à force ça ne m...m'enchant plus, et il n'y a que ça, il n'y a que ça, il n'y a que ça."*) Elle dit que, seule, les voyages n'ont pas d'intérêt, et elle regrette qu'une voisine n'en ait fait qu'un seul avec elle. Elle ne veut pas non plus aller au cinéma : *"J'y ai été une fois toute seule je me suis fait peloter pendant toute la journée au cinéma, je changeais de siège on me suivait. Vous savez, une femme seule, réellement c'est pas amusant, on a affaire à toutes sortes de choses."* Originnaire de Paris, ayant vécu dans plusieurs villes en France, elle se considère coupée de sa communauté : *"Ici c'est dur, vous savez, c'est pas comme dans le Nord, les gens ici sont méfiants, sont... je sais pas moi, ils ont un noyau, et c'est fini, ils ne s'en écartent plus. J'ai l'impression que je suis étrangère dans mon propre pays. Et pourtant je vous dis c'est depuis 68 que je suis ici."* Me Fournier lui ressemble beaucoup de ce point de vue. Comme elle, elle a tenté de créer des relations en offrant des goûters chez elle : *"J'ai même fait, deux ans après que mon mari est décédé, j'ai invité sans connaître, des voisines, je connaissais leur nom, j'avais pris le numéro de téléphone, je leur ai téléphoné et je leur ai offert un thé, elles sont venues, je leur ai fait visiter l'appartement... Elles m'ont remercié en partant en disant 'on remettra ça', et plus rien..."* Elle est en même temps très déçue par son quartier, dans lequel au cours de sa vie active, elle était commerçante. Le

regret de ce qu'elle connaissait en Algérie, d'où elle est originaire, se manifeste par ces remarques : *"Ici je vais à la messe, parce que je vais à la messe le dimanche, eh bien je sors je vois toutes ces personnes en sortant... comme on faisait en Algérie, la même chose, ils se disent bonjour, ils bavardent, tout ça, moi je sors je ne connais personne, je rencontre personne, si je connais quelqu'un c'est juste un petit signe de tête... vous savez, ça, ça fait mal, mais je vais quand même à la messe. Comme je sais ce qui arrive maintenant, je sors tout de suite et je rentre chez moi."*

La secondarité

Il peut paraître étrange (inhabituel) d'aborder les pratiques spatiales des personnes âgées du point de vue de la mobilité. Cet âge -flottant il faut le dire entre le moment de la retraite (pour ceux qui ont été "employés") et celui plus tardif de l'entrée dans une plus ou moins grande vieillesse- que la définition sociale dominante a tendance à fixer dans une rigidité routinière, appelle plutôt en effet une approche en termes de sédentarité, pour ne pas dire d'immobilisme; ce qui n'est pas à exclure d'un point de vue sur la vieillesse. A cette approche font écho les recherches et les politiques sur le maintien à domicile; personne aujourd'hui, du côté des chercheurs comme du côté des "politiques" ne s'aventurerait à remettre en question le bien fondé des acquis

dans ce domaine. Il est clair pour tous et pour les personnes vieillissantes en premier lieu, que "rester chez soi" vaut mieux que "finir en institution"; s'il faut l'envisager, cette solution apparaît bien comme le dernier recours. Peut-être à un moment de très grande "dépendance", c'est-à-dire aussi au bout du chemin, quand la proximité de la déchéance touche aux valeurs les plus intimes de l'être.

Cet état de fait et ces considérations sur l'importance du cadre de vie de la personne, sur son attachement à un espace connu et reconnu, habité de présences et d'objets accumulés, n'exclut pas un déplacement du regard vers la multiplicité possible des espaces investis, réellement ou imaginativement. On l'a vu dans "les formes du vieillir", on l'a observé dans nos recherches et dans d'autres, le vieillissement prend des formes diverses selon en particulier le contenu et les qualités des trajectoires, selon que la vie antérieure a été menée de manière plus ou moins autonome, en tout cas plus ou moins satisfaisante, selon que les objets investis -famille, amis, lieux...- sont restés fidèles à ce qu'on en attendait...Le vieillir s'enracine dans une histoire qui a pris forme à la rencontre d'une histoire individuelle et d'une histoire sociale; de ce point de vue il ne peut qu'être multiple. C'est en ce sens que si l'on peut trouver des personnes enracinées dans un logement ou un quartier, on en rencontre aussi dont l'itinéraire résidentiel est jalonné de fractures et qui continuent encore à se déplacer de lieu en lieu. Dans cette mobilité, la mobilité saisonnière prend une place de plus en plus grande et traduit, entre autres, comme l'exprime Françoise Cribier, "un des modes du rapport à la ville". Enquêtant auprès d'un échantillon de jeunes retraités parisiens, Françoise Cribier remarque: "une partie des ménages restés parisiens ne sont restés que parce que la double résidence ou au moins de longs séjours hors de la capitale leur permettaient de vivre à la fois à Paris et ailleurs".

Cette pratique de la double résidence dans le rapport qu'elle ménage entre un ici et un ailleurs, nous la référerons à la "secondarité", cette structure anthropologique qui, selon Pierre Sansot, permet de jouer entre "le primaire et le secondaire, entre l'un et l'autre"(...). Si l'exigence et le besoin de s'aérer peut paraître moins urgent dans la région toulousaine qu'à Paris, cette pratique prend tout son sens dans la dimension symbolique qui lui est conférée au sein des existences des uns et des autres. C'est ainsi que nous étendrons l'observation de ce jeu entre l'ici et l'ailleurs à d'autres pratiques que celles de la résidence secondaire, fidèle en cela au sens anthropologique de la "secondarité" : n'est secondaire que ce lieu "où l'on va et d'où l'on repart", ce lieu qu'on n'habite pas de manière centrale, où l'on n'est pas "assigné à résidence"; un espace dont l'entrevue seulement peut perturber ou rendre acceptable le "principal". C'est ce jeu entre les deux qui a évité aux parisiens retraités selon F Cribier, de rompre avec leur habitat principal, parce qu'il permet de "clôturer une fuite par le jeu des compléments" (Sansot). Ce sont les différents modes de la "secondarité", saisis dans une dynamique présent-passé, que nous ferons apparaître à travers l'analyse de nos entretiens et nous

verrons qu'ils sont en rapport plus ou moins étroit avec la place accordée à la famille.

1. Le phénomène de la résidence secondaire: une pratique indépendante et familiale

La double résidence stable, c'est-à-dire qui a fait l'objet d'une acquisition au moment de la retraite ou avant et qui correspond véritablement au statut de résidence secondaire "personnelle" reste relativement rare dans notre échantillon. Quand nous disons "personnelle", nous voulons signifier qu'elle a été acquise et pratiquée d'abord par le couple avant d'être pensée comme résidence familiale. Deux cas seulement se présentent, celui d'un homme de 85 ans, veuf depuis 7 ans et qui acquiert une maison dans les Pyrénées, aux alentours de la retraite, pour s'y livrer à des hobbies personnels, interrompu trop tôt dans son activité professionnelle par un problème de santé. M. Gales lui aussi achète une maison dans les Pyrénées, un an avant sa retraite qu'on peut imaginer "pour lui", dans la mesure où sa femme "*casanière*" n'aimait pas s'y rendre. Ce monsieur y trouve vraisemblablement un lieu personnel à l'écart d'une belle famille acceptée mais enfermante. On pourra se demander également si ses demi-journées passées sur le terrain de boules à Toulouse (cf. Autres "secondarités") ne réfèrent pas aussi au registre de la secondarité.

Nous trouvons d'autres personnes - un homme en couple, un veuf et quatre femmes veuves qui passent plusieurs mois de l'année dans une maison familiale cette fois, avec ou sans les enfants, mais qui ont des affinités fortes avec la famille (Cf. fenêtre "Famille") Ce qui caractérise ces personnes, c'est une pratique "indépendante" de la résidence secondaire, familiale ou non, à un ou des moments de leur vie. Autrement dit elle correspond à une volonté de s'assurer un espace de respiration ailleurs que dans la ville et ailleurs que dans les limites de l'espace familial. Ce sont des personnes qui revendiquent leur indépendance, assurées qu'elles sont de pouvoir compter sur leurs enfants : à propos de M. Pascal qui passe 3 mois de l'année à Toulouse, les voisins plaisantent "*ça y est vous revenez, mais il faut mettre sur votre porte SDF, sans domicile fixe!*". Le temps passe entre les balades en montagne, la cueillette des champignons, le jardin qu'il tient "*comme un salon*", le bricolage et les sorties au restaurant.

De même M. Soler passe deux mois par an dans sa maison natale de V. en Espagne dont il développe une vision quasi utopique, d'un espace de récréation où tout est différent d'ici. En déprise profonde depuis la mort de sa femme, il compte sur ses enfants pour l'y amener; il y puise dans les randonnées en montagne, les rencontres au bistrot, de quoi rêver lors de sa relative claustration toulousaine. Par un jeu de sollicitations indirectes vis à vis des enfants, il sait rester maître d'une situation où il passe d'un rôle d'acteur direct à un rôle de transmetteur : "*je voulais la vendre. Je l'ai dit à ma*

fille, 'si tu ne veux pas aller là bas, on la vend'. Elle me dit 'non, non, parce que les enfants ils veulent y aller' -'ha, s'ils veulent y aller, je la garde'." On apprendra que ses petits enfants sont prêts à prendre la relève de ses passions-peinture, militance ou foot.

On remarquera l'absence de célibataires dans cette thématique.

2 Les séjours hors Toulouse

*Une pratique essentiellement familiale et latérale

Ils sont nombreux à se regrouper sous cette rubrique, un peu moins de la moitié de l'échantillon. Ils se caractérisent par le choix de séjours plus ou moins longs et fréquents chez leurs enfants, ou auprès d'une parentèle plus ou moins proche. Ce sont des personnes qui même en famille tiennent à préserver une certaine indépendance, ou qui, de par leur trajectoire, ont aimé "aller et venir entre le dehors et le dedans", appréciant l'opportunité de la rencontre rassurante et la liberté de mouvement qu'elle leur confère par rapport à une parenté plus proche (les descendants). Me Fabre, qui voyageait beaucoup, veuve depuis plus de 20 ans, se partage entre quelques semaines d'été chez des cousines à P., occasion de sorties et de "bonnes tables: "*chez nous on aime les bons gueuletons*", un séjour chez les enfants en A mais sans trop: "*ils ont leur vie moi j'ai la mienne*", des visites à C chez une amie, l'essentiel étant de préserver sa liberté de mouvement. Me Leroux, qui se rend de manière régulière et depuis l'entrée en retraite au restaurant du Foyer de son quartier, continue à profiter des bons moments de la secondarité, en se rendant deux mois d'été chez des neveux sur la côte d'Azur, rappel des dimanches heureux passés à la campagne chez sa soeur. M. Garcia, qui met un point d'honneur et de... plaisir à se rendre avec son épouse chaque été dans un village des Pyrénées, en séjour à l'hôtel, passe les fêtes de Noël dans la résidence des enfants en Ariège, mais de moins en moins, arguant du fait que sa femme fait la bonne là bas. Me Fournier, qui aurait espéré une présence plus soutenue des enfants, partage son temps entre fins de semaines à G chez des cousines éloignées, avec qui elle voyage, sortie annuelle à C. chez sa soeur ou visite à N chez son fils.

*Des pratiques plus indépendantes: cure ou résidences de vacances

C'est dans cette rubrique que l'on trouve le plus de "Sans famille indépendants" (Cf. fenêtre famille). Autant dire que ces personnes sont entrées dans l'âge en tentant le plus possible de préserver l'autonomie et l'indépendance qui a caractérisé leur vie antérieure. La cure pouvait représenter pour certaines d'entre elles, le moyen de fuir la ville ou mieux de "prendre des vacances", le séjour en hôtel pour d'autres, la liberté et la suspension des tâches domestiques, la conquête d'"une chambre à soi". L'exemple de Me Cladel qui retourne dans son pays natal, pour y passer trois semaines dans un hôtel alors qu'il lui reste quelque famille, est révélateur d'un

plaisir pris à se sentir libre, plaisir qui s'ancre dans une histoire où le plus grand bonheur retenu est celui de la rupture avec le milieu familial d'origine. Écoutons là parler des événements marquants de sa vie *"je vais vous citer le plus agréable de ma vie, j'étais jeune, c'est quand je suis partie à Paris avec mes patrons"* et surtout *"parce que je suis partie sans prévenir ma famille...(...)"*. Cette dame, heureuse de côtoyer les "bourgeois" et la grande ville, loin de la campagne paternelle, a toujours aimé voyager *"j'avais toujours envie de voyager, même encore!"* et affiche dans son rapport à l'espace une "secondarité" importante à moins que la secondarité ne soit sa manière d'être! Femme "d'extérieur", elle pratique la ville en particulier, d'une manière particulièrement "vitale" ou affective selon la terminologie de R Ledrut. Elle rappelle Me Gary qui elle aussi *"s'ennuyait à la campagne"* et prenait plaisir à fréquenter *"les gens bien"* de la ville. Cette dame a beaucoup fréquenté les cures, *"j'aimais bien sortir"...*, a voyagé et passé sa vie entre sa résidence principale à Toulouse et sa maison natale jusqu'en 1991, date où une chute l'a obligée à modifier ses habitudes.

Le comportement de M. Garcia, est aussi significatif d'une volonté de maintenir une indépendance défendue toute sa vie, sur un plan existentiel et politique; les séjours de trois mois d'été dans un hôtel des Pyrénées avec son épouse, restent pour lui une preuve, parce qu'il y a trouvé un noyau d'amis- *"tout le monde me connaît là bas"*- de sa liberté et de sa capacité à faire face par ses choix. A propos d'un accident cardiaque pour lequel son médecin lui conseille de retourner en ville: *"Ça m'a fait du bien parce que là bas c'est un village où on amenait tous les tuberculeux avant que sortait la pénicilline parce qu'on respire l'iode de la mer, et tu as l'air du Canigou, l'air est formidable, formidable"*. Me Pons est représentative de ce groupe dans sa manière de multiplier les lieux secondaires pour éviter une trop grande dépendance vis à vis des enfants. La famille occupe une place importante avec des liens familiaux forts, mais elle garde une certaine distance et sait préserver ses choix. Elle repousse l'invitation de son fils à aller passer les week-ends à la campagne, préférant rester dans son quartier entre les "copines" et les clubs, ou encore séjourner au Lavandou chez des amies de longue date ou même encore et c'est ce qui fait son exemplarité, retrouver les liens tissés dans le cadre de la *"maison de repos"*- qui est en réalité une maison de retraite- où elle a séjourné à cinq reprises au cours des quatre dernières années!

3 La fréquentation des Clubs et Foyers

Le statut du Club ou du Foyer 3ème âge est ambigu dans la mesure où par son existence même et sa définition, il désigne les contours d'un groupe d'âge et procède ainsi en quelque sorte à une mise en "résidence" obligée; c'est la forme d'homogénéisation qu'il produit qui le conduit à être violemment rejeté par certains pour qui il représente l'opposé de ce qui fait à la fois

l'indépendance et les qualités de l'espace public : un espace de la diversité et de l'hétérogénéité où l'âge n'est qu'une valeur parmi d'autres. Les propos de M. Gales qui insistent sur la différence des "retraités" entre eux, en manifestant la sienne par son rapport au "dehors" : "*moi je suis toujours dehors*", révèlent à quel point les statuts accordés à la vieillesse entrent dans une problématique du "dedans-dehors" qui correspond à une vision des espaces et des statuts des uns et des autres dans ces espaces.

Cela dit nous nous intéressons ici à ceux qui fréquentent ces lieux que d'aucuns désignent comme des espaces du "dedans" et qui par les pratiques qu'ils en ont, les rendent à un statut plus complexe, d'espace intermédiaire. Les Clubs peuvent d'abord jouer le rôle du "*dérivatif*" comme l'exprime M. Corbière, après le décès du ou de la conjointe : "*ça me sert de dérivatif. Je me vois pas enrhumé toute la journée!*" ou M. Dumas, "*si je reste ici, je me ronge la tête, donc je suis dans un club de personnes âgées à S*" ou Me Pons, mais il existait déjà avant, comme lieu d'aboutissement de rencontres dans des espaces plus "ouverts" de la ville; il peut aussi assurer un rôle protecteur par rapport à la famille. Il entre ainsi dans le registre de l'espace protégé où on conserve son autonomie et où on se soustrait à la trop grande bienveillance des familles - c'est le cas notamment de Me Pons qui repousse les invitations répétées de son fils mais aussi de M. Corbière qui tient lui à continuer à affirmer une indépendance acquise de longue date. Les personnes de l'échantillon qui s'adonnent à la fréquentation du Club, ne font pas partie des plus "dépendants" vis à vis de leur famille (cf. Fenêtre Famille), de même on les trouve plus dans la forme du "vieillir par l'âge"; comme si l'acceptation de l'avancée en âge correspondait à une acceptation d'une certaine définition sociale. Par ailleurs, ils entrent souvent dans un champ de "secondarités" multiples où le Club n'est qu'un élément mais souvent le plus important, parmi d'autres. Il s'inscrit, en tout cas pour les personnes rencontrées, dans un univers où les capacités d'enchantement sont multiples, comme si la captation du plaisir et du jeu avait été moteur de ces vies là. Cela est très net pour Me Pons qui pourtant sort à peine de l'épreuve de prise en charge de son mari décédé, mais encore plus pour Mes Cladel, Leroux et Prévot, célibataire ou veuves de longue date, qui ont pu prendre leur vie en main, et trouver dans le foyer un tremplin pour les voyages qu'elles ont toujours aimés, mais aussi l'occasion de rencontres et d'activités communes "entre amies" autour de relations non obligées.

La trajectoire de Me Cladel est à cet égard exemplaire. On se souvient que le plus grand moment de sa vie a correspondu à sa séparation d'avec sa famille d'origine paysanne, et à son départ pour la grande ville; elle n'a eu de cesse toute sa vie de se créer des espaces du "dehors", chez les autres ou dans des hôtels, et d'en goûter tous les plaisirs de l'indépendance. Sa fréquentation depuis sa retraite de divers foyers 3ème âge correspond bien à cette volonté - dans un âge accepté-, de multiplier les occasions de voir du nouveau, de sortir et de profiter du bonheur de relations certes continues, "*beaucoup d'amies, ça me plaisait ça*", mais qui peuvent se rompre sans souffrance. Sa discrétion de

ce point de vue (Mes Leroux et Prévot qui fréquentent le même Foyer qu'elle la décrivent ainsi), lui ménage un univers où elle sait prendre ses distances. Femmes "d'extérieur", Mes Leroux et Prévot le sont aussi, chacune à sa manière. Me Leroux se rend au Foyer P depuis 22 ans, c'est-à-dire à la fois, au moment de sa retraite et au moment de la création du Foyer. Il assure donc une continuité entre sa vie passée et sa vie présente; cette femme célibataire de 85 ans a vécu avec sa mère jusqu'à la mort de cette dernière, dans un appartement du quartier, et depuis mange chaque jour au restaurant du foyer, les tâches domestiques, cuisine et lavage du linge étant jusque là effectuées par sa mère. Il est intéressant de remarquer combien le recours au foyer répond pour cette dame, comme pour beaucoup d'autres sans doute, à une volonté de se décharger des tâches domestiques- elle apporte son linge dans un pressing- en même temps qu'il est un de ses lieux de référence, de construction de son réseau: "*on est une table d'amies, nous sommes toujours les mêmes et c'est très bien*".

Il n'est pas le seul; cette dame citadine sait aussi se réserver des moments agréables chez ses neveux sur la côte d'Azur, comme un certain nombre de célibataires. Sur le plan du ludique, il est difficile de trouver mieux que Me Prévot. Veuve très tôt (à 28 ans), elle reproduit en partie les conditions de vie d'une célibataire. En partie seulement puisque sa vie commune avec le cercle restreint mais dense de sa famille proche, la range plutôt du côté des "en famille". Me Prévot est une conteuse enjouée et retient de sa vie les moments festifs et plaisants "*on chantait, on rigolait, on passait de bons moments*". Cette dimension ludique, elle la partage avec les "*copines*" en ville, mais aussi sur le banc de la place P., ce lieu fétiche, véritable espace intermédiaire au sens matériel (entre son domicile et le Foyer), et au sens symbolique et existentiel: plaisirs des rencontres avec les copines sur les bancs, plaisirs du chant, de la qualité de la vie "*cette place pleine d'arbres*". On a là aussi l'exemple d'une femme "d'extérieur", peu attachée au domestique pour qui la fréquentation rapide du foyer - elle aussi a participé à sa création-, exprime la recherche d'une forme de secondarité qui assure des liens avec sa vie passée : à la jeunesse en bande ou au moins à deux, succède naturellement le plaisir partagé des "*copines toutes ensemble sur un banc*".

Que vaut ce paradoxe sur la secondarité du Club s'il n'est pas directement référé aux rapports sexuels dans notre société? En effet, il est assez clair, même si nous n'avons pas ici les moyens de trancher le débat, que les foyers 3ème âge, par leur appellation même, ne sont pas des "espaces publics" au sens politique du terme. Ils ne sont pas la place publique et ne donnent à entendre qu'une parole séparée du reste de la parole publique, comme le sentent bien certains de ses détracteurs; une parole enfermée, du dedans et qui par cette coupure reproduit de l'homogène à l'infini. La diversité, l'hétérogénéité est ailleurs, dehors. A travers l'expérience de M. Gales, comme à travers celle de M. Corbière -mais à l'opposé-, il apparaît que si le terrain de boules et le jardin public sont des espaces "publics", le Club ou la "*maison 3ème âge*" comme il dit, ne le sont plus. La remarque de M. Gales à

cet égard est intéressante- il dit ne pas aimer aller à "la maison 3ème âge" où sa femme allait jouer à la belote, mais "*un jour que je pourrais plus jouer aux boules, peut-être j'irai*"...- quand on sait que M. Corbière, de son côté, a rejoint le Club à partir du moment où il n'a pu plus, pour des raisons de santé, se rendre sur le terrain de boules! Cela dit, que représente alors le Club pour des femmes? Il a ses détractrices qui invoquent des raisons semblables à celles des hommes, pas toujours avouées : "*des gens comme moi qui font vieux*" (Me Poirier) ou "*on entend des bonnes femmes qui racontent leurs histoires, il y a des bonhommes avec alors c'est des jalousies parce qu'il a dansé avec celle là et pas l'autre*" (Me Fabre) ou encore "*j'ai toujours voulu rester indépendante*"(Me Lafforgue). C'est bien de ces potentialités dont fait état, avec une certaine satisfaction M. Corbière "*c'est les contacts, tout le monde me connaît, les 3/4 des femmes que je trouve parce qu'il y a 100 femmes pour dix hommes, même pas, elles m'appellent par mon prénom alors que je les connais, pas les 3/4, je les connais de vue*".

S'il est vrai que la fréquentation des clubs est plus le fait de milieux populaires, et que ne pas y aller c'est aussi s'en distinguer, ce constat ne suffit pas à épuiser le sens de la pratique de celles qui s'y adonnent. Nous avons vu qu'une des raisons pouvait être la dispense de la cuisine, peu prisée par certaines et le plaisir de se faire prendre en charge de ce point de vue. Il peut constituer aussi un espace de la secondarité, le hors chez soi, assurant la continuité d'une vie essentiellement menée entre le dedans et le dehors. Des femmes qui ont beaucoup investi leur espace domestique, et dont la dépendance vis à vis de la famille reste forte trouveront la démarche vers le Club incongrue. D'autres au contraire comme l'épouse de M. Gales y trouveront un "second souffle". Dans tous les cas, la pratique de ce type de lieu reste pour certaines femmes plus que pour certains hommes le signe d'un aller et venir possible entre le dedans et le dehors. On peut imaginer combien pour des femmes comme Me Cladel, ou Me Prévot, l'abandon du Club peut signifier retour définitif à la maison et déprise.

4 Voyages et autres secondarités

Si "ce n'est pas autour de l'idée de résidence que peut se construire la secondarité" (Sansot), nos "enquêtés" sont nombreux à avoir dans leur vie introduit la distance qui leur permette d'accoster "le réel de multiples façons". Si les longs voyages sont les premiers sacrifiés à la vieillesse, ils ont été fréquents en début de la retraite, pour assurer une continuité, ou au contraire comme activités novatrices. Citons Me Cladel : "*oui, le soir je regarde surtout les reportages, tous les reportages..* Q : Ça, ça vous intéresse, parce que c'est aussi à l'étranger? R : *Oui..* Q : Vous êtes allés beaucoup à l'étranger quand vous étiez plus jeune ? R : "*Oui j'en ai fait des voyages, si je vous le disais vous ne le croiriez pas...*" Q : Où vous êtes allés ? R : *J'ai fait presque toute l'Europe. Premièrement j'ai ma complémentaire, depuis que j'ai ma*

retraite j'avais droit avec ma complémentaire à un voyage chaque année. Q : Donc à partir de 66 ans vous avez fait beaucoup de voyages? R : Voilà, après j'en ai fait avec le foyer, et encore c'est une chose que je ne vous ai pas dit je faisais partie d'une amicale des ariégeois, on a fait des sorties. Q : Et là c'était aussi des sorties, beaucoup de sorties ? R : Oui. Et puis en plus j'en faisais une autre avec Fram, chaque année je faisais une sortie avec Fram. Q : Et vous alliez où alors ? En dehors de l'Europe ? R : "On a fait l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, la Hollande, La Belgique, j'ai fait toute la France. J'ai fait la Tunisie, les îles Baléares, les îles Canaries, l'île de Madères, le Maroc, et l'île Jersey..."

Le plaisir éprouvé à narrer ces escapades et le regret de devoir y mettre fin mais en y substituant , on le verra d'autres pratiques, se retrouve de manière très proche chez M. Corbière, pour qui il s'agit aussi par ce biais, de mettre en scène un personnage actif et "toujours dans le coup" qui n'a pas coupé avec la jeunesse, représentée par sa petite fille : " elle a 18 ans, mais à l'époque , quand on a commencé y a 5 ou 6 ans, on est allés à Paris d'abord ensemble, on a fait les châteaux de la Loire, après on a fait une croisière tous les ans on partait, on a fait une croisière on est partis à Marseille, à Marseille on a pris le bateau, en Corse on a pas pu débarquer parce qu'il y avait la grève, on est allés à Port Piero(?), de là on est partis à Syracuse, de Syracuse on est partis à Dubrovnik, en Yougoslavie, enfin en Croatie et on est revenus par le Nil, voyez!" On trouve exprimée cette même volonté de témoigner d'une vivacité et d'une curiosité toujours active.

Dans le cas de Me Cladel, la réactivation de ces moments relativement récents passe par l'intérêt pour les reportages et les livres; M. Corbière tire de ses tiroirs les albums inépuisables de photos évocatrices de ces espaces pour un temps habités. Pour d'autres (Me Roger, Me Guilloux) les voyages scandaient déjà une vie mouvementée, d'exil, "d'escale en escale", par les hasards de la naissance ou des milieux professionnels. Ils arrivent aussi à épuisement pour des raisons de santé ou de "fatigue". Il en reste là une nostalgie plus forte davantage liée sans doute au sentiment de l'exil et au regret d'une position sociale plus valorisée.

L'attention portée à cette dimension des pratiques qui en montre la mouvance et la diversité, permet d'enrichir la compréhension du rapport à l'espace des vieilles personnes. Le jeu entre l'un et l'autre que la secondarité autorise, évite sans doute une assignation trop rapide à résidence, une soumission mal acceptée à une vieillesse mal vécue; c'est le cas des "dépendants anciens" totalement absents de ce régime. (cf. Fenêtre le vieillir et la famille). Les effets de la secondarité sont perceptibles et repérables par la dimension ludique qu'ils impriment dans tout rapport à l'espace. Ce sont des lieux ou des pratiques marquées par le plaisir, le bonheur d'être ensemble ou de jouer du "différent". Me Cladel, à la recherche du nouveau, nous parle d'une ville en mouvement; les sorties en ville ou au restaurant avec son amie font partie de ses plus grands plaisirs actuels "c'est ma plus grande sortie maintenant"; apprécions ce propos où l'utilitaire laisse la place au plaisir : "la semaine je

sors moi toute seule. Q : Pour aller faire des courses? R : *Pour faire quelques courses et si j'ai pas de courses à faire je sors quand même. J'aime bien, ce que je fais depuis que j'ai ma retraite, vous savez Toulouse a changé, on se reconnaît plus, on a démoli, on a rebâti, on a l'impression qu'on est dans une autre ville, qu'on est plus à Toulouse, alors je prends un car je vais jusqu'au terminus et je reviens*". Me Prévot, à l'esprit fantaisiste et gai se réserve des espaces personnels de bonheur dans les jardins de la ville ou au restaurant "avec une copine". C'est elle qui fait de la place P., son "centre" matériel et symbolique, son lieu de plaisir par lequel elle se raccroche à sa vie actuelle avec les "copines, toutes ensemble sur un banc", redoublé par la présence les jours d'été de la chorale à laquelle elle appartient. Le chant a constitué pour elle toute sa vie et encore pour quelque temps- "tant que j'aurai la voix ça ira bien!"- un espace de secondarité. Cette dimension du rapport à l'espace s'enracine dans un passé plus lointain fait de sorties, voyages, activités culturelles où le sentiment de choix et de liberté primait. C'est le cas pour Me Guilloux qui à une question sur les Clubs répond par son appartenance au centre culturel de la ville, où elle faisait de la poterie. Parmi les lieux secondaires de la ville, on trouve aussi les jardins, certaines places où M. Dumas rejoint ses copains; les terrains de boules où contrairement à l'image véhiculée par l'opinion commune, M. Gales ou M. Soler s'adonnent à un jeu intergénérationnel, un temps volé sur la pression familiale. Les bistrotts et les "bons restaurants" de campagne ont fait le bonheur passé de Me Rouanet et celui toujours actif de M. Blondin. Le militantisme a pu aussi jouer ce rôle pour des vieux espagnols comme M. Garcia ou M. Marques, au bonheur de partager et de réactiver à la Casa de Espana ou au centre catalan des valeurs qui les enracinent encore "en rêve" dans l'espace public.

4. La ville et la sauvegarde du lien

Si l'usage de la ville est conditionné par la possibilité de la relation aux autres, l'avance en âge contraint à faire des choix essentiels. La conservation de la relation sera l'objet d'investigation le plus important. Que ce soit du côté familial ou du côté non-familial, les

personnes ont pour objectif la sauvegarde du lien, et les questions de l'espace se trouvent déterminées par cet objectif. C'est tout un jeu de substitutions qui opère alors, aussi bien dans la recherche qui vise à remplacer les liens qui ont disparu que dans celle qui tente de trouver les lieux qui permettront aux relations de se poursuivre au plus près de la continuité de vie de la personne.

Nous pouvons distinguer trois cas de figure mettant en jeu le problème de la conservation de la relation (avec les substitutions possibles) et la question des pratiques spatiales. Nous pouvons d'abord remarquer que certaines pertes de la relation font abandonner des pratiques de la ville, ou hors la ville, ou modifient le sens de ces pratiques. Ensuite que la volonté de la sauvegarde de la relation conduit à modifier ses pratiques spatiales, en particulier selon un choix qui fait sélectionner ses espaces de vie. Enfin que certains obstacles peuvent entraver le désir de préservation de ses relations.

a) la perte de la relation change les pratiques de l'espace urbain

Quand on est deux, vous sortez, il y a un but

C'est plus particulièrement le veuvage qui peut entraîner des modifications importantes dans les pratiques du territoire urbain, comme nous avons commencé à l'entrevoir plus haut, certes avec des degrés assez différents selon la nature du couple constitué autrefois. Me Lopez représente ainsi un cas assez extrême. Il y a maintenant 15 ans qu'elle est veuve (elle avait 68 ans), et 15 ans qu'elle n'a plus quitté son quartier pour aller en ville. Il est vrai qu'elle ne sortait jamais sans son mari, c'est lui qui faisait les achats car "*il savait tout faire*". Elle explique : "*je n'aime pas le dehors*". Elle a tout de même de bons souvenirs de la mer, qu'elle évoque avec nostalgie, mais elle n'a pas revu la mer depuis 15 ans non plus. La situation est différente pour Me Lafforgue, qui a vécu avec son mari une vie moins dépendante, et aussi plus longue. C'est à 87 ans qu'elle est devenue veuve, et si elle n'a pas alors vécu la rupture de mode de vie qu'a subie Me Lopez, elle fait tout de même remonter l'origine d'un certain retrait de l'espace urbain à partir de ce moment-là : "*Oui, même quelques temps après la décès de mon mari, je me débrouillais toute seule et puis petit à petit... J'avais 87 ans quand mon mari est décédé, c'est à partir de ce moment là que...* Q : Vous avez eu moins de goût ? R : *Eh oui, J'avais moins de goût, et puis je ne sortais plus de la même façonL'été nous partions presque tout le temps et à ce moment là je ne suis plus partie. Et puis aller toute seule à la maison à la campagne... je n'y allais que quand mon fils venait.*" De même, signe aussi de retrait d'une certaine scène publique, elle n'achète plus de journal (sauf un magazine de programme de télévision) depuis la mort de

son mari. Me Leblanc vient de perdre son mari au moment de l'entretien, et elle semble chercher en son fils celui qui remplacera ce mari si "robuste", sans lequel elle ne sortait pas. Me Fournier est veuve depuis 11 ans, alors qu'elle avait 66 ans, et cherche toujours à lier avec d'autres personnes, en particulier pour sortir, en ville ou en voyage. D'une part elle annonce : *"je n'aime pas le lèche-vitrines, si j'aimais j'irais souvent en ville, si je vais en ville c'est parce que je dois faire quelque chose ou acheter quelque chose, mais autrement je n'aime pas trop faire du lèche-vitrines"*; mais par ailleurs, lorsqu'elle raconte une sortie, trop rare à son goût, avec une amie, on s'aperçoit qu'elle a une autre pratique : *"il y a des commerces aussi (à Compans), on fait un tour au centre commercial. Q : Oui y a des boutiques. R : Il y a des boutiques, c'est juste pour se promener."* A deux, comme le dit aussi Me Sarrasin, le "but" de la promenade n'est pas le même : *"Il faudrait que je sois comme j'étais avant, avec mon mari qu'on sortait, qu'on allait aujourd'hui, bon, quand on est deux, hein, vous sortez, il y a un but, même quand on va voir les magasins, on se parle, mais être toute seule là dans la rue, vous avez les deux mains dans les poches, vous regardez ah non non non, ça me dépasse."*

Certains hommes ne sont pas moins désorientés par leur veuvage, ce qui a des conséquences sur les pratiques urbaines. M. Gales, qui dit *"surtout à mon âge, quand vous perdez la compagne, le compagnon, vous perdez tout"*, a cessé de fréquenter le centre-ville, en particulier un de ses marchés : *"je n'ai rien à faire en ville (...) nous y allions tous les deux à Victor Hugo"*. M. Dumas, qui a perdu sa femme récemment, qui a davantage de pratique de la ville que M. Gales, dit lui aussi avoir abandonné ce marché où il allait avec sa femme. Depuis la mort de son épouse, M. Mercier sort beaucoup moins, alors qu'il allait seul en ville par exemple, puisque sa femme était malade. Mais il a aussi abandonné le club du troisième âge de son quartier, où il retrouvait les amis pour jouer aux cartes. Il raconte comment l'émotion le saisissait quand il y rencontrait quelqu'un qui lui demandait "comment ça va?", alors qu'il pensait à sa femme.

Pour d'autres, ce n'est pas la disparition du conjoint qui est marquante, mais l'absence d'une autre relation. Me Constant, il y a peu de temps, rejoignait une amie, en prenant le bus, dans un autre quartier de Toulouse. Toutes deux venaient ensuite au centre-ville : *"on faisait Chez Toto rue Saint Rome, on revenait à Monoprix, on prenait un chocolat, elle reprenait son car et moi je prenais le mien"*. Depuis que cette amie n'a plus donné de ses nouvelles Me Constant n'a plus eu l'occasion de prendre le bus. C'est le veuvage qui avait rapproché Me Roger d'une voisine (*"on se connaissait avant de venir ici. Autant elle que moi c'est quand elle a perdu son mari, et moi aussi, on s'est fréquentées comme ça."*), et

elles partaient ensemble en voyage, mais lorsque cette amie a été moins en forme Me Roger a cessé de partir : *"Oui, moi avec cette amie on a beaucoup voyagé, aussi même avec Fram, beaucoup, mais maintenant qu'elle ne peut pas, alors moi aussi j'ai dételé."* Dans sa cité de Pampus Me Breton prenait autrefois sa chaise, l'été, et allait discuter dehors avec un groupe de voisines : *"Oh oui, ici ça c'est fait pendant un certain temps mais il y a une personne qui est morte qui... de la cité, ça ne se fait plus. Vous ne me voyez plus dehors. (...) Je ne sais pas pourquoi les gens ne sont plus sortis, je ne sais pas. Il y avait une dame là qui est morte il y a un an, elle, elle mettait "le bout en train" et tout le monde était... Elle était gentille, elle aimait rire et tout ça, alors tout le monde sortait, elle était là, tout le monde sortait avec. Maintenant, depuis qu'elle est morte l'année dernière..."*. M. Corbière explique aussi qu'il n'a plus de raisons d'aller en ville : *"je n'ai plus d'attaches, que voulez vous que j'y fasse? (...) et non, tous les copains sont morts pour ainsi dire, ceux du faubourg c'est fini (où il habitait autrefois), même les prisonniers de guerre il n'y en a plus..."* C'est un cousin que Me Prévot ne voit plus comme avant : *"nous allions nous promener du côté de Blagnac, tout ça. On prenait les bus et on allait se promener. Avec ma cousine, tout ça, nous partions, on prenait le bus, on allait manger à un restaurant et on se distrait un peu."* Et puis la vie les a séparées : *"mais après, elle a perdu son mari, tout ça, moi, j'ai déménagé. (...) On se parle, on se dit bonjour mais on ne se fréquente plus. On s'invitait tout ça, on allait se promener ensemble, on passait les dimanches ensemble, mais après, ça a été coupé."* Me Rolin lie le fait qu'elle ne sort plus de Toulouse au comportement de son amie du dessus : *"il y a quelques années que je ne sors plus. Q : C'est à cause de quoi que vous ne voyagez plus ? R : (silence) Et elle, elle ne sort pas en haut. Q : Oui votre amie ne sort pas en haut, oui. R : Je suis sortie quelque fois avec eux quand elle avait son mari, vous savez. On se fréquentait à cette époque. Des fois, ils allaient chez le fils : 'allez-vous venez, on va chez Maurice' et on allait chez Maurice. Et maintenant, elle fait comme moi, elle ne sort pas."*

b) le maintien de la relation prend le pas sur l'ampleur de l'espace pratiqué.

Très globalement, il s'agit bien d'une réduction de l'espace fréquenté qui caractérise l'avance en âge, même si des différences individuelles peuvent être relevées, dans le sens où certains n'ont jamais eu un territoire connu aussi ample que d'autres. La première grande réduction opérée dans l'espace concerne incontestablement celle des voyages hors de sa ville. Puis c'est la "ville globale", ou le centre-ville pour ceux qui n'y résidaient pas, qui est progressivement délaissée. Dans certains cas toutefois le maintien des relations exige une

fréquentation sélective d'un autre bout de la ville. Puis certains peuvent abandonner leur quartier-même en tant qu'espace public. Nous ferons par ailleurs une place particulière à un mode symbolique important de retrait de certaines activités, celui de la transmission à un proche.

- la fin des voyages

Et la mer, c'est toujours la mer

Les voyages semblent "sacrifiés" sans trop de regrets semble-t-il. Me Guilloux, qui a sauté par dessus les océans, constate aujourd'hui : *"De voyage à l'étranger, de voyage indépendant, je ne crois pas, c'est fini. Ma famille, ma nièce, me demande d'aller à Paris pour un baptême de sa petite, d'un bébé qui est né y a pas longtemps, 'il faut que tu viennes' : point d'interrogation. Et si j'y vais, ça serait par avion, comme par avion on me dit qu'il y a des assistantes au départ, je l'espère..."*. La fatigue suffit à expliquer que l'on ne peut plus partir comme avant : *"et alors on avait des bourses de vacances. Alors je payais pas grand chose. J'ai été partout hé ! En Yougoslavie, en chose, partout, oui. Mais maintenant je peux pas. Maintenant on m'écrit vous voyez, je peux plus. Je suis fatiguée et voilà. J'ai ... il me faut me reposer, voilà..."* (Me Gary). En fait fatigue et vieillesse sont étroitement liés sur cette question, ainsi que l'exprime Me Rolin : "Q : c'est parce que ça vous fatigue que... ? R : *Oh fatigue non, mais maintenant, je suis trop vieille.* Q : Vous vous sentez trop vieille pour faire ça? R : *C'est fatigant, la route, vous savez."* Me Prévot ne veut plus faire non plus de "grands voyages" : *"Regardez, l'année dernière encore, nous sommes partis en Espagne, nous y avons passé cinq jours en Espagne. Mais ça m'avait fatiguée quand même."* M. Soler commence à penser qu'il ne passera bientôt plus ses deux mois en Espagne : "Q : Vous, vous continuez à y aller quand même ? R : *Ce n'est pas une solution pour moi. Je dis que je m'en fatiguerai à un moment. Si mon fils dit 'on y va', on y va. Sinon ... Depuis que je ne prends plus la voiture, je n'ai pas envie de rien. Ça fait 4 ans que je ne roule pas sur l'autoroute."* Le plaisir semble disparaître au moins en partie avec le fait d'être dépendant de quelqu'un pour le transport. Mais aussi la fin des voyages rentre dans cette économie des forces que nous avons signalée plus haut : *"Certains jours il faut marcher, et puis on a besoin de calme, on fait des bons repas, quand on fait des sorties comme ça on fait des bons repas, à un certain âge, il faut le supprimer, parce que après, vous savez si vous mangez un peu plus que d'habitude ou si vous buvez, l'estomac...(...) il faut pas attendre d'être vraiment malade, vous comprenez..."* (Me Cladel). Pour Me Fabre, pourtant en bonne forme physique, les voyages sont aussi synonymes de fatigue : *"pendant 25 ans j'ai fait tout le bassin méditerranéen, j'ai été en*

Russie, j'étais très contente. Maintenant je trouve que c'est un peu fatigant ces voyages organisés, c'est marche ou crève, il faut partir, vous n'avez pas le temps de vous reposer, vous n'avez pas le temps de manger il faut partir, vous rentrez le soir à minuit ou à 1 h, à 5 h le réveil sonne, il faut se lever... alors maintenant je trouve que c'est pas..." Un peu plus loin dans l'entretien, lorsque l'enquêteur lui suggère des voyages moins fatigant, cette dame répond : *"J'ai vu assez de choses maintenant. Mais la dernière fois c'était en Corse, c'était crevant, pour voir quelque chose y avait toujours le cadre par ci, le cadre par là, le cadre autre chose, il fallait toujours grimper. Alors moi à moitié chemin je m'arrêtais dans les boutiques et je dépensais des sous à acheter des bêtises dans les boutiques parce que je n'avais pas le courage de monter jusque tout là-haut pour avoir le point de vue. Et la mer, c'est toujours la mer."* De la fatigue sans doute, mais aussi peut-être la lassitude du déjà vu. Et puis là aussi, l'intérêt s'émousse lorsqu'on perd le compagnon ou la compagne de voyage. Me Navarre parle du Pôle Nord et de la Mer Rouge, de Bénarès et des illuminations de Balbeck : "Q : Vous avez regretté de ne pas pouvoir continuer ces voyages? R : *Oui. Seule, non, mais tant que nous étions deux oui.*"

- La sélection de bouts de ville

Je n'ai pas besoin d'aller voir les boulevards

Les voyages peuvent être abandonnés dans la mesure où ceux avec lesquels on veut garder le contact sont sur place. Mais à l'intérieur de la ville les lieux font l'objet d'une plus grande sélection. M. Blondin sort dans son quartier pour quelques courses, pour aller au restaurant assez fréquemment avec des amis, mais va aussi dans un quartier assez éloigné car là est le siège du club où il a fait du sport une grande partie de sa vie. Il est passé du tennis au bridge au même endroit, avec en gros les mêmes personnes. Il se débrouille pour que l'un ou l'autre vienne le chercher, et s'il le faut prend le bus. La menace la plus sérieuse qui pèse sur la poursuite d'une telle activité n'est peut-être pas tant le handicap physique que l'abandon du groupe de pairs : *"Le bridge encore, mais ça ne va pas de mieux en mieux le bridge non plus. Je m'aperçois qu'avant, les copains quand j'arrivais ils étaient contents, ils se dépêchaient de faire de la place, mais maintenant ils continuent de jouer aussi bien..."* M. et Me Rouanet, qui faisaient autrefois les restaurants de la campagne

toulousaine (*"On connaissait un peu les bons restaurants, et maintenant ils sont loin"*) doivent se contenter des restaurants des grandes surfaces, non sans sentiment de perte : *"alors maintenant nous allons à cette... à cette chose du Géant Casino là..."*. Mais le fait rentre dans le cadre de "sorties" puisqu'ils doivent prendre la voiture pour y aller : ils ne suivent pas en effet les conseils de leur fille qui leur indiquait un restaurant du centre-ville accessible en métro : *"moi je veux aller prendre la voiture, aller manger quelque part, pour me sortir, et je fais un tour en même temps. Vous comprenez. Alors si je dois revenir avec le métro..."* Me Cladel trouvait fatigant d'aller à pied au Foyer le plus près de chez elle. Avec une amie, elles ont choisi un foyer bien plus éloigné de leur quartier, mais accessible en bus, pour y manger le dimanche. Me Constant ne veut plus aller au Club du 3ème âge de son quartier, parce qu'elle s'est fâchée avec d'autres membres, et préfère aller au centre-ville, pour des goûters, des fêtes, avec des bénévoles des Petits Frères des Pauvres qui viennent la chercher en voiture. Me Rolin, qui décrit les lieux du centre-ville qu'elle fréquente dit aussi : *"dans la ville, je n'y vais plus maintenant"*. Une manière de spécifier que la ville globale, la ville de la déambulation, n'est plus pour elle. Lorsqu'elle sort de son quartier pour le centre, c'est pour des lieux bien fixés à l'avance : *"je vais dans un magasin, j'achète ce qu'il me faut, et je m'en vais"*. Il en est de même pour Me Leiris qui ne fait pas de lèche-vitrine (*"Ah non, j'ai horreur de ça, je n'aime pas ça"*) et qui présente ses déplacements en ville comme une obligation : *"quand j'ai besoin de quelque chose je suis bien obligée d'aller le chercher"*.

Mais le plus souvent la sélection de l'espace urbain pratiqué s'opère par élimination des sorties hors de son quartier.

Me Ducasse vient d'abandonner les sorties "en ville", en particulier par crainte de chuter. Ce qui ne l'empêche pas d'utiliser toutes les ressources de son quartier, comme les circulations piétonnières entre son logement, le centre commercial, les parcs et jardins de sa cité : elle rejoint ainsi, en évitant les lieux qui imposent de "traverser les routes", le modèle défendu par les créateurs du Mirail, qui valorisait notamment la séparation entre les circulations piétonnes et automobiles. Mais aussi, en 5 ans d'habitat dans le quartier elle s'est construit un solide réseau de relations de voisinage, de personnes de sa génération surtout.

On doit souligner que cette limitation dans l'espace du quartier, si elle s'effectue en rapport avec un réseau relationnel non familial, se fait aussi avec une certaine mise à distance, bien souvent, des liens familiaux. Ce n'est pas que Me Ducasse par exemple veuille s'éloigner de sa fille, c'est que forte des liens établis avec elle (voir fenêtre "Le vieillir et la famille"),

elle préfère garder une certaine autonomie de vie. Par exemple elle évite d'aller passer les vacances chez sa fille : *"Et puis aussi quand il y a du monde que je ne connais pas je ne me sens pas à l'aise (...) Je ne suis pas à l'aise, je ne me sens pas à l'aise, ni même quand je vais chez ma fille, c'est pareil pourtant je suis chez ma fille, mais je ne me sens pas à l'aise"*. Même démarche chez Me Poirier qui habite au centre, et de bien d'autres, qui visent à se constituer un lieu de vie autonome, dans un espace public certes réduit à un périmètre étroit autour du logement, qui inclut l'essentiel des services et éventuellement des relations, mais qui est un espace à soi, dans lequel les proches pourront "passer". Aller chez les enfants devient pour beaucoup, aussi, une fatigue, ou présente l'inconvénient de les confronter à un autre rythme de vie insatisfaisant. Me Poirier oppose bien les deux déplacements. D'abord le sien, dans une maison hors de la ville chez un fils (l'habitat de banlieue des enfants constitue un véritable repoussoir pour bien de ces urbains âgés) : *"mais y a une chose qui me dérange terriblement, chez mon fils tout le monde est très gentil, mais on mange à 2 h, le dimanche à 2 h et demi, et à 10 h le soir. (...) alors ça ne me convient pas tellement, et puis moi ça m'est égal je me m'ennuie pas, je préfère être seule"*. Par contre le passage des enfants chez elle est un repère essentiel : *"Vous vous êtes organisé une vie assez régulière finalement, avec le temps? R : Vous savez... Oui, je vis, je vis beaucoup avec mes enf..., je vois mon fils et ma belle-fille tous les jeudi, ils passent, ils déjeunent là."* "Vivre" avec les enfants, c'est surtout les voir passer chez elle.

Aussi cet attachement au quartier, par abandon de la ville globale, et pour garder les relations essentielles, doit être compris dans ce cadre-là : un "bout de ville" (car la notion de quartier est trop large) à soi, où l'on est connu, qui affirme tant que faire se peut son autonomie, qui soit un chez soi où les proches peuvent passer. M. Cayrol est exactement dans ce cas là. Le quartier des Minimes est devenu, depuis 1975, son quartier : *"J'étais à la campagne, et puis je suis venu ici. Je ne m'en irais pas, je m'en irai mort d'ici. Ah oui, c'est un beau quartier, qui me plaît beaucoup, maintenant que je vieillis j'aime avoir tout sous la main."* Il oppose, dans une même formule, "aller chez les enfants" et "aller en ville" : *"Oui, oui, pour rien au monde je n'irais ailleurs, les enfants ils me disent 'tu viens ici...', mais je suis très bien où je suis, je n'ai pas besoin d'aller voir les boulevards"*. (Les boulevards, lieu sans doute par excellence de la flânerie urbaine que l'on ne veut plus se permettre sont aussi le symbole de la ville pour Me Prévot qui reprend la même expression : *"pourquoi aller galoper aux boulevards, j'ai tout à côté"*). M. Cayrol apprécie sa liberté de choisir tous les jours, en particulier chez son traiteur, le repas qui lui plaît (*"Tous les jours, je me prends ce que j'ai envie, je ne vais m'embêter à faire..., quand je veux des oeufs je les prend je les fais, un beefsteak je me l'achète je le fais"*). Sans lier

véritablement de façon intime avec son voisinage, il dit beaucoup de bien de sa rue : *"Toute la rue on se dit bonjour"*. Lorsque l'enquêteur l'interroge sur son idée de l'évolution du quartier, il répond : *"Je le vois peut-être plus familier, vous voyez ce que je veux dire, on peut se dire des chose qu'on ne se serait pas dîtes y a 10 ans, plus familier, les autres, pas avec tout le monde, mais enfin la rue. Puis moi j'aime badiner, je badine."* M. Gales allait en ville avec sa femme. Depuis son veuvage, il avoue *"je n'ai rien à faire en ville"*, et même *"oh, la ville, moi j'aime pas"*. Et de renvoyer à la fonctionnalité des services : *"Qu'est-ce que j'irai faire en ville? Ici il y a tout ce qu'il faut"*. Certes, mais il y trouve aussi les copains sur le jeu de boules, les mêmes qui travaillaient avec lui au temps de leur vie active, il les invite même parfois pour l'apéritif, et sait que le jour où il ne jouera plus aux boules il pourra aller au club. Et puis sa fille passe tous les jours, et une de ses petites-filles habite l'immeuble d'en face.

Puis peut venir le moment où le bout de ville tend à se réduire à l'espace du logement, du moins sur le plan de l'occupation physique, car une forme d'habiter à l'extérieur peut être conservée, dans les rapports avec le voisinage qui peut venir rendre visite, et aussi, comme nous l'avons vu plus haut, par le regard derrière la fenêtre. Me Fontaine ne sort véritablement que si on vient la chercher, mais elle reçoit (*"j'ai des amies qui viennent, qui sont âgées aussi, on se tient compagnie comme ça"*) et va jusqu'à un jardin proche de chez elle : *"Il y a des bancs, mais je prends ma chaise, là, parce que j'ai une amie qui vient, qui habite en face, alors on se met devant les fenêtres, là, quand il fait beau"*. M. Mercier a le même genre de pratiques. Il va maintenant très rarement en ville, il ne va plus au *"cercle des vieux"*, comme il l'appelle, de son quartier, il demande de plus en plus à son aide ménagère de faire les courses, mais il se met devant la porte, et attend que d'autres de son âge ou à peu près passent : *"Parce que normalement, à midi, quand j'ai dîné, je me mets devant la porte, je prends le soleil là. Je discute un peu. (...) Je me mets devant la porte. Je regarde le paysage... Que voulez vous faire? (...) ceux de mon âge, ils sont comme moi, ils ne sont pas trop en forme. Quand on se voit, on se parle un peu, on s'assoit."* La dernière sortie, seule, de Me Lopez était la visite, assez fréquente, au petit café-restaurant juste en face de chez elle. Me Breton le dit clairement : *"En ville, il y a bien longtemps que je n'y vais plus"*. Mais c'est aussi qu'elle ne sort plus beaucoup de chez elle. Elle marche difficilement et doit se faire aider pour les courses. Pourtant il n'est pas question pour elle de laisser son quartier. Elle peut y développer son image de vieille dame s'opposant, à l'occasion, aux "jeunes" qui font du bruit, et elle y nourrit un net sentiment d'appartenance à cet espace collectif. Elle ne le laisserait pas au profit de la banlieue de sa fille, où elle ne pourrait pas voir le "mouvement" familial : *"Si, j'ai les enfants, seulement, c'est moi qui ne*

veux pas y aller. Je préfère rester chez moi. (...) On n'a pas la même vie. Vous savez, ils partent le matin, ils rentrent le soir. Alors ma fille me dit : 'à être seule, tu seras aussi seule ici que là-bas mais tu seras avec nous'. J'ai dit : 'mais moi ici, je vois du mouvement', chez eux, je ne verrais rien, vous comprenez. Alors c'est pareil, puis j'aime mon indépendance, je mange quand je veux, je me couche quand je veux, et voilà. "

Localisation et modes de spacialisation

Nous avons vu comment, pour les personnes âgées comme pour les plus jeunes, l'essentiel du rapport à l'espace réside dans les relations tissées, à l'échelle familiale, à l'échelle des rapports de cohabitation, à l'échelle des relations d'urbanité. Ce constat nous rapproche encore d'une problématique des "modes de spatialisation" : l'espace urbain ne se définit pas seulement par ses qualités physiques car les qualités du rapport à l'espace urbain et les qualités du lien social sont indissociables .

Mais nous avons aussi entrevu comment les modes d'inscription spatiale des personnes âgées peuvent sensiblement varier selon les caractéristiques propres des différents lieux de résidence.

Aussi cette parenthèse a-t-elle moins vocation à définir globalement des modes d'habiter la ville propres à la Vieillesse, objet trop globalisant, qu'à décrire brièvement, en s'appuyant sur des exemples puisés dans notre corpus, les différentes modalités des rapports que les vieilles personnes entretiennent avec les lieux. Nous parlerons donc d'espaces pluriels et hiérarchisés : espaces de résidence, espaces de la cohabitation, espaces de proximité, espaces publics plus lointains, en nous attachant à la façon dont les personnes elles mêmes les définissent et donnent sens à ces découpages. Plus concrètement, nous nous livrons ici à un tour d'horizon des terrains d'enquête dans le but de mieux définir les modes locaux de l'habiter tels qu'ils apparaissent du point de vue des personnes enquêtées, afin de mieux cerner les différentes modalités de leur rapport à l'urbain.

Quels sont, outre l'espace du logement, les lieux appropriés par les personnes âgées, de façon individuelle ou collective? Quels sont les lieux qui apparaissent au contraire inaccessibles? Quels "territoires" circonscrivent leurs pratiques et les relations qu'elles entretiennent? Plus avant, quelles formes adopte le rapport des personnes âgées à l'espace local, espace du quartier, de la rue? Quelles sont de même les modalités du rapport des personnes âgées à la centralité (hypercentre et centres secondaires)? Peut-on dire que certaines formes locales de spatialisation de l'urbain participent à la déprise des personnes âgées, ou facilitent au contraire leur accès à l'espace public? Telles sont quelques unes des questions auxquelles nous essayons ici d'apporter des éléments de réponse.

- L'hypercentre

Les personnes âgées renvoient de leur habiter au centre ville une représentation qui se focalise beaucoup sur la difficulté qu'elles rencontrent à accéder à l'espace public (cf fenêtre "Vieillesse et sécurité", et fenêtre "Le regard d'autrui" Les hiérarchies spatiales semblent ici se résumer bien souvent à la confrontation entre espace privatif, espace du logement et de l'immeuble, et espace public de l'hypercentre, centre politique et centre de consommation à une échelle largement supérieure au local .

Des distinctions apparaissent toutefois. D'une façon générale les lieux désignés comme difficiles d'accès sont ceux des grandes rues commerçantes, des rues piétonnières, des places publiques de grande affluence, les grands magasins, c'est à dire l'hypercentre de la consommation urbaine. Ce dernier est effectivement souvent désigné par les personnes qui disent avoir cessé de fréquenter certains lieux : *"Avant j'allais au Capitole (le magasin), j'aimais bien le Capitole. Même la mode quelquefois, il y avait quelques jolis manteaux, quelques jolies robes, mais je n'en achetais pas non, mais j'y allais pour les petites choses. Quand on était très pressées, j'allais quelquefois à Monoprix, pour acheter des choses courantes. "* On aura compris que Me Navarre a maintenant abandonné toute fréquentation du lieu.

Pour les habitants âgés du centre ville l'espace des pratiques urbaines recouvre des territoires généralement très circonscrits (et d'autant réduits que la déprise de la personne est important), le plus souvent celui du petit commerce et des services de proximité. On peut comme Me Fabre, personne que nous avons par ailleurs décrite comme très "autonome", résider à 200 m du Capitole, continuer à fréquenter certains lieux de grande affluence et même rechercher le "monde", se revendiquer du privilège symbolique lié au fait de résider "dans le centre". On constate toutefois qu'elle se situe avant tout dans l'espace circonscrit d'un "quartier", de "son" quartier, lieu d'un fort investissement affectif ("*Je suis tellement habituée à mon quartier...(...) Moi mon magasin c'est les Nouvelles Galeries.*" - "*St Jérôme, d'abord c'est ma paroisse, et c'est la plus fréquentée, y a un monde fou.*"), lequel ne recouvre que très partiellement l'entité du "centre ville". Pour tous les autres, la notion de "quartier" recouvre des entités encore plus réduites, entités polarisées autour d'un centre secondaire, ou localisées plus strictement encore sur un ensemble d'îlots. De plus, leur usage en apparaît bien souvent limité au réseau des rues secondaires, au point de cultiver le paradoxe d'être au centre sans être "en ville". Ainsi Me Poirier, qui réside à deux rues du Capitole, peut-elle affirmer : "*Je ne vais plus en ville*". Elle précise par ailleurs : "*Y a bien un an ou deux que je ne suis pas allé en ville, j'y vais oui mais pas pour rien, pas pour aller me promener, pas pour se promener parce qu'il n'y a plus rien à faire pour se promener.*". Elle explique encore en quoi elle a choisi de vivre dans le centre parce que, avant, "*c'était vivable*", et en quoi, aujourd'hui, "*à mon âge on ne peut plus être en ville*", parce qu'on se fait bousculer dans les rues piétonnes, on se fait bousculer au marché des boulevards, il y a trop de voitures au centre, il est dangereux de traverser les boulevards. Mêmes limitations chez Me Barthe : "*je vous dis, je vais à la poste, je vais au cinéma et aux conférences, j'ai pas grand chose à voir.* Q : Des aménagements récents, des rues piétonnières, des choses comme ça, qu'est-ce que vous en pensez ? R : *Ah la rue du Taur, la rue Rémusat, parce que de l'autre côté, j'y vais rarement, du côté du Capitole rarement.*"

Plus avant, l'habiter au centre est fait d'inconvénients et d'avantages. Au rang des avantages figure le sentiment qui résulte du fait d'habiter un espace survalorisé, celui du centre historique, culturel et politique garant d'un important bénéfice symbolique. Encore les plus modestes n'en tirent-ils qu'un profit lui-même très modeste : habiter en centre ville est avant tout pour eux synonyme de logement vétuste et de déclassement et se traduit par une difficulté plus grande encore à se produire sur la scène publique. Ainsi M. Tournier ou Me Marrot. Les clivages liés au statut social recoupe ici assez exactement la distinction entre propriétaires et locataires. Et il n'est pas nécessaire de beaucoup s'éloigner du centre politique pour subir déjà les effets d'un marquage dévalorisant : ainsi dans le secteur d'Arnaud Bernard, où la présence de quelques commerces "arabes", si elle ne semble pas induire un évitement particulier, est intégré par le discours de certains riverains comme l'altérité du lieu.

Comme avantage figure aussi et surtout la fonctionnalité du centre, le sentiment qui s'y attache d'être au plus près d'un pôle de services à nul autre pareil. Il justifie souvent le choix d'habiter et de rester au centre ville, mais connaît lui aussi quelques restrictions. Ainsi Me Navarre lorsqu'elle évoque au passé les qualités qui faisaient son attachement au centre : "Q : L'idée d'être au centre, quels avantages vous y trouviez ? R : *C'était pas l'idée de maintenant, le centre était un agrément, à ce moment là, ça voulait dire près de partout. Le théâtre marchait très bien, les cinémas étaient à un pas. On n'y était pas tout le temps quand même, mais enfin... Nous pouvions sortir le soir, toutes les deux, on ne risquait absolument rien.*" Ainsi "l'idée de maintenant" semble t'elle souvent, pour les personnes âgées, que l'insécurité, les difficultés d'accès à l'espace public, viennent fortement contrebalancer les agréments fonctionnels et statutaires qu'il y a à habiter le centre ville.

Au rang des inconvénients majeurs, parce que faisant entrave aux relations sociales, figure l'absence d'espace intermédiaire entre l'espace privé, du logement et de l'immeuble, et l'espace public du centre ville. Le récit que les personnes âgées font des difficultés qu'elles rencontrent se focalise assez souvent sur la frontière entre l'un et l'autre, sur l'entrée de l'immeuble, le pas de porte, le trottoir, barrière difficile à franchir, pour la personne elle même dans ses déplacements, mais aussi dans sa relation à d'éventuels visiteurs : "*(j'ai) des amis plus dispersés, mais enfin ils viennent. Ils ont des voitures. Q : Ils se garent facilement ? R : Pas trop, non, ils me... ils ne m'insultent pas, je ne trouve pas le mot, mais ils ne sont pas contents que j'habite là, ils ne peuvent jamais se garer. Les amis qui viennent là tous les dimanches, les neveux comme je les appelle, de V., se mettent devant le portail, ils mettent où ils sont, et comme Monsieur A. les connaît, il les laisse se... il n'y a qu'une auto dans la maison, une voiture, à ce Monsieur A., alors quand il ne bouge pas, il veut bien qu'on se mette devant sa porte, il le veut. Ils mettent le nom (...), et il sait qu'il faut qu'il nous téléphone et qu'on va enlever. Alors là on la mettait rue Jean Suau, maintenant je crois que ce n'est plus bon.*" (Me Navarre). De la même façon, Me Barthe évoque les nuisances occasionnées le dimanche par le marché aux puces : "*Il y a les flics qui viennent, contrôler. Ils viennent tous les dimanches parce qu'une fois j'ai fait sortir une voiture, je ne pouvais pas sortir de la maison*". De même Me Fabre : "*on ne peut plus se garer, c'est ça, alors maintenant quand mes fils viennent me chercher ils me téléphonent ils me disent 'On sera là, tâche d'être en bas, ne nous fait pas attendre', parce que autrement ils font le tour deux ou trois fois*"

Dans doute faut-il attribuer à ces inconvénients l'impression générale de relatif isolement et confinement spatial qui ressort des entretiens réalisés au centre ville. Certes les relations tissées à l'échelle du quartier ou de l'îlot, la relation aux petits commerçants notamment, peuvent apparaître relativement riches, mais elles sont limitées par le caractère individuel de l'habiter en centre ville et par la difficulté qu'éprouvent les personnes à constituer certains bouts de villes en espaces de rencontre. L'entité "quartier" apparaît par là, moins comme espace d'une appropriation (au sens d'espaces des pratiques collectives) que comme espace de référence pour les seules pratiques de consommation et de déambulation. Les amis, parents et connaissances résident souvent hors du

"quartier", et nous venons de voir la difficulté pour eux de rendre visite, autant que le risque pour la personne elle-même de s'exposer aux "reproches" des visiteurs. Dans l'ensemble, les seuls lieux véritablement appropriés sont ceux du logement et du bâtiment. Ainsi M. Blondin ne manque-t-il pas de superlatifs pour valoriser l'espace de son logement et de la "résidence" où il demeure ("*épatant*", "*merveilleux*", "*calme*", "*on y passe des nuits magnifiques*") mais cultive sa pratique des espaces extérieurs en termes de problèmes et de difficultés ... Me Barthe exprime le "je suis bien chez moi" à l'échelle de son logement et de la petite cour intérieure qu'elle a aménagée en jardin fleuri. De même les personnes qui éprouvent des difficultés à se déplacer se focalisent-elles moins sur l'aménagement des espaces extérieurs que sur l'accessibilité relative des escaliers de leur immeuble... Dans l'ensemble, très peu d'indices permettent de caractériser l'espace extérieur comme espace d'une appropriation collective. C'est souvent seules que les personnes âgées règlent leurs problèmes d'accès à l'espace public local. Presque toujours, la question de leur difficulté à accéder à l'espace public apparaît moins pour eux comme un problème de choix d'aménagement (et donc comme question de politique) que comme significative de l'inadéquation de la vieillesse au centre ville. Une intériorisation de soi comme de plus en plus incapable de s'adapter à la norme d'usage de la ville centre.

On aurait toutefois tort de réduire l'habiter des personnes âgées en centre ville à la seule conservation d'habitudes acquises, à l'attachement aux formes urbaines stables dans la durée, aux pratiques routinières, même si elles décrivent parfois leurs pratiques en ces termes ("*Il faut dire que quand on est vieux, quand on a une habitude, on ne peut plus la perdre*". Me Barthe). S'il ne manque pas d'exemple pour attester que bien des pratiques se sont perdues qui faisaient, il y a peu encore, partie intégrante de la vie quotidienne des personnes âgées (ainsi le jardin du Capitole, comme lieu de rencontre, site aujourd'hui "conquis" par d'autres groupes sociaux et objet de dévalorisation), l'exemple inverse de l'appropriation réussie du jardin et du centre commercial de Compans par les personnes âgées mérite que l'on s'y arrête quelques instants. A mi chemin entre le centre historique et le secteur des Minimes, le pôle de Compans-Caffarelli résulte de la rénovation à la fin des années 80 des anciennes casernes du même nom. Le site comprend notamment un plan d'eau et un vaste espace vert, un centre commercial, une grande salle de spectacle. Et nombreuses sont les personnes âgées interrogées, au centre ville comme dans le secteur des Minimes, qui le décrivent comme lieu privilégié de promenade et de rencontre : "*à Compans Caffarelli, au centre, le marché Champion, tout ça et la galerie marchande. J'y vais de temps en temps pour me promener*" (Me Barthe). "*Moi je vais beaucoup à Compans, c'est mon quartier général (...) je vais surtout à Compans, je vais vous dire pourquoi, parce que Compans c'est un très beau complexe, alors c'est climatisé tout l'été, c'est très bien chauffé l'hiver, et y a des bancs partout pour s'asseoir dans le hall, autrement dit vous faites vos courses et vous vous asseyez, vous parlez vous rencontrez un tas de personnes, des personnes âgées, vous parlez.*" (Me Poirier). Ainsi le site de Compans, site urbain aussi bien excentré que

d'aménagement récent, fait-il aujourd'hui l'objet d'un investissement collectif, essentiellement par les personnes âgées, probablement sans équivalent dans tout le centre ville. Mais sans doute est-ce parce qu'il est excentré que le lieu s'est avéré appropriable pour les personnes âgées, en l'absence de réelle concurrence avec d'autres composantes sociales (le jardin est par ailleurs de fréquentation essentiellement familiale).

- L'habiter dans les faubourgs. Le quartier et la rue

Les résultats des derniers recensements généraux réalisés par l'INSEE montrent que les retraités et personnes âgées sont proportionnellement plus nombreux dans les secteurs toulousains de faubourgs que partout ailleurs dans la ville. Les deux sites retenus dans le cadre de cette étude n'échappent pas à la règle : le secteur de la Côte Pavée présente même un taux record de 27,4% de personnes de plus de 60 ans.

Ce sont aussi, et du point de vue d'un regard très dominant à l'échelle de la ville, des espaces de forte valorisation, pour leurs qualités résidentielles, leur accessibilité, et par dessus tout pour leur image de quartiers "bien habités", ce que rappelle Me Gary en évoquant la Côte Pavée, son ancien lieu de résidence : *"c'est plus résidentiel c'est des gens bien. Moi, là bas en plus j'avais ouvert un magasin de fleurs, alors je connaissais tout le monde. ça me plaisait, je rencontrais tous les gens du quartier"* Images issues d'un fonds toulousain que reproduisent les résidents eux mêmes en évoquant leur lieu de résidence comme "populeux" et "beau" (*"Il est très bien, je l'aime beaucoup le quartier, je trouve même que c'est le plus populeux, il me semble, c'est le plus beau quartier de Toulouse."* dit Me Fournier), comme "un quartier bien" (M. Gautier), bien distinct des lieux d'altérité que représentent les cités de logement social (*"c'est pas les Isards"* dit M. Pascal).

Le quartier

L'entité "quartier" prend ici une signification importante.

- comme espace de référence des relations de sociabilité : *"J'ai toujours été dans le quartier, je n'ai pas quitté le quartier (...) je la connaissais quand même du quartier parce que j'ai toujours été du quartier. On se connaissait du quartier, de la jeunesse, on avait fait la jeunesse ensemble"* (Me Prévot) *"Même les gens du quartier dès qu'ils m'ont vu avec la canne, même ceux qui ne me parlaient pas, 'qu'est-ce qu'il vous arrive ? si vous avez besoin de quelque chose dites le moi, je vais à Leclerc, je vais à ci'. Ça a été gentil."* (Me Guilloux) *"Dans le quartier, nous sommes beaucoup qui nous connaissons maintenant, des personnes comme moi quoi."* (Me Prévot). En la matière, le discours des personnes âgées reproduit volontiers l'imagerie du quartier-village, espace refuge à la fois urbain et bien distinct de la Ville : *"j'ai une fille qui habite au centre-ville j'aurais pu aller habiter au centre-ville... On a*

préféré rester là dans le quartier" (Me Fournier) *"si je quittais les Minimes je ne resterais plus à Toulouse, on était habitué. C'était un peu village, on se connaissait, on faisait des brins de causette"* (Me Lafforgue). *"Un vieux quartier"* dit aussi Me Bonnefoy.

- comme espace protégé, *"très agréable"* (Me Prévot) parce que peu exposé aux nuisances, espace de *"calme"* et de *"tranquillité"*

- comme espace fonctionnel favorable au maintien des personnes âgées dans la ville, espace où les pratiques de la quotidienneté ne sont plus comme au centre ville condamnées à se glisser dans les interstices de l'espace de l'hypercentre : *"Ce quartier me plaît beaucoup, maintenant que je vieillis j'aime avoir tout sous la main."* (M. Cayrol); *"Ici, on a tout, monsieur, l'avenue des Minimes, c'est très bien. Très très bien"* (Me Lopez). Le quartier de faubourg présente par ailleurs cet avantage irremplaçable de n'être *"Pas tout à fait le centre"* (Me Guilloux), tout en ménageant, pour les plus valides, un accès facile au centre ville : *"Je sors, je fais mon petit marché dans le quartier, et puis quand il fait beau maintenant je sors, je vais en ville"* (Me Cladel); *"même maintenant âgée j'allais d'ici en ville à pieds"* (Me Guilloux).

C'est aussi à l'échelle du "quartier" que les personnes âgées lisent les mutations de l'urbain. Le thème donne d'ailleurs lieu à quelques formulations négatives, selon lesquelles les changements se produisent parfois au détriment des qualités du local : *"Ça a beaucoup changé, y a des quartiers... J'ai remarqué maintenant en 10 ans on fait plus de travaux que ce qu'on faisait autrefois en 100 ans"* (Me Cladel); *"Il y a plus de commerces, mais maintenant on a beaucoup plus de bruit, c'est moins tranquille que ce ne l'était."* (Me Lafforgue)

Espace tampon entre le domicile et l'urbain, le "quartier" constitue ainsi une dimension intermédiaire de l'urbain, espace des pratiques de proximité. Mais, derrière la référence emblématique, le détail de ces pratiques, comme celui des rapports de sociabilité, désignent bien souvent des entités concrètes bien plus circonscrites : *"Oh c'est très agréable, moi, je le trouve très agréable, surtout cette place, elle est agréable comme tout cette place, pleine d'arbres"* (Me Prévot) *"la rue L... y a des personnes qui sont là depuis longtemps, maintenant malheureusement ça change, y a trop de va et vient."* (Me Guilloux). Le fait est particulièrement sensible dans le secteur des Minimes, où les personnes interrogées privilégient généralement la dimension de la rue. Ainsi, parmi d'autres, M. Cayrol : "Q : vous les connaissez les voisins? R : *Oui, toute la rue, on se dit bonjour, on se promène...."*.

C'est généralement à cette échelle réduite des rapports de cohabitation que se situent les lieux d'une réelle appropriation : *"La place P."*, le "petit carré" de jardin public, à proximité du domicile de Me Prévot, les espaces d'immédiate proximité que constituent les abords du logement. Ce qui n'empêche pas certaines personnes de se déplacer, notamment sur les espaces verts plus lointains. Ainsi plusieurs résidents des Minimes mentionnent-ils le site de Compans-Caffarelli, déjà évoqué ci dessus à propos des habitants du centre, comme lieu de promenade et de rencontre.

- L'habitat collectif en logement social

Il est toujours critiquable de traiter de l'habiter dans les cités de logement social sur le mode généralisant : chaque "quartier" a sa propre histoire et dynamique sociale, ses propres repères, ses propres hiérarchies spatiales. L'analyse doit justement savoir prendre de la distance vis à vis des approches catégorisantes. Les limites sont d'autant plus vite atteintes en ce qui concerne cette recherche que les trois terrains d'enquête qui relèvent de cette catégorie d'habitat ont été retenus en fonction de leurs disparités. Autant dire que notre propos ne saurait prétendre à la monographie de quartier : nous nous bornerons comme précédemment à dégager les grandes lignes du rapport des personnes âgées à leur espace de résidence, à l'urbain, en signalant rapidement les spécificités locales.

La posture des habitants de Papus apparaît par exemple fortement déterminée par le statut particulier de leur cité, ensemble locatif géré par une grande entreprise (Aujourd'hui "La Grande Paroisse", mais qui demeure plus connue sous ses anciens sigles : ONIA, APC) et par des règles d'attribution qui ont longtemps fait prévaloir la réservation et la cooptation familiale sur base d'appartenance à l'entreprise. Les personnes que nous avons rencontrées font régulièrement valoir leur double statut d'ayant droit et d'anciens de la cité et notamment dans leurs relations d'usage de certains espaces de proximité, vis à vis des composantes sociales locales moins "patentées". Me Chabrol évoque ainsi un temps où *"Ils donnaient qu'aux employés de l'ONIA"*; Me Breton évoque son arrivée dans la cité en insistant sur ce même aspect : *"mon mari travaillait à l'ONIA. hé, je l'ai eu (le logement) avec l'ONIA"*; tout comme Me Gary : *"Mon mari il voulait pas venir à Papus parce que se retrouver avec les gens de l'ONIA, ça lui disait rien. Je lui ai dit "mais on peut aller à Papus, on a un appartement on y a droit"*.

Les habitants âgés de la cité de Bellefontaine partagent encore nombreux les valeurs de modernité et de fonctionnalité qui ont présidé au projet urbanistique du Mirail, projet de "ville nouvelle" tout droit emprunté aux modèles préconisés par la Charte d'Athènes. Ils valorisent ainsi la dalle commerçante piétonnière et le système de cheminements en coursives (Comme par exemple Me Ducasse : *"C'est juste là en face, après j'ai que la coursive à traverser, me descendre par l'ascenseur, (et) y a tout, y a tout sur la dalle."* ou Me Jarry *"quand il fait mauvais par exemple je ne peux pas sortir par là, je passe sous les coursives jusqu'à M. au diable là, et puis je reviens, ça me fait presque une heure à marcher sur les coursives"*; les qualités d'habitabilité du logement (Comme par exemple Me Roger : *"c'est confortable. On s'occupe de rien"* ou M. Soler : *"Et puis le chauffage, c'est le meilleur chauffage (...)c'est le plus moderne qui existe"*. Mais ils sont aussi fortement marqués par les déboires qu'a connu le dit projet, la stigmatisation grandissante dont a fait l'objet le secteur de logement social, passé en dix ans d'un statut de modernité à un statut d'altérité.

Empalot apparaît de son côté comme une entité riche d'une longue histoire du logement ouvrier, espace complexe dans ses composantes urbaines et quartier

populaire où, malgré les évolutions récentes de son peuplement, les personnes âgées restent investies d'un statut d'"anciens" et en quelque sorte dépositaires des valeurs du local.

Au delà des particularités de chaque secteur, on notera l'attachement dont fait preuve une large majorité des personnes âgées à une forme d'habitat qui, si il a fait l'objet d'une forte dévalorisation à partir des années 70, lorsque s'est développé le modèle pavillonnaire, n'a pas perdu tout son prestige aux yeux des plus anciens, pour lesquels il reste généralement synonyme de promotion par un logement de qualité. Il existe bien sûr des exceptions : les laissés pour compte de la rénovation du centre ville, expropriés et placés d'office en logement social, qui vivent encore, comme Me Fontaine, dans un fort sentiment de déclassement; quelques personnes déjà très dépendantes dès avant la vieillesse qui, comme Me Leblanc, ont subi un rapprochement non désiré. Mais, pour la grande majorité des personnes rencontrées, l'espace du logement social apparaît plutôt comme favorable à la vieillesse. (nous voyons par ailleurs la valeur que les personnes âgées attachent à une forme d'habiter synonyme à leurs yeux de proximité des services et aux formes du lien social propres à l'habitat collectif). Il semble même pour certains, comme Mes Roger, Ducasse, Roussel, avoir offert une opportunité résidentielle favorable à leur indépendance comme à leur vie relationnelle.

Les hiérarchies spatiales internes

Le logement social a aussi ses propres hiérarchies d'espaces. Celles ci suivent plusieurs ordres de modalités:

- Elles tiennent d'abord aux systèmes de distinctions qui prévalent dans chacune des cités, systèmes de valorisation et de dévalorisation des espaces d'habitation en fonction des stéréotypes qui s'attachent à leur peuplement supposé. Certains bâtiments de Papus conservent un véritable prestige aux yeux des résidents âgés pour avoir été destinés dans un premier temps aux "ingénieurs" (ex: "*vous passez là bas devant là, y a des appartements, c'est pour les ingénieurs*" (Me Chabrol)). Inversement, à Empalot, les "barres", ensemble d'immeubles de construction relativement récente, sont aussi surnommées "les casernes" et font l'objet d'un regard parfois très dévalorisant. Ces formes de stigmatisation débouchent toutefois rarement sur des pratiques d'évitement (seule ou presque Me Fontaine reproduit la rumeur qui veut qu'un bâtiment voisin soit particulièrement infréquentable "*celui-là tout le monde s'en va, il paraît qu'il y a trafic de.. de machin là... de stupéfiants*")

- Elles tiennent ensuite aux hiérarchies complexes qui règlent les rapports locaux de cohabitation.

La cage d'escalier constitue ici, pour les personnes âgées comme pour les plus jeunes, l'espace de référence des rapports de voisinage, espace de la cohabitation à l'échelle la plus réduite. A Papus, cité où dominent les bâtiments de 4 à 5 étages, la cage d'escalier est couramment dénommée "la maison". Ailleurs, et en contradiction avec une certaine image caricaturale qui

veut que la vie en collectif soit une vie d'anonymat, le discours des personnes âgées sur leur voisinage immédiat se montre toujours très riche. Il fait alors assez généralement référence à des personnes d'un âge sensiblement inférieur. Le bâtiment constitue une dimension intermédiaire qui se superpose parfois à la précédente en tant qu'espace de la cohabitation et de la résidence. Nous avons vu par ailleurs (voir fenêtre : Vieillesse et sécurité) comment Me Ducasse détaille à cette échelle les personnes avec lesquelles elle entretient des relations suivies de voisinage. Les formulations font dans ce cas plus volontiers une place première aux personnes de la même génération. Ainsi, c'est aux personnes de son âge, nombreuses dans son bâtiment, que Me Roger se réfère lorsqu'elle dit : "*si on a besoin d'un service, j'ai eu la grippe, que j'ai eu besoin, et les voisins m'ont fait chercher les commissions. Si si y a une bonne entente.*". De même Me Breton lorsqu'elle évoque les relations privilégiées qu'elle entretient avec les "anciens" : "*ils sont très bien ! Ah ici, les gens sont très bien.*".

La cage d'escalier, le bâtiment et ses abords délimitent l'espace d'un "ici" auquel se rapportent souvent les personnes âgées lorsqu'elles évoquent leur condition d'habitat. La plupart des personnes tiennent sur cet espace un discours très positif qui insiste à la fois sur la qualité des relations de voisinage et sur la "tranquillité" du lieu : "*on a pas de bruit, on est bien, (...) on est bien, on est tranquille. Ici, on entend rien, c'est vrai.*" (Me Peret)

L'espace de proximité immédiate, l'espace de la cohabitation, fait ainsi fonction de mise à distance de l'altérité, de l'insécurité, des nuisances urbaines. "*Elle (la ruelle où demeure Me Roussel) est agréable surtout de ce côté, maintenant plus haut au bout de la rue D... c'est pas pareil, y a plein d'arabes (...) c'est très tranquille, la maison est tranquille même le quartier, par là. Maintenant plus haut rue de la S., à ce qu'il paraît que c'est... "* Il est qualifié par référence à un modèle dominant qui milite volontiers pour une certaine discrétion dans l'usage des espaces extérieurs, modèle du "chacun chez soi" qui va parfois jusqu'à exclure l'espace public des pieds d'immeuble du champ des pratiques de sociabilité, et les formulations semblent indiquer que ce modèle est généralement respecté. Parfois même jusqu'à l'outrance, jusqu'à transformer les abords immédiats de l'espace habité en désert de silence, ce que regrettent quelques rares personnes en prenant le contre-pied de l'image dominante qui associe habitat collectif et nuisances : "*là où nous sommes, c'est tranquille (...) C'est calme, c'est très calme (...) il se passe jamais rien*" (Me Rouanet). De même Me Morand, dont le sentiment de solitude s'alimente de la désertification de son pas de porte : "Q : C'est agréable derrière chez vous! R : *C'est agréable, et je vois personne monsieur, (...) c'est désert, si je voyais du monde passer ça me distrairait... mais je vois personne.*"

L'espace de proximité est par excellence le lieu d'exercice des pratiques d'appropriation. Celles-ci gardent ici un caractère collectif sans doute plus marqué qu'ailleurs dans la ville, mais apparaissent relativement circonscrites. Dimension collective dans la mesure où les personnes interrogées décrivent des pratiques propres aux réseaux constitués entre voisins de la même génération. Egalement parce que l'usage de ces espaces voit souvent les

personnes âgées s'opposer à une autre entité sociale constituée des groupes d'adolescents. C'est ainsi que Me Breton s'étend longuement et dès l'abord de l'entretien sur les nuisances qu'occasionnent les "jeunes" par leur présence au pied de son immeuble : *"à un moment donné, ils étaient tous là devant la porte jusqu'à onze heures du soir. La dame qui... qui est âgée, qui a perdu son mari il y a six mois, elle ne peut pas dormir cette femme.(...) Alors ils restent là, ils font que parler, ils ne font rien, ils se fichent du monde hé. On avait beau leur dire quelque chose, ils se moquent de vous."* Cette forme d'expression apparaît relativement caractéristique de la cité Papus, où les formes de régulation empruntent visiblement beaucoup à la confrontation directe.

Ces pratiques se montrent aussi assez circonscrites et les exemples eux mêmes en sont peu nombreux. Me Gary fait état de son habitude partagée avec quelques voisines du même âge qui l'amènent : *"le soir je prends mon petit fauteuil je m'en vais aux arbres avec elle.(...) je prends une chaise pliant avec la... pour mettre la jambe là, et je reste l'après midi là... oh, après 5 heures, quand il fait meilleur. On discute jusqu'à 7 h, 8h, et ça fait passer le temps"*. Me Breton et Me Morand font également état de pratiques (aujourd'hui depuis peu révolues) qui mobilisaient un groupe important composés d'anciens de la cité : *"Il y avait une dame là qui est morte il y a un an, elle, elle mettait 'le bout en train' et tout le monde était à la chose... Elle était gentille, elle aimait rire et tout ça, alors tout le monde sortait, elle était là, tout le monde sortait avec. Mais maintenant, depuis qu'elle est morte l'année dernière (...)"* (Me Breton) Ailleurs, les halls, les pieds d'immeubles apparaissent souvent en tant que lieux de rencontre et de discussion, mais restent de simples lieux de transit.

Ces pratiques sont contredites, nous l'avons dit, par un modèle du "chacun chez soi" qui réproouve la régulation par l'affrontement, même purement symbolique, et dont nous avons dit qu'il préconise la plus grande discrétion dans l'usage des espaces extérieurs (Norme à laquelle les personnes font souvent référence au détour de formules du type *"moi je ne sors pas"*, *"moi je reste chez moi"*). De ce fait, les pratiques collectives d'extérieur tendent de plus en plus à se reporter sur des espaces appropriés : espaces réservés notamment aux boulistes, et surtout, espaces institués dans le cadre des clubs du troisième âge.

Sans doute faut-il inclure comme ressortissant du même phénomène l'importance que revêtent dans ce contexte les formes que l'on peut qualifier d'"appropriation par le regard" propres aux personnes qui pratiquent assidument le "regard derrière la fenêtre". Nombreuses sont effectivement les personnes, notamment parmi les moins valides, qui disent le plaisir qu'elles prennent à maintenir ainsi un lien avec l'extérieur.

La cité, le quartier constituent une autre dimension, qui revêt ici un sens tout particulier. Les personnes l'évoquent souvent à propos des réseaux relationnels dans lesquels elles s'inscrivent : *"les gens du quartier, tout le monde, il disait..."* (Me Chabrol), *"moi je connais tout le monde là (à Empalot)"* (M. Garcia). C'est particulièrement le cas des personnes qui s'inscrivent dans la vie associative locale et en premier lieu dans les clubs du troisième âge. Les clubs apparaissent en la matière comme lieux neutralisés participant activement au

développement d'un sentiment d'appartenance chez les personnes âgées. Hors des clubs, les réseaux relationnels sont eux mêmes constitués avant tout des personnes appartenant à une même génération.

La dévalorisation dont le local fait l'objet du point de vue d'un regard dominant participe elle même au développement d'un tel sentiment d'appartenance. Nous l'avons vu au détour du thème "Vieillesse et sécurité", les personnes âgées qui résident dans les quartiers stigmatisés se réfèrent souvent à la stigmatisation de leur espace de résidence, parfois pour en reprendre les termes, mais bien plus souvent pour en prendre le contre-pied. (Par exemple Me Roger : "*ça a mauvaise réputation. Et tous ceux qui y habitons, nous nous y trouvons très bien*"). Le local se définit ici dans la confrontation à un système de représentations qui contribue à le clore sur lui même, à renforcer les distinctions et les frontières dans le rapport au reste de l'urbain. Les pratiques d'évitement dont font état certaines personnes à l'encontre de cités voisines participent semble t-il de ce jeu de distinction.

Le discours de valorisation du local fait aussi et parfois surtout référence à sa fonctionnalité du point de vue de l'accès aux services. Et il est vrai que le centre commercial de proximité concentre dans chacune des cités un large éventail de services commerciaux et administratifs. Là est le véritable centre à l'échelle du local, irremplaçable espace de régulation où convergent les différentes catégories de résidents, dont les personnes âgées : Me Jarry : "*on a tout, on a tout ici, moi je vais m'en aller d'ici bon* (entendre: "a quoi bon partir d'ici) *j'ai le Géant je m'y approvisionne, sauf les légumes (...) j'ai la mutuelle, j'ai cette Mutuelle là (sur la dalle commerçante), j'ai mon docteur...*"; Me Rouanet : "*nous avons tout sous la main ici*" (suivi du détail des services accessibles) Et Me Gary de rajouter : "*Et puis y a tout, y a les infirmiers... Y a tout ici quand même*", faisant par là référence aux services qui participent au maintien à domicile des personnes âgées. Quant à M. Gales, il répond sous forme de question : "*qu'est ce que j'irai faire en ville?*".

Entre urbain et rural

Si un certain regard a fait récemment des sites de logement collectif l'archétype de l'urbain déshumanisé, en règle générale, le regard des personnes âgées sur leur espace d'habitat échappe résolument aux catégories du marquage. Il reconstitue au contraire une histoire qui insiste fortement sur les origines rurales des quartiers : "*le marché là, l'épicerie c'était une ferme.(...) c'était une ferme, on allait chercher le lait le soir, ils vendaient de la volaille, ils vendaient des légumes*" (Me Breton); "*moi je me plais là, et puis quand je suis arrivée ici y avait pas toutes ces batisses, c'était des champs de blé monsieur...*" (Me Jarry) Ce discours sur les origines est porté même par les personnes âgées les plus récemment installées dans le quartier. Encore aujourd'hui, les lieux conservent quelques unes des qualités de ces origines : l'exposition, la lumière, la qualité "de l'air", le paysage... que continuent à valoriser les résidents âgés alors qu'ils passent souvent très rapidement sur les inconvénients de "surpopulation", de bruit ou autres nuisances. De ce point de vue, le "quartier" s'est urbanisé, il a aujourd'hui acquis tous les avantages de la

Ville (fonctionnalité et facilité d'accès aux réseaux relationnels) sans avoir les inconvénients ni de la "campagne", ni de la "ville". Dans l'ensemble, les formulations positionnent le local comme relevant d'un entre deux qui ne serait ni totalement la ville, ni totalement le rural. A titre d'exemple, Me Chabrol évoque ainsi la mémoire de son mari : *"je laisse la campagne, il n'aimait pas la campagne. Ici il disait que c'était la campagne... le pauvre. (...) Alors il prenait le bus, (...), il prenait le bus, il s'en allait en ville. Là il retrouvait des camarades"*. M. Soler prend le contre-pied en s'affirmant comme parfaitement "urbain" : *"Moi toujours j'ai habité en ville. (...) Depuis que je suis arrivé ici (à Toulouse), je suis en ville."* De même, si l'histoire des différentes cités reste fortement marquée par le départ de ceux qui ont "fait construire" vers les banlieues pavillonnaires, nombreux sont ceux qui portent un discours négatif sur cette forme d'habitat. Ainsi M. Soler, évoquant le séjour qu'il a fait dans une villa hors de la ville : *"Y avait des jardins, pour faire des carottes, pour faire des poireaux... et des haricots... Moi ça m'emmerde tout ça. (...) à moi..., pour que... ça me va pas."* De même Me Pons qui, comme plusieurs autres personnes, repousse les invitations de ses enfants à venir partager leurs séjours en résidence secondaire, ce que confirme ces derniers en disant : *"à la campagne, elle n'est pas dans son élément. Pour elle la vie c'est ici, en ville, et à la campagne elle tourne vite en rond, à rester enfermée à l'intérieur d'une ferme."*

Ni vraiment la Ville et ses nuisances, ni vraiment la banlieue et son isolement. Les représentations résument ainsi la situation urbaine des cités toulousaines étudiées : d'urbanisation relativement récente mais à peu de distance du centre urbain, et aujourd'hui pleinement reconnues comme intégrées à la ville, sans avoir pour autant perdu leur statut d'îlots résidentiels.

Mais si la cité n'est pas la Ville celle-ci n'en est pas pour autant hors de portée. "Aller en ville", seul ou à plusieurs, reste au contraire une pratique fort courante même si elle est bien plus souvent le fait des femmes et si elle reste le privilège des valides. C'est là une activité d'autant prisée que la "ville" est considérée comme facilement accessible. Ici, le bus, plus récemment le métro, font partie intégrante du lien à l'urbain. Les pratiques du centre ville le décrivent dans sa fonction commerciale et ludique. Elles se rapportent essentiellement

- aux grands magasins centraux (Exemple : *"je vais aux Nouvelles Galeries, des trucs comme ça. Depuis quelque temps j'y allais pas parce que j'osais pas me hasarder, je me sentais pas stable. J'y suis allée l'autre jour, je suis allée à Midica, y a longtemps que j'y avais pas été"* (Me Pons)

- aux marchés qui participent de très longue date à l'animation du centre (Victor Hugo, Les Carmes, le marché des boulevards.)

Proportionnellement, la fréquentation des hypertmarchés de banlieue apparaît beaucoup moins importante et beaucoup moins significative. Si les personnes fréquentent régulièrement les grands magasins situés à proximité de leur lieu de résidence, seuls les toulousains de date récente (comme Me Peret par exemple) fréquentent souvent les grands centres de consommation situés dans la grande périphérie. Constituée d'une majorité d'anciens du centre ville, la

population âgée des cités de logement social reste majoritairement très attachée aux pratiques caractéristiques de la culture urbaine toulousaine. Ajoutons seulement que ces pratiques de déplacement vers le centre ville sont les premières à être remises en cause par la perte d'autonomie physique. Significatives de la capacité de la personne à maintenir une activité indépendante, elles sont de ce fait dotées d'un poids symbolique majeur.

-une forme de déprise particulière : la transmission

Nous avons vu que les différents retraits des espaces jusqu'alors fréquentés se faisaient souvent sous le mode de la substitution : dans le contexte d'une avance en âge où la fatigue se fait sentir, on peut ne plus partir en voyage, ne plus aller en ville, à condition de conserver des relations essentielles, en particulier celles qui "attachent" par un lien affectif fort, mais aussi celles qui permettent de vivre dans un espace familier, connu et où l'on est reconnu, et qui assure des conditions de vie autonome toujours susceptibles d'être perdues dans la dépendance aux autres, en particulier des proches. Parmi les personnes que nous avons interrogées, quelques unes décrivent une manière de lâcher prise devant l'impossibilité de poursuivre une activité en cédant leur acquis à un "héritier".

Ainsi, et c'est la transmission qui paraît la plus évidente, on peut, par la donation partage, transmettre de son vivant. C'est ce qu'ont choisi de faire par exemple Me Gary et M. Gales, mais dans des conditions somme toute différentes. Me Gary place la donation partage de sa maison familiale à la campagne, réalisée il y a 3 ans, dans le cadre d'une demande d'aide assez explicite : *"Mais maintenant, j'en ai juste pour moi parce que j'ai donné. J'ai dit 'je vais donner à mes enfants, comme ça, c'est fait'. Et alors comme ça si elles veulent me soigner, elles ont des sous. Voilà. Et puis plus tard ... enfin, je l'ai fait comme ça."* Elle y passait une bonne partie de l'été mais a préféré faire le pari d'un soutien plus efficace de ses filles, alors qu'elles ont été un temps assez éloignées d'elle. M. Gales a partagé ses quatre maisons (certaines héritées) entre ses quatre enfants : *"J'ai fait le partage à mes enfants, je donne tout, moi j'ai rien"*. Mais le contexte semble différent : la famille a toujours été extrêmement "unie", on pourrait dire même "groupée" (lui-même et deux de ses enfants habitent la même rue), et l'aide au père s'inscrit dans une naturalité jamais remise en doute.

Il est des manières de transmettre plus symboliques mais qui ont leur valeur auprès de ceux qui donnent. M. Soler, à la trajectoire assez mouvementée, a certes laissé l'entreprise de peinture à son fils, mais il est fier surtout de lui avoir transmis sa passion du football (lui qui a été, jeune, joueur professionnel) : *"Et quand il y a un match de foot, à Barcelona, Madrid, Monaco ou Barcelone, il est allé. Il prend sa voiture, broum ... A Barcelone. Pour un match. Un fou. Comme spectateur. Il prend son bolide ... et c'est une ruine cette bolide ! (...) A Toulouse y en a rien que deux (...) C'est une Alfa prototype, avec 6 cylindres (...), 250, 260... Il la garde pour ça, quand il y a un match, parce que ça pour la ville, ça vaut rien ça."* De plus, la fille de cet ancien passionné de cinéma, qui fut même projectionniste (aussi), dirige une troupe de théâtre (*"Elle est rentrée hier de Moscou"*), et a des responsabilités dans une organisation contre la violence politique (lui-même a eu son frère, pasteur, exécuté par les franquistes pendant la guerre d'Espagne). Dans les activités liées à son lieu Pyrénéen de secondarité, la pêche avait une grande place pour M. Pascal : *"Je parlais souvent, puis j'aimais bien être seul en montagne, vous savez, personne d'autre, sur le bord du ruisseau..."*. Il a dû abandonner son sport favori il y a trois ans : *"la pêche elle est arrêtée depuis 3 ou 4 ans, lorsque je me suis rendu compte, évidemment en montagne, vous savez peut-être ce que c'est, il faut traverser les ruisseaux, les torrents, alors quand vous avez une vie... un peu plus jeune, ça va, mais par la suite... alors quand j'ai senti qu'il risquait d'y avoir un accident..."* Mais il a trouvé un successeur en la personne de son petit-fils : *"Je lui ai dit, si tu as ton brevet, je te passe tout mon matériel de pêche et je vais t'initier à la pêche. Il l'a eu, je lui ai passé absolument tout le matériel, et je l'ai emmené en montagne, et allez. J'ai commencé à prendre deux truites, là... et tu vois comment il faut faire..."* Autre transmission masculine, la passion et l'exercice du rugby. Ce n'est pas seulement le goût du rugby qu'a transmis M. Mercier à ses descendants, c'est aussi la morphologie corporelle. M. Mercier a en effet créé une lignée de piliers. *"Vous savez, c'est pas des faibles de constitution, un des jumeaux il pèse dans les 90 kilos."* dit-il à propos de ses petits-fils. Et ce n'est semble-t-il pas fini, du moins l'arrière grand-père l'espère : *"Oh, si vous voyiez, le petit, à deux ans, il est toujours avec le ballon. Regardez, il y en a un à 4 ans il est carré comme tout, il fera un pilier de rugby aussi."* Il faut dire que dans cette famille dans laquelle la fratrie de M. Mercier comptait 7 garçons, et où lui-même et sa femme en ont eu 4, on baigne dans le milieu du rugby : *"Ah, et la belle-fille, elle est secrétaire de l'équipe, alors. Les deux jumeaux ils s'occupent de l'Ecole de rugby, ils sont moniteurs. Le mercredi ils s'occupent de l'école de rugby et le samedi ils font jouer les gamins, et le dimanche, ce sont eux qui jouent."* Le sport est indissociable de l'ambiance familiale très resserrée autour de M. Mercier, lequel, ouvrier modeste, a connu par le rugby une culture de "loisir", que la vie de travail distribuait bien chichement. Le terrain de rugby

représente la continuité familiale (*"on allait s'entraîner tous les jours. (rires) Ils ont pris la maladie là"*) et la possibilité d'un retrait progressif en fonction de l'âge : joueur avec une équipe Championne de France, suivi des fils sur les terrains, matches avec les vétérans, suivi des petits-fils, espérance sur les arrières-petits-fils.

Me Navarre, on l'a vu, a eu la passion des voyages. Elle n'a cessé de voyager qu'à 80 ans, à cause de l'âge de son amie, de 5 ans son aînée. Le voyage, ce n'était pas seulement un mois à parcourir une région du monde, c'était aussi la préparation (*"Moi j'aurais bien voulu aller à Katmandou pour des temples qui étaient bien particuliers, je les avaient bien étudiés avant de partir, mais je ne les ai pas vus"*), et les souvenirs, à l'aide de carnets de voyage et de photos. Cette dame n'y voit plus assez pour consulter ces documents, mais elle les a transmis : *"tous les voyages avaient un album, avaient un carnet. J'ai donné tout ça à une petite nièce, je me suis débarrassée de tout, pour qu'elle en jouisse assez tôt pour préparer..."* Une affaire d'album aussi pour Me Barthe. Sa passion à elle sont les enfants, les siens et tous ceux qu'elle a élevés en tant que "nounou". Elle entretient toujours des contacts avec la plupart d'entre eux, et elle montre à l'enquêteur plusieurs albums de photos qui reconstituent sa "carrière" de garde d'enfants. Mais elle pense aussi à ses petits-enfants, en remplissant un album intitulé "Dis-moi grand-mère" qui reprend divers renseignements sur elle-même et sur sa famille, à transmettre ensuite à ses deux petites-filles.

Nous avons là une forme particulièrement positive de la déprise, qui suppose la reconnaissance du temps écoulé, et aussi que ce temps n'a pas été perdu. Mis à part Me Gary, dont la transmission semble rentrer dans le cadre d'une opération mise en place plus tardivement, dans un but explicite d'échange, les personnes présentées ici se caractérisent par le fait qu'elles tirent un bilan très positif de leur vie : elles ont accompli ce qu'elles avaient à accomplir, et cette transmission prend le sens d'un don de soi, à travers un objet de passion qui constituera une trace.

Le vieillir et la famille

Vieillir ne se pose pas du tout dans les mêmes conditions si une famille est présente ou si la vieille personne est éloignée du monde familial. Encore faut-il bien observer les attentes des plus anciens et les réponses des plus jeunes. Il ne suffit pas qu'un enfant passe chez son parent pour que celui-ci se sente "en famille" ni même qu'il désire être en famille. Nous avons choisi ici de partir essentiellement du point de vue de la vieille personne. D'autres recherches nous ont fait faire l'hypothèse que ce qui distinguait les gens âgés dans leur rapport à leur famille (principalement les enfants) était l'attente (de soutien, de relations, d'aide...) vis à vis de cette famille ou au contraire l'absence de ce type d'attente, soit par manque effectif de membres familiaux, soit par la mise à distance, sous diverses formes, de cette famille. Les premiers ont présents à l'esprit qu'ils "peuvent compter sur" des personnes du milieu familial. Qu'un soutien soit réalisé ou non est affaire de circonstances, du moment de la trajectoire de vieillissement, c'est à dire pour nous du moment où la personne a été enquêtée. C'est le système de relation à la famille, et ce qu'en disent les acteurs, qui peut nous permettre de les compter dans la catégorie des "en famille" sans préjuger de ce qui pourra se passer dans l'avenir. Les seconds, ceux qui ne "comptent pas sur" de la famille montrent aussi à travers leur trajectoire qu'ils ont appris depuis longtemps à faire avec d'autres types d'organisation, d'autres réseaux.

Nous insistons sur le fait que les arguments qui nous permettent de faire cette distinction puisent dans le passé des relations des personnes, et dans leur présent. Par contre nous considérons avec plus de réserve les éléments de discours sur l'avenir, dans la mesure où il est assez rare, particulièrement en milieu urbain, que les situations soient fixées explicitement par les différents partenaires. "Ne pas vouloir demander aux enfants" (une prise en charge chez eux, une aide importante...) comme le "si je leur demande ils le feront" nous paraissent trop entrer dans le jeu permanent de l'autonomie/aliénation entre les acteurs concernés pour pouvoir être pris en compte hors d'un contexte très conjoncturel. La mesure de l'aliénation (c'est à dire dans ce cas céder à un proche des droits sur la gestion de sa vie) peut se réaliser justement dans la perte de la capacité à reconnaître cette aliénation, ou du moins la désirer au point de ne pas la reconnaître comme telle. Le processus met en avant trop d'enjeux existentiels pour que l'analyste puisse prendre ces affirmations pour argent comptant.

A. Vieillir en famille

Si un petit peu plus de la moitié des personnes enquêtées peuvent être considérées comme vieillissant en famille, quelques nuances apparaissent, suivant que l'on se place dans une relation de plus ou moins grande exclusivité vis à vis de cette famille.

1. Surtout ou seulement en famille.

Il s'agit de personnes qui privilégient les rapports familiaux, qui généralement semblent les avoir toujours privilégiés, et dont la trajectoire manifeste un fonctionnement collectif familial sur la longue durée. En particulier des relations soutenues, de solidarité souvent, n'ont pas cessé avec le mariage des enfants : les nouvelles générations ont été "intégrées" dans la culture familiale d'une manière continue. Il est significatif que les trois quart de ces familles ont connu les épreuves de l'émigration, c'est à dire l'émigration espagnole consécutive à la guerre civile et le rapatriement des Français d'Algérie et du Maroc essentiellement, mais on compte aussi quelqu'un arrivé du Portugal en 1930. Une autre famille a connu l'épreuve du décès précoce de la mère : M. Mercier, qui avait 5 frères cadets, a alors recueilli avec sa femme deux de ses plus jeunes frères (et son père) pendant que le second prenait le dernier. Ces familles ont ainsi mis à l'épreuve leur solidarité, et cette solidarité s'est montrée efficace.

Ce type d'émigration (politique) s'est presque toujours soldée par un certain déclassement social, et ces familles n'ont eu de cesse de "récupérer" une partie de ce déclassement. Le travail, l'économie, sont des valeurs aussi développées que la solidarité familiale, et la réussite est davantage venue par ce que l'on a offert aux enfants comme position sociale plus ou moins rétablie que du statut auquel on a pu accéder soi-même. Ces positions sociales sont bien sûr à relativiser avec le point de départ du vieux parent à son arrivée en France, quelquefois très modeste (manoeuvre du bâtiment), parfois dans des conditions de "redémarrage à zéro" comme le dit une ex-commerçante, parfois avec une perte vécue surtout sur le mode symbolique (pour les fonctionnaires rapatriés). Que les enfants aient pu accéder aux professions indépendantes bien établies, au statut de cadre même moyen ou à la propriété de leur maison suffit à se satisfaire pleinement de la "réussite" des enfants. Satisfaction d'autant plus grande que la position a été regagnée sur l'adversité par le couple fondateur. *"On était deux, on arrive à trente"* dit M. Gales, venu du Portugal à 22 ans. *"Nous avons toute la rue"* ajoute-t-il parce que deux de ses enfants ont fait bâtir sur le terrain familial. M. Soler n'a pu quitter l'Espagne qu'en 1956 après les épreuves de la guerre (père en prison, frère fusillé) et trouve d'abord du travail comme ouvrier peintre. Sa fille *"dirige une compagnie de théâtre (...) elle est rentrée hier de Moscou"*, son fils a *"une Alfa prototype, avec 6 cylindres (...) à Toulouse il n'y en a rien que deux"*.

"J'ai réussi mes enfants" (Me Poirier), *"je ne vis que pour mes enfants"* (Me Barthe) : il est évident que ce sentiment d'avoir tant donné suscite une certaine attente, à laquelle répondent les enfants dans la plupart des cas. C'est à dire que les enfants sont extrêmement présents, en particulier par un habitat de voisinage. La fréquence des visites est importante et l'aide apportée est dépendante des besoins. Le fils de M. Mercier venait faire la vaisselle tous les

jours après le repas de midi lorsque sa mère était malade. Depuis que son père est veuf, il continue de passer aussi régulièrement mais se contente de prendre le café avec lui. Les enfants apparaissent comme "mobilisables", et c'est cette sécurité qui est la plus appréciée par les parents.

En retour, cette proximité inter-générationnelle produit un certain type de vieillissement. Deux personnes sur trois qui comptent aussi exclusivement sur la famille (même s'il est fait usage d'aide institutionnelle, d'ailleurs) relèvent du "vieillir par la vieillesse" (cf Fenêtre "Les formes du vieillir"). Prendre la figure du "vieux", et se laisser donner cette figure est un des moyens de céder à la fatigue du vieillissement dans la satisfaction d'une vie bien remplie, et sous la protection d'enfants fidèles. Parfois l'aliénation consentie n'est pas loin, tel qu'en témoigne M. Cayrol : *"Les enfants oui, et heureusement d'ailleurs que je les ai. Et je vais vous dire j'aime les garçons aussi, mais surtout la fille, il faut une fille (...) quand on est vieux c'est la fille qu'il faut (...) Oui, elle me disait l'autre jour 'je vais être ta mère maintenant, après être ta fille je vais être ta mère, et tu feras ce que je te dis', 'oui, je t'écoute, ne t'en fais pas je t'écoute je vais me fier à toi', parce que des fois on voit les choses autrement que ce qu'elles sont, à notre âge."* A moins, mais le cas paraît plus rare, que la vieille personne réussisse, par la forme du "vieillir par la dépendance", à obtenir de ses enfants une aide dans un rapport de soumission plus ou moins accepté (Me Chabrol).

2. Une famille "tremplin"

Pour un nombre équivalent de personnes, si la famille est présente, par le biais ici aussi d'enfants vivant souvent dans le voisinage, ou du moins dans la ville, elle apparaît moins comme un refuge bien gagné que comme le potentiel existant pouvant éventuellement se mobiliser, mais qui ne doit pas empêcher de conserver ses choix propres de vie. Car c'est bien un esprit d'indépendance qui caractérise la plupart de ces personnes. Si l'on considère l'ensemble de leur trajectoire, on garde le sentiment que la part de choix individuel a été importante. Ils n'ont pas subi comme les précédents les aléas de l'histoire politique (même si ces derniers n'ont pas fait que subir, ils ont dû faire avec des événements importants qui les dépassaient dans une large mesure). Ils ont fait au contraire des choix, en particulier de mobilité résidentielle qui tenaient avant tout à leur volonté propre. Presques tous en effet sont arrivés dans leur quartier actuel (où le logement social est bien représenté) aux alentours de la prise de retraite. Beaucoup ont connu, le long de leur vie, plusieurs villes de résidence ou de travail. Et assez explicitement pour certains la question de la famille ne rentrait pas beaucoup en ligne de compte. On est assez loin de la stabilité qu'ont connue les immigrés vus précédemment une fois arrivés à Toulouse, généralement au début ou au plus au milieu de leur vie active : la réussite du nouveau départ a semble-t-il eu pour condition la stabilité de la famille.

Ici, cette épouse d'employé d'Air France, dont la fille est née à Dakar, décide à la mort de son mari de vendre sa maison (alors qu'une de ses filles avait fait construire la sienne sur le même terrain!) pour habiter un appartement dans un grand collectif (Me Roger). Me Ducasse quitte la petite ville où elle a travaillé jusqu'à la retraite pour vivre chez sa fille une dizaine d'années, puis reprend sa liberté et s'installe seule. La vie de Me Jarry est une succession de ruptures choisies : mariée à 17 ans, elle divorce (elle a la garde de 3 enfants sur 5), elle passe du travail d'agricultrice à "bonne à tout faire", puis rencontre un artiste qu'elle suit en tournées pendant 12 ans, et enfin, à 60 ans, retourne seule dans un petit appartement non loin de ses enfants. Me Prévot a quitté il y a seulement 5 ans, à 79 ans, la maison où elle cohabitait avec sa fille et la belle-mère de sa fille. C'est à 75 ans que Me Roussel quitte sa ville de l'Hérault pour se rapprocher de ses deux enfants à Toulouse. Malgré certaines difficultés au début, elle a réussi à se constituer de nouveaux réseaux de relations. Cette veuve d'officier explique pourquoi elle n'avait pas voulu acheter une maison en Espagne : *"quand les belles-filles arriveront : 'elle me l'a laissé comme un cochon et c'est moi qui suis obligée de faire le ménage' "* (Me Fabre). Donc, pas d'histoire et pas de maison de vacances "familiale".

Une autre caractéristique de cette population est sa capacité à lier avec les autres non familiaux. A côté de rapports fréquents avec les enfants, qui restent en quelque sorte seulement "en couverture" en cas de besoin, ces personnes ont un fort taux d'investissement relationnel en dehors de la famille. Et particulièrement sur le lieu même de leur habitat. Certaines fréquentent des clubs du 3ème âge, vont manger dans des foyers quotidiennement (M. Corbière, Me Prévot) ou participent à de multiples associations (cinq pour Me Rolin). Souvent les relations de voisinage sont importantes. Dans la plupart des cas d'arrivée en logement collectif (Bellefontaine, Papus, Empalot), le sentiment d'appartenance à une entité collective de quartier va de pair avec la satisfaction d'avoir eu accès à un logement bénéficiant du confort "moderne".

B. Vieillir sans famille

Nous retenons une forte opposition entre une majorité de vieilles personnes qui se sont affirmées, au cours de leur vie, et qui continuent à s'affirmer, comme de forts indépendants et une minorité dont la trajectoire et la situation actuelle font classer au contraire comme des personnes en dépendance. Il va de soi que ces termes ne font pas référence à l'univers du handicap : "personnes âgées dépendantes" n'a pas sa place dans ce rapport.

1. Des indépendants

Nous retrouvons ici en premier lieu les célibataires qui ont appris l'indépendance depuis longtemps, dans la mesure où elles ont quitté leur

famille d'origine. Pour Me Cladel le jour où elle a quitté sa famille est un de ses plus beaux souvenirs : *"je vais vous citer le plus agréable de ma vie, j'étais jeune, c'est quand je suis partie à Paris avec mes patrons (...) parce que je suis partie sans prévenir ma famille..."* Nous n'avons pas toujours de données très précises sur leur niveau de relations dans le passé, mais on doit reconnaître qu'aujourd'hui ces personnes se débrouillent fort bien de ce point de vue. Elles ont pu se débarrasser d'une partie du domestique quotidien en prenant leur repas à l'extérieur, en particulier dans un foyer du troisième âge. Me Leroux a construit son réseau de relation autour du foyer qu'elle fréquente depuis sa création et Me Cladel explique comment le foyer a constitué le centre de ses activités pendant de nombreuses années : *"Quand j'ai eu ma retraite, des personnes m'ont dit qu'on avait créé des foyers pour les personnes âgées, des vieilles personnes vivant seules, à ce moment là j'étais seule. (...) j'ai mangé là, à midi, ça me faisait une sortie, une activité, et puis quand je suis venue ici j'ai continué à y manger encore, j'y ai mangé pendant 7 ans (...) après, même que j'y mangeais plus dans ces foyers, il y a des animations, tous les mois il y a une sortie, on faisait un loto, on le fait encore d'ailleurs, et depuis un an je n'y vais plus, autrement j'y allais pour le loto, pour les sorties, toutes les sorties je les faisais"*. Depuis cette dame voit surtout une amie qu'elle a rencontrée à ce foyer.

On trouve aussi des veufs ou des veuves qui n'ont pas eu d'enfant ou dont les enfants sont partis loin depuis longtemps qui ont su conserver de forts réseaux, en n'abandonnant pas leurs activités anciennes ou en les remplaçant par des activités dans les mêmes réseaux. Ainsi M. Blondin, veuf depuis 14 ans, n'a jamais quitté le club où il jouait autrefois au tennis (il y joue maintenant au bridge) ni son association d'Évadés de Guerre. Il y trouve une complicité qu'il ne peut trouver ailleurs : *"Moi j'en connais des tas d'évadés, comme je fais partie des anciens évadés, et puis entre nous on se raconte des choses, quand on parle avec les gens, bon vous dites une fois je suis évadé, on va pas remettre ça tout le temps, tandis que nous, entre nous, on aime bien en parler. (...) Chez nous c'est presque familial, c'est véritablement des copains, quoi. Il y en a 3 ou 4 surtout, et puis il y a toute l'équipe, quoi. L'autre jour je suis parti, on est allé à V., manger. En voiture, parce qu'il y en a qui ont des voitures. On est allé à V., on a passé un bon dimanche, parce que tous ensemble on se retrouve"* On note en effet parfois des tentatives de se constituer une autre "famille". Me Navarre évoque des "neveux" alors qu'elle était fille unique et célibataire : *"Les amis qui viennent là tous les dimanches, les neveux comme je les appelle..."*

Certains, plus particulièrement lorsque les handicaps ont survenus, voient beaucoup de monde et concentrent leurs activités à l'intérieur. A 96 ans Me Lafforgue ne sort plus parce qu'elle habite un haut second étage sans ascenseur. Son fils est à plusieurs centaines de kilomètres et lui laisse toute liberté : *"il me laisse libre de décider ce que je veux faire. Quand j'ai voulu aller passer, parce que je passais l'hiver dans une maison de repos, je l'ai décidé et ils m'ont laissé faire, et quand j'ai plus voulu y aller ils m'ont laissé"*

faire aussi." Elle vit au milieu de ses plantes, avec le minimum d'aide, mais juste ce qu'elle estime avoir besoin : *"l'aide-ménagère me suffit"*. Et si la voisine vient la voir, elle estime que c'est *"plus par amitié, pour me faire passer un moment"*.

C'est aussi un trait général à ces personnes : leur capacité à mobiliser l'aide qu'il leur est nécessaire avec beaucoup de variété, beaucoup d'organisation et souvent avec une certaine anticipation. M. Blondin, selon le service de soins infirmiers, est un des rares clients à être venu frapper à sa porte pour demander de l'aide. Il ne pouvait se lacer les chaussures tout seul et voulait se faire aider. Divers copains l'accompagnent sur les lieux de ses activités. Il va avec certains d'entre eux manger souvent à un petit restaurant du quartier. Me Bonnefoy, qui ne sort plus de chez elle se débrouille pour se faire aider : par une voisine (le pivot du système d'aide), par l'aide-ménagère, un infirmier, un kiné, un jeune homme pour l'entretien du jardin, une étudiante voisine, le propriétaire, et tout de même parfois une fille ou un petit-fils. Et tout cela organisé : l'aide ménagère explique : *"on s'est arrangé avec la voisine, elle y va quand je suis partie, comme ça on n'est pas deux"* Me Guilloux assoie son réseau de soutien sur quelques amies, mais *"pour ne pas abuser"*, puise aussi dans le voisinage, et ici aussi tout est pensé : une étudiante l'emmène au supermarché : *"c'est l'étudiante pas l'aide ménagère, je n'utilise pas l'aide ménagère pour des trucs comme ça"*. Et elle se réserve *"un jour de liberté"* dans la semaine, celui où l'aide-ménagère ne vient pas. Me Navarre a fait évoluer son système d'aide suivant les changements dans sa situation : il y a eu l'époque où elle avait seulement une femme de ménage, puis elle a ajouté une étudiante au pair, puis à la maladie de sa femme de ménage, elle a fait venir chez elle une petite-cousine, à condition d'aller passer deux mois d'été en maison de repos. Me Guilloux estime que l'an prochain il lui faudra une aide-ménagère, M. Gautier aménage le rez-de-chaussée pour le moment où il aura des difficultés à monter les escaliers.

On doit aussi noter que la quasi-totalité de ces personnes a été défini, sur le plan des formes du vieillir, par le "vieillir par l'âge". Elles n'épousent pas la figure de la vieillesse mais considèrent plutôt qu'elles accumulent les ans.

2. Les dépendants anciens.

Ils représentent le cinquième de l'ensemble des personnes âgées de plus de 74 ans rencontrées. Mis à part un cas de célibataire, tous et toutes ont été mariés et ont eu des enfants. Nous retrouvons ce phénomène déjà signalé : la plainte, la vieillesse mal vécue est davantage le fait de personnes qui ont connu une vie familiale que de celles qui ont été célibataires (il est vrai essentiellement ici femmes).

Parfois les enfants sont loin, mais ce n'est pas le cas le plus courant. On peut noter plutôt des situations de deuil qui n'ont pu être surmontées. Ces personnes, qui auraient du être "en famille", ne peuvent l'être, pour une raison ou pour une autre. Un veuvage ancien n'est pas "compensé", au moment de la vieillesse, par la présence de la fille sur laquelle on pouvait compter, à cause de la maladie de cette dernière, d'autant plus difficile à accepter qu'il s'agit d'une maladie d'ordre psychologique (Me Marrot). Un veuvage plus récent est d'autant plus mal vécu que le fils, qui vit entre Paris et l'Afrique, connaît une période difficile sur le plan de l'emploi (Me Sarrasin). Le suicide d'un fils, il y a pourtant plus de vingt ans, mais qu'on ne s'explique toujours pas, et l'éloignement à Paris d'une fille laissent Me Rouanet sans relation familiale bien suivie.

Certain veufs ou veuves vivaient semble-t-il, d'une manière très dépendante par rapport au conjoint.

Mais ce n'est pas seulement le lien familial qui apparaît comme insatisfaisant. Presque toutes ces personnes voient très peu de monde, et celles qui ont des relations manifestent l'insuffisance de leur qualité. Me Sarrasin va tous les jours au club du troisième de son quartier, mais elle cherche encore la personne avec qui elle pourra vivre une véritable complicité telle qu'elle pouvait la connaître avec son époux. Ces couples étaient en fait assez peu tournés vers l'extérieur, et chacun des membres, sous des formes positives ou négatives, se satisfaisait sans doute du simple entretien des rapports établis depuis longtemps avec le conjoint. A part Me Sarrasin, il est vrai une des plus jeunes de notre échantillon, aucun ne va rendre visite chez des amis à l'extérieur : mais vraisemblablement, avant le veuvage, c'est le couple qui avait cessé de sortir ainsi.

Ces manques sur le plan affectif provoquent une plainte, assez couramment exprimée, d'un déficit relationnel. Ces personnes ne semblent pouvoir vivre leur manque que sous la forme de l'espoir vain du remplacement à l'identique. Plus que sa fille, c'est son aide ménagère qui peut apporter le meilleur soutien à M. Cros : non seulement elle porte le prénom de sa femme, mais de plus elle joue le jeu de la maîtresse de maison voulant imposer un ordre ménager au mari récalcitrant, ce que M. Cros avait connu toute sa vie : "*Ouais, ma femme ... elle rouspétait après moi. Je me suis toujours fait rouspéter moi. Si c'était pas la femme, c'est l'aide ménagère, ah, ah. Mais enfin c'est c'est terrible de tomber comme ça veuf... d'un seul coup comme ça...*" Me Marrot, qui se définit comme "*désentourée*" ("*Pas trop entourée? je suis désentourée plutôt!*"), rêve de "*quelqu'un de costaud (...)* Il manque que... il faudrait avoir quelqu'un toujours derrière... (rires)... vous comprenez ce que je veux dire. Une personne qui s'occupe de vous, qui vous sorte un peu, qui vous fasse le manger, qui vous fasse tout le plus gros." Me Sarrasin rêve aussi : "*Il faudrait que je sois comme j'étais avant, avec mon mari qu'on sortait, qu'on allait aujourd'hui, bon, quand on est deux, hein, vous sortez, il y a un but, même quand on va voir les magasins, on se parle (...)*". Me Morand se plaint que "personne ne l'aime", en particulier ses enfants (elle en a eu 5), mais espère

que l'un ou l'autre la prendra avec lui. Me Leblanc, qui avait vécu aussi sous la dépendance de son mari souhaite que son fils le remplace, mais ce dernier n'est pas prêt à jouer le jeu. Quant à M. Tournier, rien ni personne ne peuvent remplacer sa mère (il parle de son décès comme d'une "séparation") et l'Eglise qui l'a abandonné au moment de la retraite : *"Et là aussi (les curés) m'avaient donné un peu de marge parce que d'après la loi, toujours pareil la loi, il faut quitter à 65 ans. Ils m'avaient laissé courir un petit peu. Il a fallu s'exécuter. Ce qui m'a fait du mal, ça m'a contrarié de me voir inactif, cette cassure, du jour au lendemain, si vous saviez ce que c'est ! Ah là là, quand on est habitué, vous avez votre emploi, l'entraînement, votre vie, votre rythme."* On comprendra que ces personnes qui rêvent d'une prise en charge en continuité avec leur ancienne dépendance trouvent rarement une aide qui leur convienne. Les critiques envers les aides institutionnelles sont courantes.

La proximité de ces "dépendants anciens", grandement insatisfaits de leur situation, est assez grande avec ceux qui se définissent par la dépendance sur le plan de la forme du vieillir.

c) des obstacles au maintien de la relation

Nous l'avons déjà souligné, le discours sur les inconvénients de la vie en ville à la vieillesse n'est pas très abondant, en termes précis du moins, en exemples significatifs d'une organisation urbaine défaillante pour les plus âgés. Les personnes enquêtées ont préféré parler de "la foule" plutôt que de tel aménagement urbain, ont évoqué plus facilement leur handicap, en "internalisant" celui-ci, plutôt que les défauts d'accessibilité à certains services (nous avons toutefois relevé plus haut quelques uns des problèmes cités). Ici nous avons relevé quelques obstacles rencontrés par les personnes dans leur désir de poursuivre des relations avec les autres, avec les proches.

- les escaliers.

Sortir et rentrer dans son logement devient un problème majeur lorsque une gêne à la marche se combine avec des escaliers à franchir. Dans certains cas, par exemple en secteur d'habitat social, la solution, souvent trouvée, est le changement d'appartement dans la même résidence. Nous avons par contre trouvé peu d'exemple de déménagements dans le

secteur privé causé par le handicap. Me Fabre, encore en bonne forme, évoque la possibilité de partir en institution à cause de ses escaliers : "*ce qui m'embête c'est monter mes étages, quand je suis avec des paquets ça pèse alors ça les deux étages... Et si je suis obligée un jour de partir en maison de retraite ça sera à cause de ces diables d'escaliers, parce qu'il n'est pas question d'avoir un ascenseur ici*". M. Gautier a prévu de s'installer plus tard au rez-de-chaussée de sa maison. En fait les habitants du centre et des faubourgs que nous avons interrogés font avec leurs escaliers. Les plus jeunes reconnaissent qu'ils leur demandent des efforts, mais les plus âgés en arrivent à ne plus sortir de chez eux alors qu'ils se déplacent relativement facilement à l'intérieur de leur appartement (Me Lafforgue, Me Constant peut-être bientôt, Me Navarre, Me Marrot) : il semble que l'escalier soit un acquis, relevant d'un choix ancien, qui ne peut plus être contesté.

-les changements de lignes de bus.

L'ouverture de la première ligne de métro toulousain, peu avant la date de l'enquête, a provoqué une redistribution des lignes d'autobus urbain. Ce sont surtout des quartiers les plus proches du centre (le centre lui-même, les Minimes, la Côte Pavée) que les plaintes les plus nombreuses sont venues. La disparition de la ligne 14 sur une partie de son ancien parcours a fait l'objet de protestation des gens du quartier des Minimes, et les changements de parcours de la ligne 22 de la part de ceux de la Côte Pavée. Plusieurs personnes ont expliqué qu'elles avaient changé leurs habitudes de fréquentation (de magasins ou d'autres services) à cause de ces modifications.

- les obstacles au stationnement

C'est un problème spécifique au centre ville, qui a connu un aménagement récent dans le sens d'une volonté de limiter la présence des automobiles en ville, sur le plan de la circulation (rues semi-piétonnes en particulier) et du stationnement (création de parkings souterrains, systématisation des barrières et bornes pour empêcher l'arrêt sur les trottoirs, rues à couloir unique). Une des conséquences de cette politique relativement efficace est dénoncée par plusieurs vieilles habitantes du centre-ville : les difficultés d'accès à leur logement, d'une part pour elles-mêmes lorsqu'elles conduisent, d'autre part pour ceux et celles qui leur rendent visite.

Me Serres raconte : "*je mets ma voiture avec les feux de détresse devant la porte, et auparavant j'avais descendu mes valises en-bas dans la loge de la concierge pour ne pas*

prendre trop de temps. Quand je suis revenue à la voiture avec ma valise et mon autre paquet je trouve un PV, (...) j'étais furieuse. (...) quand même pour 3 ou 4 minutes le temps d'aller chercher ma valise, que peut faire une personne de 81 ans qui ne peut quand même pas trop conduire la nuit maintenant et qui est obligée de partir dans l'après-midi pour aller auprès d'une malade?". Elle laisse sa voiture assez loin de chez elle car elle a peur dans les parkings souterrains : "je ne veux pas aller dans les parkings souterrains même qu'on me paierait." D'autres nous font part de leur stratégie pour parvenir à se faire chercher en voiture ou pour que des proches puissent venir chez elles. Me Barthe habite sur une place interdite aux voitures le dimanche, et doit prévoir avec son fils un moyen de le rejoindre : "quand je pars, on se donne rendez-vous, je pars la veille ou on se donne rendez-vous, le dimanche, ailleurs pour que ce ne soit pas embouteillé." Me Fabre doit aussi bien préparer le départ avec ses fils : "alors maintenant quand mes fils viennent me chercher ils me téléphonent ils me disent 'Dans dix minutes on sera là, tâche d'être en-bas, ne nous fait pas attendre', parce que autrement ils font le tour deux ou trois fois. Et puis cette petite rue qui est en-bas, 'vous n'avez qu'à vous mettre dans la petite rue d'en bas', 'comment tu veux qu'on se mette dans cette rue, y a déjà 2 ou 3 voitures'." Et puis les fils peuvent perdre patience : "Alors l'autre jour mon fils il me dit 'j'en ai marre, ça fait trois fois que je tourne en rond, la prochaine fois terminé, tu iras t'asseoir sur une borne là et tu m'attendras', alors c'est ce que je fais maintenant." Me Navarre, de son côté, explique que ceux qui viennent lui rendre visite le dimanche sont gênés pour stationner et doivent négocier avec un voisin la permission de le faire devant son garage : "ils ne sont pas contents que j'habite là, ils ne peuvent jamais se garer. Les amis qui viennent là tous les dimanches, les neveux comme je les appelle, (...), se mettent devant le portail, ils mettent où ils sont, et comme monsieur B. les connaît, il les laisse se... il n'y a qu'une auto dans la maison, une voiture, à ce monsieur B., alors quand il ne bouge pas, il veut bien qu'on se mette devant sa porte, il le veut. Ils mettent le nom, Navarre et il sait qu'il faut qu'il nous téléphone et qu'on va l'enlever." On ne sait pas dans quelle mesure exactement ces difficultés peuvent entraîner ou non une lassitude à accéder au domicile de ces personnes, mais on peut penser que l'avance en âge, des habitants et de leurs visiteurs parfois, ne va pas faciliter l'approche de ce centre-ville de plus en plus constitué comme une citadelle.

Prendre le bus et le métro.

31 personnes sur 45 prennent assez régulièrement les autobus urbains, et 12 le métro, en circulation à Toulouse depuis un an environ au moment de l'enquête. Parmi ces 31, 9 disent avoir des difficultés à prendre le bus (aucune de celles qui prennent le métro ne disent éprouver de difficultés à le faire). 6 personnes ne prennent ni bus ni métro parce qu'elles ne sortent quasiment plus seules de chez elles. 8 ne le prennent pas.

Ceux qui prennent le bus.

La gratuité des bus est un avantage souligné explicitement par une dizaine de personnes. Le sujet est l'occasion, à plusieurs reprises, de louer la municipalité : *"la carte du bus gratuite, c'est une merveille, Baudis il a bien fait les choses"* (Me Leroux); *"et puis je paye pas, quand je remplis ma feuille des impôts locaux je me dis 'après tout avec toutes les économies' parce que je le prends beaucoup le bus, je suis une grande utilisatrice."* (Me Fabre). Par ailleurs *"avoir la carte des bus"* fait aussi rentrer dans le "troisième âge", c'est assez souvent le moment de l'expression d'un "nous" : *"Parce que là Monsieur le Maire il a fait une bonne chose, hein, pour nous, vous savez."* (Me Sarrasin). M. Gautier va en ville *"en bus, puisqu'on a la carte"*. Cette gratuité est un "acquis" auquel tiennent même ceux qui ne paraissent pas être les plus pauvres. On a le sentiment que la dimension symbolique n'est pas négligeable dans cette appréciation, et il est rare que l'on exerce sa critique au sujet de "la carte". Seul M. Gales se moque des gens qui "profitent" de la gratuité : *"j'en connais qui vont en ville 10 fois par jour, je les vois passer, on n'a pas besoin d'aller en ville 10 fois, on y va parce que le car est pour rien"*.

Par contre plusieurs font part de l'image en retour produite par une partie de la population : ceux qui se plaignent que les bus soient bondés parce que remplis de personnes qui ne payent pas. Ce qui tend à renforcer, semble-t-il, le sentiment d'appartenance aux "ayant droit" : *"alors on nous dit, oh les vieux ils payent pas, voilà. Avec ce prétexte qu'on paye pas, on encombre les"*

bus, combien de fois on l'a entendu ça." (Sarrasin); "elle m'a dit 'je viens de l'avenue Jean Rieux, c'est loin, et je vais partir avant la foule parce que dans l'autobus hier soir en rentrant y avait un groupe de jeunes, il était 6 h et quart', je ne prend plus le car à cette heure ci, 'Y en a un qui a dit, évidemment y a pas de place, vous n'avez que des gens qui ne payent pas', évidemment elle n'était pas très contente cette dame, elle a un peu peur en plus..." (Me Poirier). Même l'inconfort du voyage est prétexte à la reconnaissance d'une condition commune de "troisième âge" : "je connais beaucoup de personnes âgées qui me parlent qui me disent 'mais c'est une catastrophe le bus, et les chauffeurs qui démarrent avant qu'on ne s'assoit le 3ème âge', surtout les nouveaux bus ça fait des bonds en avant ou en arrière, alors voilà où on en est pour le transport. " (Me Guilloux)

La pratique des bus est un des moyens de se mesurer avec les plus jeunes. Il est difficile d'évaluer les conséquences de cette rivalité sur l'occupation de l'espace public : commencer à ne plus prendre le bus au moment où "les jeunes" le prennent peut conduire à le prendre de moins en moins en étant convaincu que là n'est pas notre place. Ainsi une dame âgée en vient à réclamer des "petits bus" spécifiques aux personnes âgées : *"des petits bus ça serait bien parce que quand vous entendez, quand on monte dans les bus où y a les jeunes et qu'il vous disent 'ce 22 il n'y a que des vieux' qu'est-ce que vous voulez leur répondre ? J'ai ma voisine qui lui a dit 'c'est grâce à votre grand-père qui est vieux que vous êtes là'..." (Me Guilloux). Nous pouvons par contre constater que certains mettent en scène une confrontation entre soi (en tant que "vieux") et les jeunes.*

C'est toute la question sur "céder la place", pratique que beaucoup jugent abandonnée par les générations d'aujourd'hui : *"Ça, ils ne vous donnent pas la place hein, ça arrivait quelque fois quand on me voyait avec une canne... je ne demande pas" (Me Barthe); "Q : Ça vous arrive de rester debout dans le bus? R : Oui, oui (en appuyant). Ça arrive à d'autre hé. Q : Demandez vous la place quelquefois? R : Non. Q : Certains m'ont dit qu'à partir du moment où on leur demande, aux jeunes, ils le font. R : Ils devraient le faire d'eux mêmes. Q : Vous ne voulez pas leur demander? R : Non, ils devraient le faire d'eux mêmes. Ça vient de soi même ça. (...) Q : Vous n'avez pas à leur demander... R : Ils le voient (...) ils font la comparaison de l'âge quand même."; M. Cayrol parle d'un "changement de mode" : "Faut faire attention, quand y a du monde, des fois on est bousculé, faut faire attention il faut se plier aux jeunes, de ce côté là, la politesse, le temps des classes, vous voyez tout un tas de jeunes, les sacs dans le passage, je sais pas moi, enfin c'est la nouvelle mode." Me Bonnefoy préférait faire le voyage debout plutôt que de demander : *"Et alors je montais dans le car avec une béquille personne ne se levait, et comme je suis timide je n'aime pas demander, attendre que quelqu'un me dise 'madame asseyez vous'.. et bien je faisais le trajet jusqu'au Capitole, jusqu'au jardin.. debout. " On doit tout de même signaler que trois personnes au contraire disent qu'on leur cédait la place, dont deux hommes qui insistent sur ce point : "Oh, ça les gens sont gentils, surtout que j'ai la**

canne. Quand je monte avec la canne, il y a toujours quelqu'un qui se lève pour céder la place, presque toujours, hé. Té, asseyez vous monsieur. Bon, merci. Non, dans l'ensemble, les gens sont très gentils. Ils me voient arriver..." (M. Blondin); "Les gens sont gentils quand même vous savez, ils vous respectent quand vous êtes âgé, il faut pas dire que... Ils vous rendent plutôt service que... C'est rare que vous soyez bousculé, ils vous cèdent la place. (...) Dans les bus, pour ainsi dire je ne fais jamais le trajet à pied, il y a toujours quelqu'un qui me cède la place. Faut pas dire ce qui est pas vrai." (M. Mercier)

Ceux qui connaissent des difficultés pour prendre le bus

On peut seulement faire remarquer que "*dans le bus, il faut s'accrocher*". C'est l'expression la plus courante pour signifier un certain niveau d'inconfort, sans doute mis quelque peu mis en sourdine du fait de la gratuité : "*Il faut s'accrocher bien sûr. (...) il vaut mieux, même des deux mains (rire). On n'a pas de le pied marin hé!*" (Me Leroux); "*Ça va, on se tient comme on peut, quelques fois on est tenu par les gens même parce que c'est tellement bourré, mais enfin... de ce côté là je me plains pas.*" (Me Fournier); "*on peut s'accrocher quand même. Accrochée, ça va bien (...)*" (Me Constant). Mais d'autres se plaignent de réelles difficultés pour prendre le bus. Une personne raconte comment il lui est difficile de composer son ticket : "*Alors, entre nous, ne le dites pas, mais je ne compose pas. Seulement un jour, oh, ils ne me mettront pas en prison. J'ai la carte, quand même. Mais au début je me croyais obligé, en principe, je suis obligé, ou alors des fois je le donnais à quelqu'un qui me le faisais. Parce que où me tenir, avec les une main, c'est pas suffisant. Surtout qu'il faut le faire sortir, alors j'attendais un arrêt. (...) Voyez, je me tiens. Sitôt que je monte dans le car, je suis accroché d'un côté, l'autre main, et alors je monte bien. Seulement quand il faut aller là devant et sortir le truc, et alors, rien que d'y penser, je tremble davantage, ça ça le fait, hé. Quand j'ai envie de faire quelque chose, allez expliquer ça? Non, parce que il y a des jours je ne tremble presque pas. (...) Maintenant, il ne faut pas se plaindre, parce que c'est un cas exceptionnel, un type qui tremble, quoi.*" M. Blondin met donc sur le compte de son Parkinson un handicap qui est la conséquence de la rencontre entre une maladie et une machine.

Les difficultés relèvent parfois de l'accès à l'autobus : "*le bus pour monter et descendre, il y a des problèmes. Parce que quand il ne s'arrête pas trop loin du trottoir ça va mais quand il s'arrête pas trop au bord du trottoir, moi avec mes genoux. Je vois quand je vais chez ma coiffeuse entre les deux ponts là-bas, vous savez... il n'y a que là que je prends le bus, et il faut que j'attende l'arrêt qu'il soit bien arrêté pour me lever parce que je ne suis pas très stable.*" (Me Barthe). M. Cayrol remarque aussi : "*Ils se rangent contre le trottoir en principe, mais pas tous.*" Me Navarre de son côté a des déficiences visuelles : "*Ce n'est pas ce que je redoute le plus d'y monter, c'est*

pour en redescendre que je serais plus gênée, parce que la hauteur des marches, je n'évalue pas très bien. Tandis que pour monter c'est plus facile." Mais il est vrai que l'inconfort du transport urbain n'est pas toujours mis en avant. Me Gary raconte qu'elle s'est "tordue le genou", et ce n'est qu'incidemment qu'elle en donne les détails : "*J'étais dans l'autobus et puis vous savez qu'on est gêné quand on était en face là, alors y avait les dames et puis on se presse, on est nombreux, trois d'un côté, trois de l'autre. Alors, boudu je suis gênée, alors je pousse d'un côté, et alors j'ai poussé la jambe comme ça... crac ! Mon genou a craqué. Houuu j'ai dit 'que je me suis fait mal, que je me suis fait mal'. J'ai dit 'je pourrais pas descendre du car'."*

Que ces difficultés soient le prélude à un abandon de la pratique de l'autobus nous paraît assez probable. Plusieurs de ceux et celles que nous venons de citer ne montent en bus que rarement. M. Blondin avait cessé de l'utiliser, et il vient à nouveau de faire une tentative, pour le moment positive. M. Cayrol et Me Navarre ne l'ont pas pris depuis quelques mois, et, s'ils n'abandonnent pas l'idée de le faire, ne semblent pas réellement motivés. Me Gary s'interroge sur sa ré-utilisation, comme Me Guilloux.

Ceux qui ont cessé de se déplacer en bus

Pour certains de ceux qui ont abandonné l'usage des transports en commun, le seul constat : "je ne peux plus sortir de chez moi" impose l'évidence : le bus ne peut rien pour faciliter la sortie, que ce soit à cause de handicaps moteurs évidents ou "des vertiges" ou simplement "la peur", après une chute par exemple. Mais on trouve aussi tous ceux qui ne donnent même pas ce type de raison, qui ne voient pas simplement ce qu'ils pourraient aller faire en bus, ou qui auraient beaucoup de difficultés à le faire aujourd'hui mais qui ont cessé depuis longtemps cette pratique. Me Lopez ne sort plus de son quartier depuis la mort de son mari il y a quinze ans. Me Ducasse réalise ses courses seules au centre commercial près de chez elle, mais ne prend plus ni bus ni métro comme il y a peu : "*j'allais, j'allais en ville, et là ça fait bien un an que j'y vais plus... Parce que j'ai peur; j'ai peur. Q : Peur de ... ? R : Il m'a dit le spécialiste, le spécialiste il m'a dit, 'ça, ça vient que vous avez pas conscience de vous voir partir en quelque part'*". Pour M. Garcia, qui se déplace aisément dans son quartier ou sur son lieu de vacances, la ville ne présente aucun intérêt ("Q : ça ne vous dit rien d'aller en ville? R : *non, moi je connais tout le monde par là*") et il considère l'idée de prendre le métro comme une imprudence : "*tout seul je ne le prendrais pas, je ne veux pas commettre d'imprudence*". M. Cros n'a jamais repris le bus depuis les changements de ligne consécutifs à l'ouverture de la ligne de métro, mais sa pratique du centre-ville ne semble jamais avoir été bien soutenue. Si Me Peret n'a pas utilisé de transport en commun depuis 6 ans c'est qu'elle compte surtout sur ses enfants pour la conduire, assez rarement d'ailleurs, hors de son pâté de maison. Me Leblanc use d'un argument qui reprend la stigmatisation des cités qui environnent son quartier pour justifier l'abandon de la

fréquentation des bus : *"On est dans des quartiers où il y a beaucoup d'Arabes, et c'est pas... Les autobus qui passaient par Bagatelle c'était pas très agréable"*. En fait, comme dans les autres cas cités ici, ne plus prendre le bus est l'indicateur d'une plus grande limitation de son espace de vie, qui tend à se resserrer autour du logement. Rester dans son bout de ville tend à devenir la solution la plus économique, pour conserver ses forces, conserver ses relations, pour ne plus avoir à faire l'effort de la confrontation à l'autre inconnu.

Les utilisateurs du métro

Ouvert à peu près un an avant notre enquête, le métro peut être un bon test sur les questions d'accessibilité. Il a été en effet conçu de telle façon que la gêne à la marche ne peut empêcher de le prendre (ascenseurs à toutes les stations, aucun marche à franchir pour entrer dans les rames...) Par ailleurs l'automatisation (il s'agit d'un VAL) pouvait désorienter un public habitué au contact avec les chauffeurs (Me Rolin, qui, tout en l'empruntant, dit ne pas aimer le métro sans s'expliquer vraiment, confie par contre à propos du bus : *"il me prend et il me ramène"*). Une seule personne nous a signalé qu'il lui était beaucoup plus facile de monter dans le métro que dans le bus (MeJarry), et environ le quart de celles que nous avons interrogées a déjà utilisé le métro. Il est très net que la plupart de ces utilisateurs du métro (en fait essentiellement utilisatrices) sont des personnes qui ont un très fort niveau d'activité, et plus spécifiquement une pratique de la ville des plus importantes. Elles sont certes très satisfaites du métro, mais sans lui elles auraient continué à se déplacer en bus. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que le niveau de confort auquel elles s'habituent avec le métro ne les incite à fréquenter la ville plus longtemps. Il apparaît en tout cas que peu de ceux et celles qui avaient des difficultés à se déplacer en transports urbains aient changé d'habitudes avec le métro.

Cela n'est pas vrai par contre pour les habitants de Bellefontaine rencontrés. La création d'une tête de ligne dans le quartier du Mirail visait à désenclaver cette "ville nouvelle", qui a connu bien des vicissitudes, et une partie de ses habitants, ceux qui reprennent à leur compte les avantages qu'offrait le projet de départ (un certain confort des appartements, la séparation des circulations piétonnes et automobiles) se réjouissent de ce qui leur est apparu comme une opération de revalorisation de leur quartier. *"Ça va vite, c'est plus vite fait, on est plus vite en ville, il faut une heure avec le bus, tandis que là en 10 mn, un quart d'heure je suis en ville."* (Me Jarry). *"Y a des ascenseurs partout. Je prends l'ascenseur. Heureusement d'ailleurs..."* Q : c'est prévu pour.. R : *Oui, oh ben le métro, je comprends que oui, c'est pour les personnes handicapées, pour tout. Ah oui, le métro c'est bien hé, oui."* (Me Rouanet). *"Oh alors là c'est épatant ce métro hé ! Pas de marches, rien du tout, eh ben vous savez hé ! Et quand je vais au Géant, j'attends le bus là, le 12 là. Comme ça, quand je reviens il me dépose devant, alors comme ça je prends l'ascenseur là haut,*

et puis voilà." (Me Pons). "Avec le métro, dites, vous vous rendez compte ! Et puis les personnes âgées, on ne paie pas le métro seulement (...) à partir de 65 ans. Moi maintenant j'en ai 81. (...) le métro, depuis un an et demi, si je l'ai pas pris 300 fois..." (Me Roger). Où l'on constate que l'usage d'une technique de pointe n'est pas incompatible avec la vieillesse pour peu qu'il rentre dans le cadre d'une revalorisation de son "chez soi".

5. Quelques formes de déprise

Nous avons tenté de montrer que les processus liés aux pratiques spatiales en milieu urbain qui accompagnent l'avance en âge, étaient, le plus couramment, vécus sous le mode de la substitution : il s'agit de remplacer les activités effectuées jusqu'alors, par des activités qui ont moins d'ampleur sur le plan du déplacement, et donc qui concernent un territoire qui tend à se réduire, mais où l'essentiel veut être préservé, c'est à dire le maintien de relations satisfaisantes, mariant le plus souvent l'assurance de forces affectives à des rapports aux autres sécurisants. Au delà de ce schéma très général, diverses formes peuvent être présentées, sans recherche ici de l'exhaustivité de ces formes.

Nous retiendrons quatre formes de déprise en quelque sorte "limites". C'est à dire que les cas que nous avons relevés ci-dessous sont moins exemplaires de ce qui se passe le plus généralement (ce dont nous avons parlé plus haut) que des modèles de situations particulières, d'ailleurs susceptibles d'évolution. N'oublions pas en effet que les monographies de cas réalisées l'ont été dans la synchronie, qu'elles représentent des moments de trajectoires de vieillesse qui ont toutes leurs durées. Les vieilles personnes sont plus ou moins fidèles à leur trajectoire et opèrent leurs choix de vieillissement à l'intérieur d'un ensemble de contraintes dans lequel elles essaient de trouver les "bonnes solutions" dans le bricolage quotidien que constituent les rapports avec les autres.

Il apparaît ainsi que des personnes accentuent plus particulièrement leur déprise par des façons de vieillir qui se placent sous le signe de la plainte, du malheur presque revendiqué, et par des rapports aux autres plutôt difficiles : ce sont de "fortes déprises". A l'opposé, des

personnes opèrent un retour sur les activités qu'elles avaient un temps abandonnées : nous qualifions ce processus de "reprise". Par ailleurs, certaines formes ressemblent à de la mise en dépendance, dans la mesure où l'on tend à confier son avenir aux autres, en cédant une part plus ou moins importante de son autonomie. Pour certains, il s'agit plutôt de se mettre sous la protection de la famille ("mise en dépendance familiale"), pour d'autres de faire plutôt appel aux institutions gérontologiques ("mise en dépendance non-familiale"). Bien sûr des vieilles personnes peuvent à la fois connaître un processus de forte déprise et une mise en dépendance.

a) De fortes déprises

Parmi les personnes qui se présentent dans le registre du malheur ou de la plainte, chez lesquelles la "prise" sur les événements et l'environnement en général est défaillante, on repère une dominante d'individus qui expriment leur mal être sous la forme de la "vieillesse maladie" (voir Fenêtre Santé). Ce sont en effet des personnes qui, pour la plupart, n'ont aucun recours possible dans une situation de désarroi qui, pour d'autres peut ne constituer qu'une étape. Nous observerons les diverses formes relativement proches de cette déprise, en distinguant celles qui succèdent à un veuvage de celles qui prennent effet dans un contexte multidimensionnel.

- Un deuil difficile à faire

Ne plus sortir, ne plus être en contact avec le monde

La dimension relationnelle est portée manquante dans la vie de certaines veuves et veufs. La perte ressentie dans ce qu'il en apparaît, semble davantage dûe à l'absence du fonctionnement en couple qu'à l'absence du compagnon lui-même. Prenons le cas de Me Sarrasin qui raconte les malheurs de sa vie de femme seule.

Cette dame a perdu son mari il y a un peu plus de quatre ans et reste très choquée de cette disparition qui a bouleversé sa vie: "*la vie a changé de ... a basculé... ne plus sortir, ne plus être en contact avec le monde, je me sens un poids, je me sens inutile, alors que je me sens que... je pourrais faire encore beaucoup de choses. Ah c'est terrible vous savez...*".

Elle raconte comment il fallait qu'elle revienne à la clinique où il est mort : *"Dans les premiers temps que mon mari était décédé, toutes les semaines j'allais à la clinique, comme ça, et il fallait que je monte devant la porte pour voir où c'était"*. Elle dit beaucoup de bien de son mari - *"On s'était organisé, mon mari faisait beaucoup, il faisait la soupe, il faisait le café, il faisait beaucoup de choses, les commissions"*-, sauf pour dire qu'il fumait beaucoup, qu'elle ne pouvait plus le supporter et qu'elle l'envoyait dehors.

C'est surtout le fait d'être en couple qui comptait -*"Quand on est deux, on parle, mais comme ça"*-, et elle envie ceux qui sont restés ensemble :*"parce que je vois des gens, pas par jalousie, parce que c'est pas mon tempérament, mais quand je vois un couple je dis mon Dieu ce qu'ils sont... ils peuvent pas savoir le... le bonheur qu'il y a d'être en couple, et moi ça me fait mal."*

Parce qu'être en couple c'est mener une vie "normale" : *"Je voudrais bien un compagnon, parce que c'est plus... c'est une vie normale, quand on est deux c'est une vie normale quand on s'entend bien."* Et : *"Il faudrait que je sois comme j'étais avant, avec mon mari qu'on sortait, qu'on allait aujourd'hui, bon, quand on est deux, hein, vous sortez, il y a un but, même quand on va voir les magasins, on se parle"*.

Cette dame tente bien par l'intermédiaire du Club de nouer de nouvelles relations mais en vain. *"On dansait entre nous parce qu'il n'y a pas d'hommes. Il y a des hommes mais on est à part, ah il y a une salle qui y sont et ces messieurs jouent aux cartes, alors peut-être que les papotages ça gêne, vous comprenez, alors on est à part"*, mais elle raconte non sans quelque gourmandise comment elle a servi d'intermédiaire pour une copine qui cherchait un compagnon :*"j'avais donné mon numéro de téléphone comme si que... dame, 73 ans, cherche monsieur quoi, pour euh pour euh, pour amitié. Elle a reçu 95 coups de télé... j'ai reçu 95 coups de téléphone, il y en a des hommes qui cherchent, hein, eh ben j'ai réussi à la faire marier. Il y a des gens, alors que je disais, oh, c'est pas pour moi, que je disais, c'est pour une personne, je vais vous donner ses coordonnées, alors donnez moi les vôtres, si ça correspond, alors je lui disais le numéro de téléphone, alors il y avait des messieurs qui me disaient, vous avez l'air agréable, pourquoi pas vous? qui me disaient, oui, pourquoi pas moi je disais, je riais."* Mais ces messieurs étaient de villes assez lointaines et elle n'a pas franchi le pas. Elle reste en règle générale insatisfaite des quelques relations qu'elle noue au Club du 3ème âge ou avec une voisine dont elle attendrait plus : *"ça en reste là"...*

Elle continue de sortir un peu mais sa solitude la dessert, toujours dans le même registre :*"J'y ai été une fois toute seule je me suis fait peloter pendant toute la journée au cinéma, je changeais de siège on me suivait. Vous savez, une femme seule, réellement c'est pas amusant, on a à faire à toutes sortes de choses"*. Seule, les voyages non plus n'ont pas d'intérêt.

Elle perçoit le contraste entre sa forme physique et son moral : *"je serais dynamique, mais je m'enfoncé"*; *"Je serais dynamique, mais cette solitude me... me bloque"*. Cette situation a aussi des conséquences sur l'alimentation : *"Je mange le matin et pas le midi. Il y a rien à faire, c'est bouché, c'est là. (...) Sitôt que je m'assois à la table ça y est. J'ai une angoisse qui me prend et c'est fini"*. Cette angoisse se traduit en sentiment d'insécurité dont témoigne de manière éloquente cet aveu : *"Je vais vous dire pourquoi je ne lis pas, parce que je n'entends rien. Vous savez cette solitude me pèse, alors au bout de cinq minutes quand je suis dans la solitude complète il faut que je bouge. Je ne peux plus, ça m'angoisse et je ne peux plus"*.

Me Fournier, veuve depuis 1983, souffre aussi de solitude aggravée par le sentiment de la perte d'une communauté impossible à retrouver depuis son départ d'Algérie. Développant un modèle familial très fort, cette dame attendait beaucoup de ses enfants qui, tout en étant présents, veulent marquer la distance. Elle cherche un peu désespérément à l'instar de Me Sarrasin, à lier avec d'autres compagnes veuves mais sans résultat : *"Je ne suis pas arrivée à me faire des amies, je me demande pourquoi, je suis veuve depuis 1983, j'ai essayé, j'ai essayé parce que la solitude me pèse, j'ai vu des clientes, des anciennes clientes qui sont veuves aussi, je leur ai dit 'si vous voulez on se réunit une fois chez vous, une fois chez moi, tout ça', elles m'ont dit 'oui' mais c'était tout. Je les ai revues après et alors chaque fois que je leur disais quelque chose 'non moi je m'occupe de mes petits-enfants', l'autre 'je sors avec ma belle-fille'... L'autre, voyez, elles avaient toutes une...J'ai même fait, deux ans après que mon mari est décédé, j'ai invité sans connaître, des voisines, je connaissais leur nom, j'avais pris le numéro de téléphone, je leur ai téléphoné et je leur ai offert un thé, elles sont venues, je leur ai fait visiter l'appartement... Elles m'ont remercié en partant en disant 'on remettra ça', et plus rien..."*. La nostalgie de cette communauté, où chacun était reconnu, la marque au point de devenir pour elle une véritable obsession. Écoutons ce qu'elle ressent à la sortie de la messe dans son quartier : *"ici je vais à la messe, parce que je vais à la messe le dimanche, eh bien je sors je vois toutes ces personnes en sortant... comme on faisait en Algérie, la même chose, ils se disent bonjour, ils bavardent, tout ça, moi je sors je ne connais personne, je rencontre personne, si je connais quelqu'un c'est juste un petit signe de tête... vous savez, ça, ça fait mal, mais je vais quand même à la messe. Comme je sais ce qui arrive maintenant, je sors tout de suite et je rentre chez moi"*. Non seulement la communauté d'origine est introuvable, mais de plus elle a le sentiment qu'une communauté existe à laquelle, malgré quinze ans de vie de commerçante en son sein, elle n'a pas accès : *"Mais les gens... c'est pas familier comme on l'était en Algérie, ici ça manque, franchement. Ceux qui se connaissent ici... et c'est pour ça qu'on a l'impression qu'on est encore pas..."*

Q : Intégrés? R : *Intégrés, on n'est encore pas intégrés. Alors comme on ne veut pas quand même forcer parce que...*. Une déprise forte qui se traduit par l' expression récurrente d'un sentiment de solitude: *"je me plains que d'une chose c'est de la solitude, mais alors ça je ne peux pas l'admettre, c'est pas possible. Le matin ça va, mon petit train-train, faire mes petites courses, ça va, après déjeuner dans l'après-midi c'est là que je tourne, que je retourne. C'est que en plus avant je tricotais, je cousais, et alors depuis la mort de mon mari alors là j'ai tout arrêté, encore heureusement la lecture je continue, mais la couture et le tricot... c'est simple j'ai la corbeille du tricot ça fait onze ans qu'elle est dans le salon, avec du tricot commencé..."*.

La situation de M. Cros a déjà été évoquée comme significative d'un état de "faiblesse sociale". Cet homme dont la situation de dépendance semble avoir caractérisé toute une vie, en tout cas dans la manière dont il la présente - les récurrences de la forme passive- mais aussi dont en parlent ses proches, a définitivement basculé à la mort de sa femme. C'est en 1989 que survient subitement le décès de son épouse. Ils sont alors en vacances à A. (c'est dit-il la première fois qu'ils partaient en vacances). C'est un drame qu'il n'a manifestement pas surmonté à ce jour, redoublé par la disparition d'une de ses filles adoptives, emportée par un cancer quelque temps après : *"Je me suis retrouvé tout seul hé. J'avais les enfants mais ... ils étaient plus là ils étaient pas là, ils étaient chez eux. Je me suis retrouvé tout seul ... ffff... Il m'est arrivé un coup dur là."* Il vit aujourd'hui dans une réclusion quasi totale, que son état de santé ne semble pas justifier à lui seul. Les crises de goutte sont sporadiques, ses problèmes d'incontinence urinaire sont attestés par sa fille, mais ne suffisent pas à expliquer cet enfermement (On a vu comment dans la même situation M. Dumas sortait). Il invoque son caractère *"je suis d'un caractère assez (...) solitaire, comme mon père"*, le fait d'avoir vieilli *"je me suis replié sur moi même"*, le climat *"je sors pas; il fait peut-être pas assez bon"*, l'absence de perspective *"où voulez vous que j'aille?"*, la crainte de la chute *"je sors, je suis tombé deux ou trois fois"* et jusqu'à l'état de son pas de porte *"puis vous avez vu le terrain comment il est là. Il est tout bosselé. Alors je suis devenu complètement ...casernier"*. Les appels à l'intérieur et à l'extérieur se combinent dans les rationalisations que construit M. Cros autour de son repli. Dans son logement il tente de reproduire les anciennes conditions de vie : une familialisation de l'aide explicite au travers de son aide ménagère qui porte le même prénom que sa femme et qui *"comme elle, fait bien le ménage"* ou encore par l'intermédiaire des animatrices du Foyer qui lui font les courses : *"j'ai deux filles aussi qui me les font"*.

- Le malheur de vivre: une vieillesse dans la solitude

Pas trop entourée? Je suis désentourée plutôt!

Les quatre personnes exemplaires de cette rubrique accumulent si l'on peut dire les états de "manque" et se vivent sous le registre du malheur, de la désespérance. On ne s'étonnera pas de les voir figurer parmi les "dépendants anciens" (cf la fenêtre "Le vieillir et la Famille") et parmi les formes de santé exprimées dans la thématique "vieillesse-maladie". L'environnement est défaillant, par disparitions successives impossibles à remplacer et par incapacité à assurer une "prise" de longue date affaiblie.

Il est difficile d'entendre chez ces personnes autre chose qu'un discours sur leurs malheurs : *"Oh il vaut mieux se tirer une balle dans la peau que de vivre une vie comme ça!"* confie Me. Constant qui fait remonter sa solitude et sa souffrance à une époque antérieure à son veuvage puisqu'elle dit que le couple vivait *"en reclus"*, *"en vase clos"*. C'est une dame qui contrairement à certains, n'a "réussi" ni ses enfants - un fils handicapé mental qui décède à 44 ans en 1977-, ni son mari pour lequel elle avait rêvé d'une carrière artistique et qui meurt en 1982, de son *"goût pour la boisson"*. S'il paraît justifié de percevoir cette dame sous l'angle du "manque", il serait cependant abusif de la définir comme une personne dépendante : son incapacité à nouer des relations autour d'elle tient plus à son esprit revendicatif, qui se satisfait d'échanges de forces qu'à des relations de dépendance. Si comme beaucoup d'autres femmes de son âge, elle a fréquenté la ville au moins pour les courses, elle a abandonné depuis que l'amie avec qui elle partageait ce plaisir l'a *"lâchée"*, et semble se préparer un avenir proche entre les fleurs du balcon et la fenêtre donnant sur la rue.

On observe chez Me Morand le même phénomène de déprise enraciné dans un état antérieur de mal être. Cette dame veuve depuis vingt trois ans, se présente comme une femme "misérable", malheureuse et abandonnée de tous : *"j'aurais bien cru que étant handicapée que quelqu'un de mes enfants me prenne, quoi. Personne ne me veut, ils se sont donnés le mot tous" (...)* *Il faut que je m'en aille, je les gêne... (pleure)*". Son portrait contraste point par point avec celui de sa soeur qui n'a guère connu la solitude que dans les premiers mois de sa transplantation à Toulouse. Me Morand ne semble pas avoir réussi à établir de contact avec quiconque autrement que sous la forme de rapports de dépendance et d'agressivité. *"C'est une personne qui est difficile à vivre, très, très..."* dit sa soeur, qui ne trouve pas ses mots pour décrire le rapport d'exaspération qu'elle entretient avec ses enfants : *"à force d'exaspérer ses enfants ..."* - *"Elle ne s'endurera avec personne"* -

"personne ne l'aime, personne l'aime, c'est vrai" - "c'est malheureux qu'elle soit comme ça mais elle sera toujours malheureuse, ça sera toujours une malheureuse parce qu'elle ne s'adapte à personne, à personne". Nous avons vu comment cette dame avait pour seul refuge la maladie (voir fenêtre "Les formes de la santé"), démonstration éclatante de son malheur. La demande de prise en charge qu'elle adresse aussi bien à son entourage qu'aux institutionnels "il faudrait quelqu'un qui s'occupe de moi(...)" ne la met pas en position de maîtrise de sa "dépendance" comme ce peut être le cas de Me Chabrol par exemple, mais confirme au contraire une situation de longue date "dominée" ou subie. Elle en donne tout au long de l'entretien de multiples exemples, où les formes passives sont redondantes : renvoyée jeune d'une bijouterie où "elle cassait tout", elle se fâche avec les voisins "j'ai des voisins qui me disent bonjour, mais ils ne me parlent pas (...) la dame, la maison après, elle m'a enguirlandée (...);" ou elle fait part aussi de ses incapacités à se débrouiller seule dans ses papiers administratifs par exemple: "c'est pas moi qui vais m'en occuper, je peux ni lire ni écrire, ni rien, je peux pas m'en occuper moi, de rien".

Peut-on à son propos parler de forte déprise? A t-elle jamais été en mesure de "vouloir" et de faire valoir un quelconque projet personnel? L'adage en tout cas selon lequel "on vieillit comme on a vécu" semble bien vérifié par Me Morand.

Même si la vieillesse est un déclin, il en est de plus dramatiques que d'autres; l'aveu de solitude de Me Marrot, "je suis désentourée" retentit comme un appel à l'autre qui a toujours manqué. Veuve depuis 30 ans, "je suis toujours restée seule et voilà", cette dame n'a jamais réussi, après les défaillances affectives des proches, à se créer un réseau de relations même succinct. Si son vieillissement prend la forme d'une pathologie (voir Fenêtre "Les formes de la santé"), c'est qu'elle se déprend peu à peu d'une vie de toutes façons peu gratifiante. Les formes de sa déprise sont multiples et la perte des noms en est une qui prend sens dans un univers où la présence des autres se réduit à celle des intervenants professionnels. Elle bute sur les mots les plus rares du vocabulaire, ceux dont elle n'use plus parce qu'ils appartiennent au champ de l'espace public, depuis longtemps délaissé. La manière dont elle évoque la proximité de la fin renvoie plus à la déchéance qu'à une étape vers laquelle la vie chemine tranquillement : "on est des vieux finis, où voulez vous qu'on aille?" (A propos du métro). Son apparence corporelle importe peu, du moins elle perd la pudeur de ce qui caractérise la jeunesse : "j'ai pas un râtelier qui est comme les chevaux, y en a qui sont bien dentés, mais moi c'est pas le cas, alors la vieillesse est là, on peut pas...". La déprise profonde, c'est aussi la misère que l'on ne cache plus, c'est aussi l'écart à la "norme". La vision de la mort l'accompagne chaque jour et l'image suivante de son lit "baptisé" par l'aide ménagère, en révèle une dimension réaliste certes mais peu

sereine : "j'ai dit 'vous n'avez pas besoin de le tourner tous les jours, vous le tournez une fois par semaine, mais il faut quand même défaire un peu plus le lit que de recouvrir, vous me couvrez le lit, pendant trois jours je couche toujours dans le même trou". L'ensemble des quelques activités qui lui restent s'effectuent sous le registre du "maintenant je ne peux plus": "(...) maintenant je ne me débrouille pas". "maintenant j'ai peur de l'escalier parce que je sens que ce bras est faible"; "j'ai toujours aimé le travail, j'étais une femme de maison, j'étais pas quelqu'un qui galope à droite à gauche. Maintenant ça va comme ça peut chez moi". "l'escalier était à pic mais je pouvais descendre, maintenant je ne pourrais pas le faire". "j'avais tout mis propre, je m'étais donné la peine de tout reposer, les bricoles, tout ça, toute seule, j'étais assez bricoleuse et adroite, maintenant j'ai plus rien". Elle ne descend donc plus toute seule les escaliers, et elle insiste surtout sur les tâches ménagères qu'elle ne peut plus faire. "Je suis obligée d'en rabattre". Elle résume sa position par la formule : "j'ai envie de faire ce que je ne peux pas". Cette déprise se manifeste aussi, comme le confirme l'aide ménagère, au niveau de l'alimentation. Les vêtements restent dans le placard. Elle limite son espace au maximum, par exemple lorsqu'elle parle de son coin télé : "Je l'avais dans cette pièce avant, dans ce recoin, j'y avais le petit banc, il était là ça me faisait un petit coin tranquille, tout l'hiver j'y étais très bien là, je fermais la porte du milieu (...)".

Me Marrot mène une vie qu'elle fait ressembler à celle de son petit canari : "j'ai un petit canari, le pauvre, il est comme moi, il est vieux" ou "ce petit oiseau (...) il est assez vieux, il comme moi il n'est plus aussi leste (...)." Sa demande de prise en charge- "il manque que... il faudrait avoir quelqu'un toujours derrière... (rires)... vous comprenez ce que je veux dire. Une personne qui s'occupe de vous, qui vous sorte un peu, qui vous fasse le manger, qui vous fasse tout le plus gros" - correspond à l'amour qu'elle même met dans le soin à son canari : "Et vous ne le croiriez pas mais ce petit oiseau je lui parle 'mange ta pomme' parce que je lui coupe une tranche qui puisse passer entre les barreaux, qu'il puisse picorer, parce qu'il est assez vieux, il est comme moi il n'est plus aussi leste, eh bé il y va, il me regarde, il commence à picorer, 'tu mangeras ta salade aussi', il me regarde, d'un air de dire, qu'est-ce qu'elle te dit, après je le vois qu'il y va, c'est des bêtises mais c'est comme ça. C'est une cage qui a deux petits crochets, il faut les lever, je le pose par terre je lui dis 'ne bouge pas, reste sur ton barreau', il reste sur son barreau jusqu'à temps que je remonte la cage et que je la reboucle sur la tablette, quand j'ai mis le papier propre. Et de l'eau pour lui mettre de l'eau c'est une sinécure parce que c'est des petites fontaines, vous pouvez la porter comme ça, il faut la tourner à l'envers pour pas que l'eau saute par terre, ça me ferait tomber moi, parce que la moindre chose ma canne c'est ça, vous fichez le camp. Alors j'ai dit 'tu sais tu me fais souffrir', et il est content, il est content, quand je lui porte

l'eau, il ne fait que sauter". Cette métaphore n'est pas celle d'un déclin accepté comme un processus "naturel" et tranquille (voir Me Bonnefoy) mais celle qui met en scène une absence, un manque, un abandon.

M. Tournier non plus n'a pas d'amis. Il nous présente une vieille femme vécue sous le signe de la solitude et de la maladie, des difficultés de relations avec les autres; il est longtemps resté fâché avec son frère, et ne l'a revu récemment qu'à la maison de retraite qui l'a accueilli. Il accuse son frère de les *"avoir laissé tomber"*, lui et sa mère. Il n'a aucun rapport avec les nièces, filles de ce frère. Il dit connaître des gens, *"mais comme fréquentation pas terrible. Souvent, 'bonjour', 'bonsoir, vous allez bien?', c'est pas ça, quoi."* Quelques personnes passent le voir un tout petit moment, mais il n'a pas d'amis, *"je n'avais pas les loisirs qu'il fallait"*. A propos des clubs, où il refuse d'aller : *"Ce premier contact je me dis... on se connaît pas, on se regarde comme des chiens de faïence, on sait pas quoi dire..."*. A propos des rencontres de bancs publics : *"Je prenais l'air, j'écoutais les conversations pas tellement par curiosité mais enfin j'étais seul, personne ne me parlait, je ne parlais à personne, mais j'entendais quand même les autres discuter.* Q : Vous n'aviez pas envie de parler avec les gens? R : *Je n'osais pas quand même me...* Q : Vous immiscer dans les... R : *Oui, quelqu'un que vous ne connaissez pas comment l'attaquer, vous comprenez, à part la pluie et le beau temps... (rires)..."*. Dans les limites qu'il invoque, il insiste surtout sur le fait qu'il a du mal à se déplacer, qu'il ne peut pas faire les courses : *"cent mètres et il faut que je m'arrête"*. Mais par ailleurs, il a peur de l'hospitalisation : *"et puis je risque de prendre mal, vous savez il faut que je me ménage, si je suis malade je n'ai personne..."* Récemment, il n'a abandonné qu'une chose semble-t-il (mais il faut dire qu'il n'a pas grand chose à abandonner), c'est la visite au cimetière... Il donne deux raisons combinées, son état de santé (*"je suis gêné pour la marche"*) et les changements de ligne des bus. On a vu combien le passage à la retraite avait été durement vécu *"Il a fallu s'exécuter"* dit-il. Cela ressemble bien en effet à une exécution. Il a été incapable de trouver des activités qui puissent ressembler de près ou de loin à ce mélange d'obligation (*"j'ai été esclave"*) et de passion, *"c'était sa vie ça"*, dit la voisine à propos de son travail. Ses journées se passent sans beaucoup d'occupations variées. La rêverie à la fenêtre quand il fait beau, la lecture du journal de la voisine, quelques autres revues catholiques ou le bulletin municipal, un peu de radio en mangeant. On sait qu'il a refusé la télé. Quelques passages d'aidants institutionnels, de la voisine, d'un curé ou d'une religieuse, et quelquefois une autre personne. Lui ne rend jamais de visite. Il sort un peu pour quelques courses, faire un tour avec le beau temps dans un périmètre relativement réduit. Le dimanche, la messe à son église, avec un petit tour au marché. Un petit peu de travail de la maison (menu linge à laver, faire chauffer ses repas). Il semble que

dans l'absence de ce qui le faisait vibrer (son travail), il n'attend plus aujourd'hui que d'être "*enterré sous terre*".

Vieillesse et sécurité

Les personnes âgées et plus particulièrement les femmes âgées sont l'une des cibles principales d'une délinquance qui pour être essentiellement "juvénile", n'en participe pas moins à une inquiétude très générale. Bien sûr, cette "petite" délinquance (vols à l'arraché plus souvent que vols à main armée ou cambriolages) ne saurait suffire à objectiver à elle seule le sentiment d'insécurité des vieilles personnes. Bien d'autres dimensions entrent en jeu tenant aussi bien aux conditions d'accès et règles d'usage des espaces publics, à la sécurité relative des circulations et des transports, qu'aux formes individuelles d'inscription sociale, aux capacités ou incapacités physiques individuelles, à la maladie.

S'attachant à étudier les conditions d'émergence d'un sentiment d'insécurité en milieu urbain les sociologues ont souvent insisté sur la complexité des processus engagés, mettant en oeuvre la qualité du lien social à l'échelle de l'urbain et des espaces de cohabitation, les formes de médiatisation de l'"insécurité urbaine", les politiques de "sécurité". Ils ont par ailleurs montré combien la compréhension des phénomènes d'insécurisation pouvait s'enrichir de l'analyse des trajectoires et des statuts sociaux individuels (pointant notamment les effets liés à un ressenti de "déclassement" social), de l'histoire

locale, autant de facteurs qui relèvent aussi bien d'une histoire individuelle que d'une histoire collective.

C'est à ce titre que nous nous intéressons ici aux modes de formulation par les personnes âgées de leur sécurité ou insécurité. Pour ce qu'ils peuvent nous révéler des modalités d'un rapport à l'urbain, des modes d'inscription sociale dans la durée, autant que des modes différentiels du vieillir. Les remarques qui suivent, résultat d'un premier travail d'exploration, n'ont en rien prétention à clore une analyse.

L'ETAT D'UNE INSECURISATION

Partons d'un constat qui ne souffre guère d'exceptions. Quels que soient leur localisation, âge, santé, niveaux de handicap, modes de socialisation dans la vieillesse, les "plus de 74 ans" rencontrés appliquent tous (ou presque) une même règle de "couvre feu". A la nuit tombante, y compris les personnes les plus valides, les plus ouvertement impliquées dans une vie de sociabilité extra familiale, désertent l'espace public urbain et s'enferment dans leur logement. Ce fait, s'il ne relève pas à proprement parler d'une conduite angoissée et s'il n'est pas à ce point spécifique aux personnes âgées, relève d'un même sentiment de n'avoir "plus rien à faire dehors" lorsque la nuit s'annonce. Il n'en reflète pas moins un état général d'insécurisation, l'état d'un rapport d'usage des espaces publics qui conduisent à l'exclusion et l'auto exclusion des personnes âgées. Parfois on a été soi même victime d'une agression de rue : ainsi Me Marrot qui fait remonter son entrée en "dépendance", son repli définitif sur l'espace du logement à l'agression dont elle dit avoir été victime il y a 4 ans : *"Voilà, ça a commencé il y a 4 ans, que je suis tombée dans la rue, c'est des jeunes qui m'ont fait tomber, c'était le soir, j'ai dit 'demain c'est dimanche, je vais aller à la pharmacie', puis je rentrais, la nuit arrivait, quelque chose qui me tire, je marchais tranquillement sur le trottoir, y avait pas grand monde, personne presque, quelques personnes peut-être, et je me suis retrouvée par terre, sur les pavés. Alors c'était glissant, il commençait à pleuvoir un petit peu, et puis j'ai eu la chose cassée".* Et de conclure : *"Maintenant, j'ai peur de tout"*. Mais souvent, plus simplement, c'est qu'on *"entend dire que des personnes qui sont volées, même en plein jour"* (Me Navarre). Ou : *"maintenant, je ne sors plus le soir. Q : Non, vous n'avez plus envie? R : Non, non, non, avec ce qui se passe sur les journaux, et ben mon vieux. Oh non, oh non, parce que vous savez, les personnes âgées, il y en a beaucoup (en allant) au foyer à qui on a fauché le sac souvent;"* (Me Guilloux), *"sans compter ceux qu'on ne dit pas sur le journal"* (Me Cladel). Ainsi la même règle minimale de prudence, hier souvent étrangère aux modes de vie des plus âgés et aujourd'hui quasiment naturalisée, s'impose à chacun.

De même, mais de manière moins systématique, l'usage diurne de certains espaces publics souffre, en particulier de la part des moins "autonomes", de sérieuses restrictions. La peur de l'agression, même si elle est dans ce cas

difficilement dissociable d'une appréhension plus large touchant aux lieux et moments de concentration de foule, est souvent présentée comme participant au développement de conduites d'évitement. C'est ainsi que certaines des personnes rencontrées disent éviter d'emprunter les bus aux heures de pointe, éviter de fréquenter certaines places publiques ou rues piétonnes, les lieux et heures de concentration des adolescents par exemple, éviter de même les marchés de plein vent du centre ville. C'est ainsi que d'autres disent avoir plus ou moins totalement renoncé aux sorties "en ville" ou ne plus sortir qu'avec l'aide d'un tiers. La ville est appréhendée comme semée d'embûches dont on garde plus ou moins le sentiment qu'elles demeurent surmontables, parfois qu'elle sont devenues totalement insurmontables. A l'extrême, c'est à dire pour ceux et celles qui ont abandonné le terrain des espaces publics, seuls le logement et ses abords constituent encore un espace de sécurité, refuge de "tranquillité". Voilà qui rend compte encore une fois d'un état des rapports de "concurrence", quant à l'usage des espaces urbains, ressenti généralement par les personnes âgées elles mêmes comme leur étant très défavorable, un état de régulation qui participe au confinement de la vieillesse au sein de l'espace privatif. D'autant qu'à l'exclusion "physique" se superpose cette autre dimension qu'est l'intériorisation par les personnes âgées elles mêmes de leur état de faiblesse, les conduisant à adopter de préférence les solutions susceptibles de soustraire leur vieillesse au regard de l'autre.

Ainsi apparaît, brièvement résumé, le fonds constitutif d'un sentiment d'insécurité de la personne âgée dans son rapport à l'urbain : proie facile pour une certaine petite délinquance, confrontée à son incompétence dans l'usage des espaces de grande affluence, confrontée à un regard dominant qui frappe la vieillesse d'altérité.

LES FORMES DE VERBALISATION DE L'INSECURITE

L'évocation de ce fonds ne suffit pas, toutefois, à rendre intelligible les modes de formulation sur ce thème. Entre silences et discours insécuritaires, entre dramatisation et dédramatisation, c'est un constat de complexité qui prévaut, qui conduit à explorer plus avant la question : qui se formule ou ne se formule pas comme insécure? Autrement dit qui sont, du point de vue de leurs trajectoires sociales, de leur mode du vieillir, de leur mode de vie relationnel, les personnes qui empruntent ou n'empruntent pas à la rhétorique de l'insécurité pour définir leur condition actuelle? Le résultat obtenu ne constitue en rien une typologie, mais permet de saisir les composantes essentielles des divers positionnements.

- La première de ces dimensions et la plus manifeste, est liée aux disparités de sexe. Moins directement ciblés comme victimes désignées des agresseurs, tenus malgré l'âge par le jeu des stéréotypes masculins ("*mon mari il a pas peur*" (Me Rouanet)), très rares sont les hommes qui manifestent ouvertement leur inquiétude, sinon pour se prévaloir d'un discours dédramatisant "*Je*

sortais le soir moi, tous les soirs j'allais faire un tour. J'ai jamais vu un truc. Si j'ai ... J'ai jamais personne qui m'a attaqué (rire). (...)... Ma femme me le disait, elle me disait 'tu sors, il va t'arriver une histoire toi un jour, tu vas voir ' - 'qu'est ce que tu veux qui m'arrive' je lui ai dit 'Je me promène'" (M. Cros) ou revendicatif. A l'opposé, les formes d'évocation de l'environnement urbain les plus dramatisantes apparaissent très généralement comme féminines. C'est à ces formules les plus manifestement anxieuses, que nous nous intéresserons en premier lieu, pour constater que:

- chez un petit nombre de personnes, le discours de l'insécurité renvoie à l'expression d'une dramatique plus générale, évocation misérabiliste qui se réfère aussi bien à la maladie et à la mort, à la dépendance, à la solitude, attitude qui traduit un rapport globalement très négatif à l'existence. Figurent dans ce petit ensemble les femmes que nous décrivons par ailleurs comme placées de longue date en situation de dépendance et d'enfermement, personnes qui expriment de même leur vieillesse en termes de dépendance grandissante. Ce sont souvent les mêmes personnes qui expriment douloureusement vis à vis de leur entourage (mais aussi vis à vis des institutions) une attente, souvent insatisfaite, de prise en charge totale et définitive. *"Maintenant j'ai peur de tout"* (Me Marrot) pourrait être la formule type pour ces personnes qui ont perdu ce qui faisait leur sécurité préalable, suite notamment au décès d'un conjoint "fort". Ces personnes développent la vision d'un espace public devenu un théâtre de barbarie, peuplé de "petits voyous" qui volent tout ce qu'ils trouvent, pillent les magasins, agressent les personnes seules. Ce point de vue ne connaît guère qu'une seule solution : *"c'est pas croyable, et ça il faut soigneusement fermer les portes"* (Me Leblanc), s'enfermer dans un "chez soi", espace privé qui n'est lui même qu'à moitié sûr. L'expression d'un profond sentiment d'insécurité participe dans ce cas à une quête de sécurité, message adressé aux proches par des personnes qui se définissent elles mêmes souvent comme "dépressives". On prendra ici l'exemple de Me Gary, dont les premières phrases sont pour dire : *"D'abord je suis seule. Je suis veuve, et mes enfants sont à Toulouse mais je suis seule. Alors elles viennent me voir de temps en temps. Mais enfin pas toujours . "*, et dont le long récit d'un cambriolage, vieux de trois ans, s'achève en évoquant l'appel au secours qu'elle a adressé à ses descendants : *" Et alors ils ont pris l'argent. Té! Ils ont cherché jusqu'à ce qu'ils trouvent l'argent quoi. Alors les , les ... Y avait des habits, y avait tout ça, ... ça fait un coup ça! Alors là aussi, j'ai été moon Dieueu, ça m'a fait une impression ! ça m'a, ça m'a démoralisé là aussi vous savez. Ma fille, je téléphone à ma fille, elle n'y était pas. Alors j'ai téléphoné à ma petite fille, elle y était, elle est venue me consoler parce que quand elle a vu ça elle m'a dit 'je sais ce que c'est parce qu'on m'a volé à moi aussi'. Alors elle m'a aidé à mettre tout en place."*

- Certaines des composantes de cette attitude d'extrême dramatisation échappent toutefois à une analyse en termes de rapports de mise en dépendance. On s'en convaincra en constatant notamment que figurent aussi parmi les tenants d'un discours très alarmiste, très négatif quant aux conditions

de vie rencontrées, très stigmatisant à l'égard du local, quelques unes des personnes que nous avons décrites à la fois comme "indépendantes" et peu enclines à se cultiver comme "vieilles". Deux composantes complémentaires semblent pouvoir apporter des éléments de compréhension à ce relatif paradoxe :

. d'une part la situation, non spécifique au grand âge, des personnes qui ont vécu une mutation résidentielle tardive (par le fait d'un rapprochement familial non sollicité par exemple, ou suite à une "rénovation" de centre ville ayant entraîné des déplacements de population) comme synonyme de déclassé social, comme perte d'un statut social et des formes de sociabilité qui s'y attachaient. Celles là, notamment lorsqu'elles ont été contraintes d'intégrer les cités de logement social, ont un "vieux compte à régler" avec le local qui les conduit bien souvent à reproduire les formes les plus stigmatisantes d'un discours sécuritaire. Elles se décrivent également comme entourées de "voyous", mais désignent aussi invariablement les "arabes" ou les "gitans" comme archétype repoussoir du peuplement local.

. d'autre part la situation des personnes les moins assurées dans leurs réseaux relationnels, les moins associées à un collectif, qui vivent leur "indépendance" à l'égard de la famille (ou l'absence de celle ci), comme leur faible niveau d'inscription dans les réseaux de sociabilité, dans une inquiétude qui déborde largement sur le terrain de l'insécurité. Comme précédemment, les formulations font souvent appel à une fantasmagorie de l'agression qui caractérise la ville comme dangereuse : "Y a des endroits que vous fuyez vraiment ? R : *Oui qu'il faut fuir, oui à notre âge.* Q : Vous pourriez m'en citer? R : *Pendant 4 fois j'ai failli être agressée. Je ne suis pas la seule, tous les jours sur le journal, sans compter ceux qu'on ne dit pas sur le journal, sur la Dépêche, il ne se passe pas une journée sans qu'une personne soit agressée, on lui fauche le sac à main, c'est ça qui est mauvais maintenant.* Q : Et vous dites que vous avez été agressés 4 fois? Ça s'est passé où? R : *Je n'ai pas été tout à fait parce que je les ai vus venir, c'est des mendiants vous savez*". (Me Cladel).

Ces formes très négatives sont le fait d'un petit nombre des personnes (de l'ordre d'une sur 6 dans notre corpus). De plus, ce qui précède semble indiquer qu'elles renvoient moins à une problématique du rapport à l'urbain qu'à une problématique des modes individuels de socialisation, à la qualité (insatisfaisantes dans ce cas) des liens tissés avec l'entourage familial ou social. Ainsi les difficultés rencontrées à établir des relations satisfaisantes sembleraient-elle amener certaines personnes âgées à exacerber leur discours de l'insécurité.

Ce constat semble confirmé a contrario du point de vue de cette majorité de personnes qui ne manifestent qu'une inquiétude limitée ou une inquiétude distanciée vis à vis des problèmes de délinquance ou d'accessibilité de l'espace public.

- Parmi les individus qui ont trouvé dans l'entourage familial matière à satisfaire leurs attentes de prise en charge, personnes "dépendantes" vivant le plus souvent repliées sur l'espace familial, la rubrique "insécurité" se résume la plupart du temps à peu de choses, énoncés peu impliqués, distanciés et fort peu dramatisants. Ainsi M. Cayrol : "Q : Au point de vue sécurité, le quartier vous paraît quand même assez sûr?. R : *Je touche du bois mais moi je suis méfiant, l'âge que j'ai, nous étions que deux, en principe on se dit 'les vieux ils doivent avoir des sous'. Ça peut arriver, n'arrive que ce qui doit arriver mais enfin...* Q : Vous avez entendu parler d'affaires? R : *Non, à part un ou deux sacs qu'on a volés comme ça dans la rue*". Ainsi M. Soler évoquant le vandilisme dans les parkings souterrains : "*Pour lui faire du mal à la société. Il se rencontre qu'ils lui font mal à un ouvrier* "

- De même les personnes qui s'appuient sur leur entourage familial comme tremplin pour une vie de sociabilité extra familiale.

- Et a fortiori les personnes qui se vivent comme indépendantes et comme jouant un rôle actif dans un contexte relationnel valorisant. Dans ce cas, le souci d'affirmation de soi va jusqu'à conduire Me Roussel à "oublier de mentionner" qu'elle a été victime de plusieurs agressions

L'importance de cette composante relationnelle conduit à réouvrir le dossier du rapport existant entre formes du lien social local et expression d'un sentiment d'insécurité. On constatera notamment que les tenants du discours inquiet se recrutent exceptionnellement parmi les adhérents des clubs du 3ème âge. Qu'à l'inverse, c'est dans les secteurs urbains où les clubs et autres associations sont les mieux implantés et parmi leurs habitués que se développe un rapport à l'insécurité qui s'exprime en termes particuliers. On ne peut pas parler dans ce cas d'auto-censure, mais bien au contraire d'un mode très régulé et souvent très "bavard" de formulation de l'insécurité urbaine. Les formes d'énonciation de vont pas sans présenter de troublantes analogies qui reproduisent les formes et les fonctions de la chronique locale de faits divers. La chronique locale tient le compte des agressions et de leurs victimes , des vols dans les magasins de la cité: "*ça arrive vous savez, il y a des fois des vitres cassées, hé, dans le café, dans la mercerie et même l'épicerie.(...) Ah là oui, ça a été attaqué là, enfin pendant qu'ils n'y étaient... et encore ils étaient dedans. La mercière, la dernière fois, on lui a... elle était chez elle, elle a une sortie derrière, elle me le racontait : elle avait la voiture devant la porte, et, ils sont passés par derrière, là, ils devaient avoir les clés, de toute façon, il n'y a pas eu de fracture. Ils sont passés par derrière, ils lui ont volé les chéquiers, ils lui ont volé les clés de la voiture et ils sont partis avec la voiture*"(Me Breton); "*Et ce jeune homme est venu avec elle, puis est rentré avec elle dans l'ascenseur, bien gentil, il lui a fait la conversation, il est descendu avec elle au 5 ème, parce qu'elle s'arrête qu'au 5ème...Et puis là tout d'un coup il lui a dit 'donne moi ton sac, donne moi l'argent,... 'et il lui a montré le couteau 'ou je te tue' "*

Cette chronique conduit à énoncer un "on" collectif qui recouvre les membres d'un même réseau constitué autour de l'activité des clubs et/ou de la fréquentation des commerces locaux : "*dernièrement, je suis allée mardi chez le coiffeur, et chez le coiffeur j'en ai encore entendu...*" (Me Rouanet). Elle participe certes à renforcer l'insécurité en tant qu'objet de focalisation, mais aussi en tant qu'objet privilégié du récit, d'une mythologie de la ville qui participe moins au renforcement du sentiment d'insécurité qu'au renforcement des sentiments d'appartenance. Par dessus tout, elle participe à l'énonciation des règles de prudence: ne pas sortir le soir, ne pas avoir d'argent sur soi... "*Quand je vais en ville faire un achat je prends un chèque, et puis c'est tout, un chèque.* (rire) *Et quand je peux je pars sans sac à main quand j'ai des poches, l'été non parce qu'on n'a pas de poches, mais quand j'ai des poches je pars les bras ballants, sans rien de voyant. Et alors, on en est venus que...*" (Me Ducasse). "On" en est venu à des réponses en termes d'organisation, qui ont par exemple conduit les clubs à organiser des séances de cinéma réservées aux personnes âgées pendant la journée... Et c'est sur cette base de focalisation sur le thème de l'insécurité que certaines des personnes rencontrées, se référant à la catégorie des personnes âgées constituée localement en groupe social, se positionnent en tant qu'interlocuteurs plus ou moins organisés du politique municipal.

LE CAS PARTICULIER DES QUARTIERS FRAPPES D'INSECURITE

L'exploration de notre corpus montre que la chronique, comme la pratique des clubs du 3ème âge, comme la formulation d'un "on" collectif, sont bien plus souvent le fait des cités de logement social que des secteurs de centre ville.

Dans les sites de logement social, la question de "l'insécurité" revêt une autre dimension qui tient moins au regard des habitants eux mêmes sur leur espace de résidence qu'aux effets liés à un regard extérieur, regard dominant très stigmatisant répercuté par les médias locaux. Ici, la délinquance et l'"insécurité" font partie intégrante de la dévalorisation du local, au même titre que l'altérité sociale et/ou ethnique, la misère, l'"anonymat des cités bétonnantes", autant de stéréotypes qui confrontent les résidants, âgés ou non, à la nécessité de "faire avec" un marquage qui remet en cause leur propre statut. Le thème de l'insécurité occupe ici, de ce fait, une place à part dans le discours des personnes enquêtées, et ses modalités se répartissent entre un pôle très négatif et un pôle très positif.

Discours dramatisant et stigmatisant: "*Ça fait un petit moment là qu'ils ont attaqué des personnes âgées, d'abord y en a une qui est morte, (ah bon ?) Oui il y en a une qui est morte, qui habitait, qui habitait là au 5ème, à l'angle de l'ascenseur du 10. Q : Oui je vois. R : Y en a une autre, elle, elle se remet petit à petit, elle. Elle a 80 et quelques. Y en a une autre qui était là au... 27 ou 28, c'est de ce côté là, je sais, eh bé, elle a été attaquée... sa fille lui dit 'sors à la voiture, je ferme et je viens', ils lui ont... ils l'ont attaquée devant la*

porte, au moment qu'elle sortait. Q : Pour la voler? R : Oui, oh oui oui , on l'a volée. Ils lui ont...ils lui ont ca... elle s'est cassé le... le... le fémur... Et bon elle s'est pas remise, et elle est morte, ça fait que la fille se trouve toute seule là. Q : Ce qui fait que vous vous sentez pas trop en sécurité. R : Y en a une autre au 10ème, au 15 là, elle habite au 15, vers le 10ème, je sais pas à quel endroit, je sais qu'elle monte par l'ascenseur du 20. Je sais qu'elle est au 15 parce qu'elle a le courrier au 15 " (Me Ducasse). Notons que cette dernière n'est autre que Me Pons qui livre de son côté une version bien moins dramatique de l'unique vol dont elle dit avoir été victime : "Et alors j'arrive, j'étais chargée, j'avais deux sacs, j'en avais un qui était lourd, et juste j'ai posé mon sac là, comme ça, et... non, j'avais posé l'autre pour appuyer sur le bouton de l'ascenseur, et j'étais toute seule ce jour là, y a des fois qu'on est 5 ou 6, toute une tournée même. Alors, tout d'un coup j'ai senti quelqu'un qui me tirait le sac alors j'ai cru que c'était quelqu'un qui me faisait une blague, (...) et alors c'est que j'ai senti que le sac partait. Le temps que je tourne la tête, le type il était parti, alors j'ai crié 'au voleur'" .

Aux formulations les plus stigmatisantes du type "on en profite qu'elles ne sont que deux pour dévaliser la pharmacie, leur faucher tout ce qu'il y a dedans, même mettre le feu aux voitures. Ici c'est un quartier comme ça" (Me Leblanc), relevant souvent du discours racisant ("d'abord nous autres nous avons beaucoup de machins, par là, des arabes, des..."(Me Fontaine), une majorité oppose diverses formules relativisantes, tentatives de minoration des actes de délinquance (ainsi M. Mercier, parlant d'"anicroches" et précisant "mais c'est rare" - "Il faut qu'un méchant pour mettre la pagaïe"), de "réhabilitation" de la cité : "ça a mauvaise réputation. Et tous ceux qui y habitons, nous nous y trouvons très bien. On est pas plus agressés qu'ailleurs. On l'est partout agressés. Alors, tout le monde, le Mirail, le Mirail ! Y en a qui ne veulent même pas venir le voir.(...) Ici, non. Non, nous tous, souvent on le dit, nous on s'y plaît beaucoup. Et pourtant c'est dévalorisé" (Me Roger), de dérision de l'insécurité (ainsi M. Cros, racontant que la seule fois où il a été agressé dans la cité, c'est par le petit âne d'un cirque ambulante), de valorisation des formes du lien social local... pouvant aller jusqu'à la totale auto-censure du thème (ainsi Me Roussel, "oubliant" de mentionner qu'elle a été agressée à trois reprises).

Ces formes, dans leur diversité, renvoient à une même nécessité de se positionner face à la stigmatisation du local, soit dans le sens de son renforcement, soit dans le sens d'un déplacement, ou d'une valorisation du local. S'il est aisé de confirmer que les attitudes les plus négatives renvoient bien, comme nous l'évoquions plus haut, aux personnes les moins parties prenantes d'un collectif local, les plus clairement frappées de déclassement dans leur trajectoire résidentielle, il est également intéressant de noter que les formes les plus positives sont inversement le fait des personnes qui, précédemment logées dans des conditions d'habitat médiocre ou vétuste, ont vécu et vivent encore l'accession à leur actuel logement comme synonyme de

promotion sociale, également des personnes dont l'arrivée dans la cité a constitué un tremplin pour une vie relationnelle intense.

b) La Reprise

J'ai trouvé les Nouvelles Galeries

Quelques personnes de l'échantillon réamorcent une reprise après un passage "à vide", marqué le plus souvent par la tension de l'aide apportée à un proche ou un deuil long à accomplir. La relance ne prend pas la forme d'une réorganisation ou d'un réaménagement à l'économie, mais plutôt d'un retour sur des activités jusque là abandonnées ou parfois de l'amorce de pratiques nouvelles. Nous essaierons de faire émerger quelques formes de ce phénomène chez des hommes et des femmes qui dans l'ensemble ont vécu leur vie dans le registre de l'indépendance. Nous ne trouvons pas dans ce groupe, ce qui ne saurait surprendre, des individus définis par une attente très forte vis à vis de l'entourage.

Me Serres se trouve dans un moment qui apparaît comme charnière, dans la mesure où elle sort d'une longue période de prise en charge d'une amie plus âgée, sans abandonner totalement ce rôle, puisqu'elle continue de s'occuper d'autres personnes mais de manière moins prenante. Elle habite dans l'appartement actuel depuis 1940, mais l'a quitté pendant onze ans pour aller vivre chez cette amie, à la mort de son mari. Le couple était sans enfant et elle leur avait promis qu'elle s'occuperait d'eux. Elle même, célibataire, s'est constituée très tôt en sujet autonome, libre de ses choix et de ses relations : elle ne subit rien dans ce

qu'elle raconte, même si elle s'interroge discrètement (à cause de la durée peut-être non prévue, puisque cette amie est devenue centenaire) sur l'engagement qu'elle avait pris de prendre soin de cette amie. C'est bien elle qui aide les autres. Sa vie a été marquée par la recherche d'un statut social perdu (voir fenêtre positionnement social) et de ce fait a impliqué chez cette dame un comportement volontariste, encouragé aussi par un bilan dans l'ensemble positif. Me Serres est encore entre deux états, pour véritablement entreprendre une nouvelle vie, mais les prémisses y sont. Il y a trop peu de temps qu'elle est revenue chez elle et bien que soulagée en temps et en investissement, elle n'est pas encore assez libre, dans sa tête, pour réaliser dans l'immédiat des envies qui restent à l'état de projets. Si elle aborde quelques limites liées à son âge, "*ma vue a changé*", ce qui peut l'amener à réduire l'usage de la voiture, la crainte des parkings souterrains, "*pourtant je n'étais pas peureuse*", l'essoufflement ressenti à la montée des escaliers, elle projette de revenir au théâtre la saison prochaine avec une amie, de retourner à Paris voir ses amis du Marais et surtout de s'inscrire, fait nouveau, à l'Université du 3ème âge. Même si le rapport qu'elle établit de manière spontanée entre le projet de s'inscrire à l'Université et celui de passer un bilan de santé peut laisser percer des inquiétudes, Me Serres semble vivre une situation de "reprise".

La situation de Me Ducasse rappelle en partie la précédente. Elle en diffère au point de vue du positionnement social. Cette dame qui a vécu dans une autre ville de la région jusqu'à 65 ans, se trouve après cinquante années de travail saisonnier, transplantée à Toulouse où elle rejoint sa fille dans le quartier qu'elle habite actuellement. Dans les conditions financières qui sont les siennes, elle n'a pas beaucoup de choix et accepte le contrat proposé par sa fille : "*ma fille m'a dit 'tu peux pas rester sans rien faire, une fois que tu auras payer l'électricité, que tu auras payé ton loyer', surtout qu'ils étaient pas bon marché, 'ton manger, qu'est-ce qu'il va te rester toute seule hein?' Elle m'a dit 'tu vas nous suivre, tu garderas les petites, tu leur feras à manger, et on s'arrangera après'. Alors elle, elle a cherché du travail, lui était à la caserne, il portait pas mal de provisions parce qu'il y avait droit, on s'arrangeait comme ça*". Elle s'occupe donc à partir de 1974 des enfants, puis de son arrière petit fils, ce qui ne va pas sans une certaine dépendance vis à vis de sa fille et un certain enfermement dans l'espace familial, situation qu'elle ne connaissait pas précédemment. En 1989, elle rompt le contrat devenu insupportable et reprend son indépendance. Elle va habiter seule dans un logement proche. Sa fille ayant déménagé à son tour dans la banlieue toulousaine, Me Ducasse héberge chez elle ses deux petites filles. Mais les conditions de l'échange sont tout à fait différentes. Elle en est cette fois l'acteur principal. Sans que la situation soit explicite pour l'une et l'autre, on peut dire que Me

Ducasse a saisi l'opportunité de son entrée en vieillesse pour reconquérir une indépendance perdue pendant quinze années de cohabitation avec ses descendants directs. En retrouvant son "autonomie" Me Ducasse a réussi à développer des liens de sociabilité qui l'ont rapidement amenée à adopter l'essentiel d'une "culture" locale propre au groupe des personnes âgées de Bellefontaine.

Sa fille dit : *"Elle a des copines maintenant sur B. Elle sort le chien, elle va se balader avec elles. ça a l'air de se passer à peu près bien"*, ce qui n'est qu'une façon pudique de dire qu'elle a recouvré une capacité d'autonomie qu'elle n'avait plus précédemment.

Après l'épreuve qu'a représenté la prise en charge pendant cinq ans de son mari atteint de la maladie d'Alzheimer, Me Pons tente de reconquérir le terrain perdu en faisant preuve d'un ressort exceptionnel. Cette dame de 80 ans vient à peine de sortir d'une longue période qui a suivi la mort de son mari, où la déprise s'est accompagnée de problèmes de santé qui l'ont éloignée de la scène ordinaire. Au moment de l'entretien, Me Pons est en phase ascendante; elle a attendu pour nous recevoir d'apparaître sous un jour favorable. Cette dame prouve que la perte d'autonomie peut être réversible. Elle a été profondément dépressive, puis immobilisée à plusieurs reprises, placée quasiment d'office en institution, sur un lit de convalescence qui aurait pu devenir un lit de "sénilité". Elle en a fait autre chose: une maison de repos où elle sait de temps à autre, retrouver le plaisir de l'habitat collectif, pourtant fortement dévalorisé. La maison de retraite lui permet d'éviter le pire, à savoir l'exil chez ses enfants, dans le désert banlieusard où ils résident, ou pire "à la campagne". Le lien qui la relie à sa famille, à ses enfants est pourtant des plus étroit, mais il ne fonctionne bien, d'un point de vue commun, que lorsqu'il permet aux uns et aux autres de préserver leur espace d'autonomie. Le lien familial est ici à l'image du mode d'habiter en collectivité : on est ensemble, et on est d'autant plus proche que l'état d'un des membres nécessite la présence de tous, mais l'indépendance reprend ses droits dès lors que la "crise" est passée. Et, de fait, Me Pons a retrouvé en même temps que son autonomie physique une indépendance vis à vis de sa famille qui lui permet de décliner les sollicitations du type "aller habiter ailleurs", "s'installer chez la fille" Avec le repas d'anniversaire qui s'annonce, la famille se retrouve à sa vraie place, celle du plaisir partagé en toute indépendance. Elle a reconquis aujourd'hui ce qui constitue son modèle de vie, fait de multiples rencontres dans un espace urbain qui ouvre sur d'autres espaces : le Club, la chorale, le métro, le centre ville, mais aussi le bord de mer, les séjours à Paris qui en font une adepte de la secondarité.

Ce qui frappe le plus est sa capacité d'enchantement, le plaisir qu'elle prend et qu'elle exprime dans les activités de groupe, parler, danser, chanter et manger. Malgré son régime,

il n'est pas une activité qu'elle n'évoque, pas même sa visite il y a quelques années au centre d'accueil de jour, sans parler de la qualité de l'alimentation. Aptitude au plaisir d'autant plus aiguisée aujourd'hui qu'il s'agit d'une reconquête récente mais qui renvoie à des options de vie bien plus anciennes.

M. Gautier vit lui aussi une période difficile, un an après le décès de sa femme qu'il semble avoir pris en charge sa vie durant. Il présente l'image d'une relation de couple très refermée sur elle-même, avec le mari protecteur d'une femme fragile : *"Ah non, elle ne travaillait pas, je n'ai jamais voulu. Je voulais qu'elle ait une vie normale, une vie ce qu'il faut, tout ça. Elle me faisait le manger, tout ça, elle avait des qualités, mais elle voyait tout en noir. Alors pour un rien, elle se mettait en colère... Alors, on m'accusait, même le docteur, que j'étais faible, que je cédaï, mais je ne pouvais pas faire autrement. Il me fallait faire ça ou alors, c'était pas possible. Et alors, en cédaï comme ça, et bien, je suis arrivé à la fin".* Une fin qu'il semble d'ailleurs se reprocher : *"Oh vers la fin, ça a été terrible! Q : Vous l'avez gardé avec vous? R : Tant que j'ai pu, puis je suis parti l'année dernière me faire opérer d'une hernie, et ma belle-soeur, la soeur à ma femme est venue me remplacer, seulement cette femme, eufffff. Elle avait des crises, je le savais moi, seulement, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils lui ont donné des médicaments trop forts pour l'endormir.Q : Ah bon? R : Eh oui, alors le cerveau... parce que c'est bien joli de donner des calmants mais quand on calme le cerveau, et là... le cerveau ne répond plus, c'est ce qui s'est passé. Et alors quand je suis rentré de la clinique, j'ai trouvé un cadavre".*

Aujourd'hui la solitude lui pèse : *"Ah oui, il faut le dire, c'est affreux pour un homme, surtout quand on arrive à un certain âge, c'est affreux!"*. Cependant la manière dont il se présente, comme quelqu'un de volontaire et désireux de *"faire le bien"*, apparaît comme un atout chez quelqu'un qui n'est pas prêt malgré tout à lâcher prise et dont les ressorts - s'occuper de la santé des autres- sont multiples. Il a rencontré dans le bus une dame veuve avec qui il a discuté et qu'il a trouvée *"très très gentille"*. Il rêve de *"refaire sa vie"* avec cette personne qu'il ne connaît pas beaucoup mais qui venait de lui écrire, le jour de l'entretien, au sujet de l'avenir de sa fille. Si ce monsieur est encore dans une période transitoire entre la maladie de sa femme et le deuil, il renoue avec de la famille et vit ces relations sous l'auspice des retrouvailles empêchées du temps de sa femme : *" alors de mon côté ça va, je profite n'est-ce pas pour entrer en contact (...) maintenant ils vont venir"*.

M. Dumas est en souffrance depuis la mort récente de sa femme survenue il y a seulement trois mois. Il n'y fait aucune allusion mais on peut imaginer que ce départ non prévisible (elle avait quatorze ans de moins que lui nous dit sa fille) a eu un effet amplificateur. Le

couple paraissait vivre de manière très interdépendante dans une ambiance très familialiste où le sentiment des devoirs réciproques dominait. Cependant on peut penser que mû par la volonté de "s'en sortir par lui même" qui a été déjà à l'origine de la réalisation de ses projets, la construction de sa maison et la réussite de ses enfants, il peut tirer un bilan positif de sa vie. Ce parcours mental soutenu par le réseau de relations sociales que M. Dumas a su construire et conserver sa vie durant, l'aide probablement à ne pas se laisser aller. Le soutien et la présence régulière de sa fille et du reste de sa famille confortent une autonomie que ce monsieur arrive à maintenir. Encouragé par sa fille, il revient au Club, délaissé pour un temps et qu'il fréquentait déjà avec sa femme. L'aide ménagère confirme qu'il s'absente l'après midi de 13h à 18h et en effet nous devons négocier pour l'entretien, un créneau horaire qui lui laisse toute liberté de rejoindre son "noyau" d'amis au Club ou à la place Dupuy. Sollicité par les enfants pour faire des courses, de lui même il continue à se rendre en ville et à manifester qu'il est un homme d'extérieur : *"je sortais pour tout"*. Il innove même par la découverte d'un nouveau lieu d'achat *"j'ai trouvé les Nouvelles Galeries"*. Ses quelques abandons sont aussi preuve d'autonomie : le boucher du quartier à cause de sa cherté et de la distance (la question de la difficulté d'accès de certains commerces due à la pente de la rue a déjà été évoquée pour la plupart des habitants âgés de ce quartier).

M. Dumas sait puiser dans ses ressources passées - relations, indépendance- pour y trouver une énergie nouvelle qu'il réactive quotidiennement : *"ce matin j'ai fait la soupe, j'ai épluché des haricots que j'avais achetés, j'ai fait la soupe, après je vais chercher mon pain, après j'ai dîné et je suis parti au club"*. Il a des animaux malgré lui et s'en occupe, des chats et surtout un pigeon récupéré par sa fille à la fac de médecine et dont il parle avec intérêt. Comme projet pour Noël après avoir répondu *"je n'en sais rien"*, il reconnaît après que sa fille ait fait remarquer que *"en principe le Noël se fait toujours ici", "si les enfants, s'ils veulent venir..., s'ils veulent venir, j'achèterai de quoi, et on fera la cuisine, on mangera ici, ici les enfants s'amuse, ils ont des jouets en pagaille, ils s'amuse..."*. Et demain? *"Demain pareil qu'aujourd'hui!"*. Mais cet aveu de répétition ne manifeste en rien de la désespérance.

On a vu que la maladie s'était introduite chez M. Blondin de manière brutale et handicapante : *"il a fallu que cette maladie m'attrape"*, le privant notamment d'activités sportives jusque là dominantes. S'il regrette fortement de ne plus pouvoir s'adonner à ses sports favoris, il arrive cependant à composer avec sa nouvelle situation en recourant à un réseau constitué de longue date et sans doute bien avant le décès de sa femme il y a quatorze ans. L'originalité de la situation de M. Blondin tient aussi au fait que sa redynamisation récente s'inscrit dans l'organisation d'un système d'aide sur lequel il ne tarit

pas d'éloges. L'aide apportée dans le cadre de ses problèmes de santé a constitué un tremplin pour cet homme qui l'a sollicitée de lui-même sans jamais vouloir semble-t-il la subir : *"elles me lavent, même. Mais je l'avais demandé surtout pour me chausser le matin, seulement leur service c'est d'aider à habiller quoi. Alors elles m'aident, et elles se font pas prier, elles me font la toilette même. La toilette, je pourrais me la faire, j'ai une douche, je prenais ma douche tout seul, mais enfin, c'est plus agréable quand même quand elles le font, parce que, c'est plus sûr, pour sortir..."*. L'infirmière le traduit ainsi : *"La toilette lui a fait retrouver sa dignité"*. Il ne vit pas sa situation dans la dépendance mais au contraire en reste un acteur privilégié. Les substitutions apportées à ses activités passées se doublent aujourd'hui d'un retour sur des pratiques un moment délaissées : il reprend le bus, profite des avantages de l'aide pour s'assurer un soin qui lui permet de continuer à prendre son plaisir au restaurant avec les copains.

Dans tous les cas évoqués, l'accrochage à la vie s'enracine dans une trajectoire où les ressources sont multiples. L'affirmation de la volonté et de l'indépendance a accompagné la plupart de ces personnes toute leur vie, dans le cadre de relations familiales le plus souvent présentes mais non contraignantes et de réseaux amicaux et sociaux choisis. La vieillesse vécue sous le signe de la solitude et du manque correspond aussi souvent à une dépendance affichée très vite, dans le contexte parfois d'une faiblesse sociale réelle. Les personnes rencontrées qui n'ont plus prise sur leur vie, n'ont pas trouvé les moyens, parce que sans doute la force et les ressources leur manquaient, de compenser l'abandon par des formes positives. Nous avons vu combien la parole transmise, l'expérience racontée ou les passions reportées permettaient à certains de se "déprendre" sans souffrance, sans regret et sereinement, une fois la vie accomplie.

c) Mise en dépendance non familiale

Je prends le bus. Il me porte où? Je n'en sais rien

Cette forme ne recoupe pas complètement la forme du "vieillir en dépendance". En effet, nous considérons ici les cas où la mise en dépendance ne se fait pas au profit d'un rapport "positif" au système d'aide obtenu. Il est des manières de se définir vieille personne par la dépendance qui rentrent dans une stratégie d'obtention d'aide, institutionnelle ou pas, qui a donné des résultats par rapport auxquels on ne cède pas véritablement une part de son autonomie d'acteur : on peut "ne rien faire" au nom d'un handicap, tout en organisant, dirigeant, contrôlant l'aide dont on bénéficie. Au contraire ici ceux qui ont cherché, et cherchent encore généralement de l'aide, le font par cession d'une partie de leur pouvoir d'acteur sur leur vie propre.

Par exemple Me Leblanc se définit comme dépendante (*"à partir du moment où on devient dépendant, où on a besoin de quelqu'un, eh bien c'est là que ça devient dur"*), mais divers indicateurs montrent qu'elle ne peut pas non plus trouver les forces suffisantes pour agir sur son quotidien d'une autre manière que par des appels ponctuels, et par la plainte, à ceux qui l'entourent : *"Comment voulez-vous que je fasse? (...) Comment voulez-vous surmonter quand vous vous occupez de rien?"*. La trajectoire de Me Leblanc semble en effet marquée par une lointaine dépendance : dépendance au mari en particulier. Lorsqu'on lui demande si elle a fréquenté un club du 3ème âge, elle répond : *"Non, mon mari n'aimait pas ça, et puis moi j'aimais beaucoup lire..."* Si elle allait en ville : *"Non, parce que mon mari (...) il commençait à peiner, et puis il se plaisait pas en ville parce que ça sentait mauvais, il était asthmatique"*. Il apparaît aussi que le changement de résidence connu à la retraite (le couple est parti du centre ville pour venir habiter à Papus près du fils) était beaucoup plus du fait du mari et du fils que d'elle même qui a entretenu un rapport très positif à la ville (*"ici je me suis ennuyée, bien sûr"*). Depuis la mort de son mari, et par la médiation de la mauvaise santé, (*"je suis atteinte d'un peu de tout, de tout ce qu'il ne faudrait pas"*), elle tente de transférer cette dépendance à son fils, qui résiste : *"elle a besoin de moi pour faire certaines choses mais je ne peux pas tout assumer"*. Selon son fils aussi elle appelle son médecin sans arrêt : *"Elle en est arrivée à un stade, maintenant, le moindre malaise, le moindre malaise, la nausée simple, elle appelle le docteur. Là, cette semaine, 4 fois de file, 4 jours de file"*. Ainsi cette dame ne sort-elle que très peu, (elle dit pouvoir marcher certains jours et d'autres pas), et ne voit essentiellement qu'une femme de ménage et son fils.

Me Marrot se plaint de solitude, elle se définit comme *"désentourée"*, montrant bien par là que l'entourage sur lequel elle aurait pu compter n'existe pas. En effet sa fille souffre de troubles psychologiques et la communication avec elle est quasi absente. Veuve depuis

trente ans elle n'a pas d'autre famille et n'a pas su nouer de relations avec d'autres personnes : *"je ne suis pas osée"* dit-elle. Elle ne voit que le personnel d'aide, ne sort pas de chez elle, n'a plus envie de faire grand chose. La substitution d'activité paraît peu possible : *"j'ai envie de faire ce que je ne peux pas"*. Aussi elle ne peut qu'espérer une vie d'*"esclave"* : *"Si j'ai quelqu'un, cette dame quand elle venait avec moi, c'est pas souvent, elle me faisait traverser, elle regardait si il y avait des dangers et elle me faisait traverser, et voilà c'est comme ça, je suis esclave comme ça. Esclave."* Bonheur aussi de la toilette par l'infirmière : *"elle me lave les jambes parce que je suis assise comme un emplâtre, là, sur ce petit tabouret, et puis au lavabo elle a l'eau chaude, elle a les gants avec la serviette, elle m'essuie le dos, tout ça, elle me met de l'eau de Cologne pour me sécher, elle m'essuie les jambes, les pieds, et puis moi après je m'habille, mais je m'habille assise, sur ce divan, et autrement je ne pourrais pas m'habiller."* Presque tout son quotidien se résume à une mise en dépendance auprès du personnel d'aide : *"Avant-hier je me suis fait engueuler, je ne reviendrai plus, je ne reviendrai plus'... Q : le kiné? R : Oui, parce que j'ai loupé le tournant, 'mais prenez votre canne, ne la laissez pas...', je la pose sur la marche et puis pour essayer d'attraper la rampe pour avoir plus de force, je ne sais pas, il comprend pas grand chose... Il comprend bien mais il fait comme il veut."*

M. Tournier a vécu dans l'ombre de l'église dont il s'occupait et auprès de sa mère, jusqu'à la mort de celle-ci. Depuis qu'il a perdu l'une (*"ça m'a contrarié de me voir inactif, cette cassure, du jour au lendemain, si vous saviez ce que c'est!"*) et l'autre (*"c'était le paradis à l'époque (...) et le coup de se retrouver seul...c'est mortel."*), rien ne va. Il bénéficie seulement des visites et aides des gens "charitables", sans qu'il y ait de véritable initiative de sa part. L'infirmière qui s'en occupe dit : *"on lui a fait accepter l'aide ménagère"*. Comme on lui a fait accepter aussi le portage de repas à domicile : *"La soeur elle m'avait dit 'il vous faut pas rester comme ça, si l'hiver il fait mauvais temps vous pouvez pas sortir', ce qui est vrai, elle a dit 'il faut demander à la mairie, on vous porte des repas à domicile'. Alors elle a demandé y a quelques temps, y a peut-être un an, qu'on me porte..."* Dernièrement le service d'aide voulait se charger de lui trouver un bénévole pour lui tenir compagnie de temps en temps Toulousain de naissance, il n'a quitté sa ville qu'une fois dans sa vie, à l'occasion de son service militaire. Il connaît assez peu la ville, mais il lui arrive de prendre le bus pour n'importe quelle direction : *"c'est un but pour sortir, je ne peux pas marcher, je prends le bus, il me porte où ? Je n'en sais rien, le bus me porte, je reviens, et puis ça me fait passer l'après-midi, c'est l'après-midi que je sors à présent qu'il fait bon, c'est la bonne saison, alors je prends le bus, je ne sais pas où je vais mais..."*

Me Poirier est loin d'une mise en dépendance aussi radicale. Mais un ensemble d'indicateurs fait penser à un comportement d'anticipation d'un tel processus. Alors qu'elle même et son entourage reconnaissent qu'elle est en assez bonne forme physique, elle réduit ses activités relationnelles, déclare être moins intéressée par les magasins, préférer rester chez elle. A plusieurs reprises dans l'entretien on s'aperçoit qu'elle réalise encore ce qu'elle déclare à un autre moment ne plus faire (prendre le bus ou aller en ville par exemple), comme si elle anticipait sur le plan verbal ses abandons sur le plan de la mobilité. Elle pense beaucoup à s'économiser : "*passer l'aspirateur, je ne peux pas, je ne veux même pas*". Aussi elle demande beaucoup aux autres, reproche aux étudiantes auxquelles elle loue une chambre de ne pas être serviables, et présentait ainsi le modèle de l'aide ménagère : "*cette petite A., à un moment donné elle avait un monsieur, mais je ne sais pas si elle l'a toujours d'ailleurs, il s'est fait accompagner à Damart un jour pour acheter des sous-vêtements, mais il lui a offert quelque chose, elle ne voulait pas, encore elle me dit 'il voulait m'offrir un ensemble, je n'ai accepté qu'un petit pull', parce qu'il est tellement content de l'avoir, elle le prend par le bras, elle lui fait prendre l'autobus, elle l'accompagne, elle lui choisit les trucs.*" Elle avoue presque immédiatement qu'elle a pensé aussi à se faire accompagner : "*mais j'y pensais très souvent de me faire accompagner, mais elle vient qu'une fois par semaine, si elle ne me fait pas le ménage... moi j'en aurais besoin trois fois par semaine*". Quelques mois après cet entretien son aide ménagère nous apprenait qu'elle l'avait accompagnée pour faire les courses... Il n'est pas du tout certain que cette dame accélère un processus de mise en dépendance, il est possible aussi que la médiation de la maladie (discrète jusqu'à présent) soit suffisante pour obtenir une aide qui la satisfasse sans cette mise en dépendance, auquel cas sa demande resterait dans le domaine d'une autonomie préservée. Mais nous avons cité son cas pour montrer que c'est dans la durée que l'on pourrait mieux observer les modalités de ces processus.

Positionnement social

(voir aussi fenêtres "Les formes du vieillir" et "Le vieillir et la famille")

Les 45 personnes âgées de 75 ans et plus de notre étude, toutes inactives aujourd'hui, peuvent, sur le plan des positions sociales, se répartir ainsi :

- 9 chez les "cadres", davantage petits et moyens que supérieurs : enseignants du secondaire, du primaire, cadres moyens d'entreprise, officiers.
- 6 chez les "indépendants", plutôt petits indépendants : petits commerces (3), petits artisans (2), petite entreprise (1).
- 12 chez les "ouvriers", essentiellement ouvriers du privé (bâtiment, confection), mais 3 d'entreprises nationalisées.
- 9 chez les "employés", une définition ici assez hétérogène (sous-officier, magasinier, employés du petit commerce...)
- 9 chez les "personnel de maison ou d'entretien" : recouvre surtout des emplois féminins plus ou moins déclarés, de "bonne" à "serveuse", de "femme de ménage" à "femme d'entretien".

La trajectoire professionnelle d'une partie des femmes est complexe, alternant des périodes sans travail et de "petits boulots". Rares sont les femmes qui n'ont jamais ou très peu travaillé (5 sur 32). Classiquement ces dernières ont été rangées selon la profession du mari.

Un découpage plus fin selon des trajectoires sociales est délicat à utiliser pour un échantillon aussi faible, et plus spécialement à propos d'une population âgée. En effet, une durée de vie de quelques 80 ans, et si l'on tient compte de l'origine sociale et de la trajectoire des enfants, voire des petits-enfants, augmente beaucoup les occasions de modifications du statut social. Or certains peuvent avoir connu une situation modeste mais trouver satisfaction dans la réussite des enfants, d'autres sont peinés par la situation de chômage d'un enfant qui avait pourtant "réussi". Par exemple comment résumer l'histoire sociale de Me Sarrasin? Son père était employé dans les transports parisiens et sa mère petit cadre dans une entreprise. Elle même a travaillé comme ouvrière, puis commerçante à l'occasion d'un premier mariage, puis s'est remarié à un ouvrier du bâtiment et a repris un emploi d'ouvrière à son tour. Son fils est devenu ingénieur, a eu son entreprise à l'étranger, a déposé son bilan et est au chômage. Ou celle de Me Jarry : fille de commerçants, elle commence sa carrière professionnelle dans l'entreprise familiale. A son mariage elle devient exploitante agricole (en fermage), puis ouvrière agricole, puis divorce et se place "*bonne à tout faire*". Elle travaille dans la restauration, fait les saisons et rencontre un artiste qu'elle suit pendant une dizaine d'années dans ses tournées. A près de 60 ans elle est seule et rejoint sa famille à Toulouse. Ses enfants occupent diverses positions dans la hiérarchie sociale.

On doit tenir compte aussi des contextes professionnels, évoluant suivant les lieux et l'histoire. On ne peut pas évaluer la situation de Me Lopez de la même façon si on la considère vivant au Maroc avant 1960 ou à Toulouse après. Pourtant elle est toujours l'épouse d'un professeur du secondaire, fonctionnaire de l'Etat Français. Mais comment aurait-elle pu garder en

France du personnel domestique? Le mari, peintre à ses heures, pouvait vendre des tableaux "chez lui", à Toulouse ça n'a plus été possible. M. Blondin a suivi les conseils de sa mère en choisissant le métier de son père : un tailleur du centre-ville dans les années 30 pouvait fort bien gagner sa vie. Plus de 40 ans après le métier a quasi-disparu.

Une analyse en termes de "déclassement" ou d' "ascension sociale" se révèle donc quelque peu hasardeuse sur la durée, car des problèmes d'origine et de fin se posent. Une tentative d'évaluation de "réussite", soit par récupération d'un statut social à un moment perdu (parents qui on pu être déclassés, soi-même ayant subi le handicap d'une émigration à caractère politique), soit par ascension sociale, fait retenir le chiffre de 12 personnes dans ce cas. En fait on s'aperçoit qu'un critère est un assez bon marqueur de cette réussite, le statut de propriétaire : parmi ces douze, neuf sont devenus propriétaires (au total, notre échantillon compte 14 propriétaires, du logement qu'ils occupent ou d'un autre). On retiendra que parmi ces 12 cas de "réussites sociales" une seule personne a été classée dans la forme du vieillir "par la dépendance", et qu'au contraire 8 l'ont été dans la forme "vieillir par l'âge".

Si l'on reprend le découpage selon les catégories sociales esquissées plus haut, en comparant avec les formes du vieillir et le rapport avec la famille, nous pouvons faire les observations suivantes :

- les cadres ont nettement tendance à percevoir leur vieillesse sous la forme "âge" : 7 sur 9 (contre 20 sur 45)
- les ouvriers ont tendance à percevoir leur avance en âge sous la forme "par la vieillesse" : 6 sur 12 (contre 12 sur 42)
- les cadres vieillissent plus dans le cadre de "la famille tremplin" ou "l'indépendance" que les autres catégories (7 cas sur 9, contre 6 sur 12 pour les ouvriers et 2 sur 9 pour les employés) sauf les femmes personnel de maison ou d'entretien qui s'en rapprochent (7 cas sur 9).
- d'une manière générale, on note un lien assez puissant entre le fait de "vieillir par l'âge" et vieillir sous une certaine indépendance par rapport à la famille (en particulier donc chez les cadres) et une relation entre "vieillir par la vieillesse" et rapports plutôt exclusifs avec la famille.

Il est parfois pertinent de s'interroger sur les cas qui semblent sortir de la norme de leur groupe. Ainsi si on regarde de près ceux des ouvriers qui vieillissent "par l'âge" (3 sur 12), on s'aperçoit que ce sont des personnes soucieuses de statut social. En effet, au contraire de l'ensemble des ouvriers interrogés, qui dans leur discours prennent rarement la peine de situer socialement leurs connaissances (familiales ou autres), ceux-ci ne manquent pas de faire remarquer leur proximité, par le réseau familial ou amical, à un "monde" situé au-dessus du leur. Me Leroux, ouvrière, nous apprend que ses nièces sont mariées l'une à un médecin et l'autre à un professeur de l'enseignement supérieur. M. Marques, ouvrier dans la confection, a une

nièce chef comptable et un cousin entrepreneur. M. Garcia, gardien, nous dit que ses enfants "ont une bonne situation" (dans l'enseignement secondaire).

Autant d'indications, qui, malgré leur caractère parcellaire, peuvent nous laisser supposer que ces façons de concevoir l'avance en âge sont fortement traversées par le positionnement social, et par la manière de se situer à l'intérieur de la hiérarchie sociale.

Enfin, notons les différences d'âge moyen de ces divers groupes sociaux :

- 84,3 ans pour les cadres
- 84,1 ans pour les indépendants
- 83,2 ans pour les employés
- 81,6 ans pour les femmes personnel de maison
- 81,4 ans pour les ouvriers.

Ce qui permet de confirmer l'âge plus élevé de ceux qui pensent "vieillir par l'âge" que ceux qui considèrent "vieillir par la vieillesse".

d) mise en dépendance familiale

Je suis ta fille, mais je vais être ta mère, ne t'en fais pas

La formule n'est pas des plus heureuses mais désigne le processus par lequel certaines personnes en appellent au support de leur entourage familial et font le "choix", le plus souvent anticipé de longue date, de se situer "à la charge" des descendants. Cette forme de positionnement dans la vieillesse, au plus près du modèle de la "personne à charge", se traduit généralement par un fort désinvestissement (Encore verra-t-on ci dessous que le désinvestissement ne touche pas tous les domaines de la même façon et que les personnes conservent généralement une forte implication dans les relations familiales...)

Si l'on s'en tient aux personnes qui se situent au plus près du prototype, elle est le fait d'un nombre réduit de personnes, plutôt d'origine et de statut sociaux modestes, qui ont, souvent depuis des décennies, cultivé le lien familial comme recours privilégié pour faire face à une certaine faiblesse des ressources mobilisables (ainsi certains immigrants et rapatriés d'Algérie pour lesquels la qualité des solidarités familiales, le développement des réseaux sur base familiale, a longtemps pallié la perte des formes antérieures de sociabilité et de

solidarité). Si l'on se réfère aux deux "fenêtres" titrées "Le vieillir et la famille" et "les formes du vieillir", ces quelques personnes se recrutent bien sûr et d'abord parmi celles que nous avons décrites comme cultivant la "famille-refuge" et comme définissant leur vieillesse en termes de dépendance.

Mais on constatera que bien des personnes, en particulier parmi celles qui ont déjà amorcé un processus de déprise, présentent des traits ou ont recours à des formules qui montrent que ce type de solution fait partie de l'éventail des scénarios envisagés. Il est en effet évident que les différents modèles que nous présentons ici n'ont bien souvent rien d'exclusif. Aussi aurons nous l'occasion de nous référer encore à des personnes déjà citées dans d'autres rubriques.

Mais évoquons d'abord les personnes les plus proches du "modèle".

Comme déjà évoqué ci-dessus, la condition première de réalisation de la "personne à charge de la famille" tient à la nature du lien familial développé au cours des décennies antérieures. On ne peut comprendre la place qu'occupe actuellement la personne âgée sans faire référence au "système" familial qui s'est mis en place et aux valeurs qui règlent notamment l'organisation de l'aide.

Me Peret, comme Me Chabrol, sont originaires d'Afrique du nord, arrivées à Toulouse en 1962 par l'entremise d'un parent précurseur, ayant accédé à un logement dans des conditions que l'on qualifierait volontiers aujourd'hui de "sur-occupation" (ainsi, Me Chabrol a longtemps habité un F 3 dans lequel cohabitaient deux couples et leurs enfants). Et la famille n'a depuis rien perdu de sa cohésion. Au contraire, chez Me Chabrol le jeu des mariages croisés avec une famille amie a eu pour effet d'élargir encore le cercle des familiers. C'est dans ce contexte que l'aide à la personne âgée est aujourd'hui "organisée". Le maître mot en la matière est "on s'arrange" : *"Des fois quand je suis trop fatiguée trop malade que je ne peux rien faire je lui téléphone et elle vient, la semaine dernière c'est elle qui m'a fait les courses, voyez, et voilà, on s'arrange comme ça. (...) et comme ça on s'arrange comme on peut." - "on s'arrange vous savez. Des fois j'appelle mon fils, et mon fils il met son père dans la douche tout doucement, et on s'arrange, vous voyez."* (Me Peret). *"on s'arrange avec ce qu'on a, y en a assez"* (Me Chabrol). La formule dit bien quels sont les principes logiques qui règlent l'économie familiale : se "débrouiller" (autre terme courant), faire face à une situation de relative pénurie de moyen ("on est pas riches") en faisant appel à l'intervention de tous, faire ressource du réseau familial, "comme on peut"... L'"arrangement" associe très étroitement l'aide institutionnelle sur le mode de la plus totale familialisation. Ainsi l'aide ménagère de Me Peret vient-elle souvent, apporter son concours, y compris en dehors de ses heures de service : *"alors je lui dit 'vous pouvez me porter ça...', pour elle quand elle va faire les courses, elle me porte tout ça, soit du pain, ou*

des fruits, voilà, et comme ça on s'arrange... Voilà... Je vous dis qu'elle est très gentille... on s'arrange..."

Dans ce cadre, quel est le statut de la personne âgée et en quoi peut-on y associer une forme particulière de déprise?

-Le drame de toute une vie et le drame de la vieillesse

"Aaah, j'ai souffert vous savez, Mr, croyez moi, j'ai mené une vie, une drôle de vie j'ai menée... Alors maintenant j'ai dit 'dans la vieillesse, peut être que j'aurais un peu plus de chance ',... pfft, je vois que dans la vieillesse... j'en ai pas de la chance." (Me Chabrol). Ce type de formulation, parfois très fréquemment réitéré, apparaît dans la plupart des entretiens que nous avons référés au même modèle. Ce sont les mêmes formes d'évocation d'une vie de souffrance, de travail et de privations, que l'on retrouve chez Me Peret parlant de son mari : " il a travaillé, s'il a travaillé, depuis qu'il avait 7 ans, en Espagne il gardait des moutons, et des cochons... (rires)... Et oui c'est ce qu'on faisait là-bas avant.", comme parlant d'elle même : "moi j'étais une femme, que c'est pas pour me vanter, mais j'ai travaillé beaucoup dans ma maison". De même chez Me Morand : "Toute ma vie, je faisais la cantine chez les soeurs monsieur, et elles me payaient pas, je vous le jure, elles me payaient pas les soeurs, je faisais manger mes enfants c'est tout, vous comprenez, c'était pendant la guerre. J'ai travaillé comme une négresse, c'est le cas de le dire, et y avait pas de gaz à ce moment là, il fallait aller chercher le charbon. " - ."je m'en suis bien vu moi hé ... Moon Dieu, mon dieu..... Et bien ça ne m'a pas empêchée de devenir vieille quand même, je ne pensais pas devenir à 85 ans et demi. " Ces énoncés ne signent pas seulement le statut social des personnes concernées. Ils renvoient à une construction dramatique plus générale qui veut que la souffrance de toute une vie se poursuive dans la vieillesse, au point d'en devenir aussi la caractéristique centrale : souffrance occasionnée par la maladie, souffrance plus exacerbée encore qu'a constitué la perte d'un conjoint et/ou d'un proche, souffrance de la solitude.

Ce ton général de dramatisation participe étroitement à la reproduction du lien familial, lien de nature biologique, et lien fondé sur le sacrifice. Il alimente une mythologie familiale qui produit la personne âgée comme personne frappée de faiblesse et de souffrance. Par dessus tout, il fonde le "droit" de la vieillesse à être prise en charge. Il assoie la position de la personne âgée comme relevant d'une réciprocité de l'aide basée sur l'échange retardé. D'une façon générale, les personnes qui occupent aujourd'hui la position d'aidé ont toutes peu ou prou occupé la position d'aidants dans le passé. Me Chabrol a "gardé" son mari diabétique

et amputé des deux jambes jusqu'à sa mort. Me Morand en a fait de même avec sa mère. M. Cayrol avec son épouse démente sénile...

Dans ce cadre d'interdépendance familiale tissée à l'échelle d'au moins une génération, qui veut que la vieillesse ouvre un droit basé sur la faiblesse et la souffrance, la rhétorique de la "dépendance" prend, nous l'avons vu par ailleurs, une place essentielle.

Ce long préambule, malgré tout insuffisant, pour justifier le titre de "déprise par mise en charge familiale".

Les personnes dont nous parlons ici ne "transmettent pas le témoin" à leur descendants, comme nous l'avons précédemment décrit. Elles revendiquent ou font allégeance à une autre logique fondée sur la continuité biologique de la famille. Entrer en vieillesse, c'est adopter un nouveau statut au sein de la famille par lequel la personne sait pouvoir mobiliser autour d'elle tout un potentiel familial. Mais les formes que prennent cette mobilisation de l'aide familiale ne peuvent être considérées comme homogènes.

-Une vieillesse "dépendante" qui garde le pouvoir d'énoncer la règle en sa faveur

Me Chabrol constitue l'archétype de la vieillesse exigeante qui fonde son "pouvoir" sur la culpabilité. Elle joue un rôle extrêmement actif dans la mobilisation des proches, pointe tous les manquements aux règles qu'elle a activement participé à instituer. Le "contrat" sur lequel repose l'assistance qu'elle revendique de la part de son entourage est marqué du sceau de la mort du père. En la matière, le tableau que dresse Me Chabrol de la réunion de famille qui s'est tenue au chevet de son mari mourant, est assez explicite. Selon elle, les dernières paroles de son mari auraient été pour dire : *"ta mère" il lui a dit (au fils), il criait ' attention à toi, même si tu as pas peur, avec tout ce que je te recommanderai, fais bien attention à ta mère, hé!' "* C'est Me Chabrol qui fait référence au serment qui a été alors prononcé, marqué au fer rouge de l'agonie du père, et nul doute qu'elle s'y réfère en d'autres occasions. L'affect peut être un formidable moyen de manipulation de l'entourage.

Me Chabrol a accompagné son mari jusqu'à la mort, son mari que l'on avait amputé et qui a *"beaucoup souffert"* rappelle-t-elle souvent (une des soeurs de cette dame, infirmière de son état a de la même façon *"bien soigné"* leur mère jusqu'à sa mort centenaire). Ici, la souffrance participe bien à la reproduction de la norme et du lien familial, et tout se passe comme si Me Chabrol récupérait aujourd'hui le capital accumulé dans l'aide à son mari. Ce qui l'autorise à être à l'égard de ses proches aussi exigeante que son mari l'a été avec elle : *"quand il était à la clinique, j'y allais deux fois par jour lui porter à manger, parce qu'il ne voulait pas manger de la clinique"*. Aujourd'hui, elle se plaint du moindre manquement au

"contrat" familial à son égard (ainsi du fait que sa fille ne soit pas venue la veille alors que c'était son jour).

En quoi consiste l'aide apportée à Me Chabrol? Elle a subi une fracture du col du fémur et a refusé les séances de kinésithérapie qui devait l'aider à recouvrer sa mobilité. *"Parce qu'avant j'avais même un kiné qui venait, mais qu'est ce qu'il me faisait rien du tout. (...) Alors il venait, il me faisait voilà, il me faisait lever de là, et puis jusqu'à la porte là bas... (...), et puis il me faisait revenir. J'ai dit 'pourquoi faire je prends un kiné?'. Les mêmes, les mêmes ... ça je le fais moi même."* Dès lors, elle ne sort plus du tout de son logement, sauf pour des visites mensuelles à l'hôpital où elle est transportée en ambulance. Elle a tout perdu de la *"femme courageuse"* qu'elle dit avoir été dans le passé, et c'est la peur qui a pris le pas, peur panique de la chute qui se manifeste lors du moindre déplacement et complique singulièrement la tâche des divers aidants familiaux : *"qu'est ce que vous voulez? C'est plus fort que moi, on a beau me dire de faire attention, mais qu'est ce que vous voulez, ah j'ai peur, j'ai peur. Même quand je vais passer les radios, je dis 'attention ne me lâchez pas hé!' - 'Oh non, on vous tient, on vous tient' - Hé oui, j'ai la peur, j'ai la peur sur moi (...) Non non, j'ai pas confiance"*. Aujourd'hui, le moindre geste suscite de sa part une demande d'assistance (exemple : le coucher. *"Alors mon fils il vient, et puis il me soulève. Vous savez je me mets contre le lit, et c'est lui qui me prend il me jette sur le lit. Voilà"*) et réveille sa plainte.

On peut dire de même de Me Peret qu'elle garde l'initiative et même une place décisionnelle dans l'organisation de l'aide autour d'elle et de son mari. Elle a subi deux opérations des genoux (cartilages) et sa vue va en déclinant, et son mari a été opéré il y a dix ans suite à un infarctus. Mais comme précédemment, l'aide mobilisée apparaît assez nettement disproportionnée par rapport au handicap déclaré. Les trois enfants se relaient là aussi auprès du couple pour assurer l'essentiel de l'entretien du ménage, et là encore jusque dans les actes les plus quotidiens : *"j'appelle mon fils, et mon fils il met son père dans la douche tout doucement, et on s'arrange, vous voyez."*

C'est ainsi généralement Me Peret qui prend l'initiative de solliciter son entourage. Elle se sert beaucoup du téléphone : *"comme j'ai le téléphone j'appelle mes enfants, si en cas de besoin"*, et le besoin se fait souvent sentir. Elle a aussi joué un rôle essentiel dans les prises de décision qui ont réglé le parcours résidentiel du couple au cours des dix dernières années. Dans un premier temps installé dans le pavillon que la fille détient à 20 Km de Toulouse, Me Peret a jugé qu'il serait bon pour la santé de son mari, pour lui éviter tout effort, de venir s'installer au plus près de ses deux fils, et ceux ci ont joué de cooptation auprès du gestionnaire HLM pour installer le couple à deux pas de leur propre résidence.

On peut de même citer l'exemple de Me Morand, qui à l'occasion de l'entretien a longuement exprimé sa plainte, sa souffrance, sa misère, cherchant ainsi à légitimer sa demande, à ce jour insatisfaite, d'une prise en charge au domicile de l'un de ses enfants ("*personne ne veut me prendre avec eux*"). Cette quête de prise en charge familiale apparaît là aussi disproportionnée au regard de sa perte relative de mobilité liée à des problèmes articulaires (selon sa soeur, elle aurait elle aussi abandonné très tôt la procédure de rééducation qui devait faire suite à une opération bénigne). Et il aura fallu plusieurs contacts avec Me Morand et ses proches pour mesurer à quel point Me Morand est d'ores et déjà, mais aussi de longue date, tributaire d'une logique de "mise en dépendance". Un seul exemple, parmi bien d'autres, mais qui résume tout un état d'esprit : Me Morand, ancienne lavandière, n'ayant jamais possédé de machine à laver le linge a refusé celle que lui proposaient ses enfants. "*Je suis dans les vieilleries moi, je n'ai pas de machine à laver, j'en ai jamais acheté, je lavais à la main, j'allais laver à Garonne, et ici... , maintenant depuis que je suis malade, ma fille, la 4ème, elle vient me... -Q : Prendre le linge? R : prendre le linge, (...) les draps et tout ça elle me les lave, c'est déjà pas mal... C'est ma fille quand même, oui... oui oui oui... Mais pour aller avec elle ne me voudrait pas*"

-La personne âgée dépendante "mineure"

Mais s'il existe des formes actives de "mise en dépendance", il en existe aussi des formes passives. Toutes celles et ceux qui ont adopté cette attitude de la "personne à charge" n'ont pas su conserver l'aptitude de parole et d'initiative que nous venons de décrire. Certaines ont même abdiqué, ou tendent à abdiquer, toute forme d'autonomie vis à vis de l'aide familiale. On retrouve ici un archétype de la vieillesse comme état de minorité, au sens d'une production de la vieillesse comme catégorie dominée, mais aussi au plus près du processus que nous essayons de décrire ici par lequel le sujet lui même adopte une attitude d'allégeance et de dépendance vis à vis de son entourage.

Comme relevant du premier terme, on pourrait invoquer toutes les formules qui se réfèrent à l'interdiction de conduire : "*maintenant, mon fils ça fait trois ans qu'il ne veut pas que je conduise (...) Depuis que je prends pas la voiture, j'ai pas envie de rien. ça fait 4 ans que je ne roule pas l'autoroute. Q : Que vous ne conduisez plus pour y aller? R : Non, ils me l'interdisent...(...) C'est fini l'autoroute.*" (M. Soler).

De même les restrictions apportées à l'autonomie pécuniaire de la personne : "*ils veulent plus, maintenant j'ai donné la carte pour le retrait, c'est les enfants, ils veulent plus que*

j'aille les enfants, ils y vont, ils s'en occupent, parce qu'on ne sait jamais, les vieux vous savez." (M. Cayrol)

Mais on ne peut pas écarter l'idée selon laquelle ce type de formulation par la personne âgée d'un interdit édicté par les proches a fonction de rationalisation d'un rapport bien plus complexe, dans lequel il est bien difficile de déterminer ce qui prévaut du fait de ne "plus avoir envie de rien" ou de l'édition de l'interdit familial. C'est M. Cayrol qui insiste à différentes reprises sur le choix qui est aujourd'hui le sien d'"être tranquille". Les enfants voulaient l'emmener voir le métro : *"Non, ça ne m'intéresse pas, ce qui m'intéresse maintenant c'est la tranquillité."* Les enfants voulaient l'emmener pour le 14 juillet dans les Pyrénées : *"Laissez moi tranquille, je suis bien"*. Il insiste à plusieurs reprises sur son manque d'envie et sur les changement de ce point de vue par rapport à une période relativement récente : *"Moi, j'aimais sortir, mais maintenant j'ai plus envie de sortir"*. Et c'est M. Soler, qui, malgré l'interdit familial, utilisait encore sa voiture sur les pistes de montagne de son village natal, qui a de lui même renoncé au séjour estival qu'il y faisait depuis des décennies.

Avec le deuxième terme apparaissent des formules plus significatives d'une "déprise" de la personne âgée. C'est encore M. Cayrol qui oriente l'attention sur la nature des relations qui se tissent lors de l'entrée "en dépendance" : "Q : Mais enfin vous avez quand même les enfants. R : *Les enfants oui, et heureusement d'ailleurs que je les ai. Et je vais vous dire j'aime les garçons aussi, mais surtout la fille, il faut une fille, vous en avez des enfants?* Q : Oui, j'en ai quatre. R : *Y a des filles?* Q : Deux filles. R : *Très bien, quand on est vieux c'est la fille qu'il faut.* Q : Pourquoi surtout? R : *Oui, elle me disait l'autre jour 'je vais être ta mère maintenant, je suis ta fille je vais être ta mère, ne t'en fais pas' "*

Ce type de renversement des rôles familiaux montre l'importance que revêtent les statuts de sexe (si toutes les personnes que nous désignons plus haut comme "dominantes" étaient des femmes, les exemples dont nous disposons ici concernent avant tout des hommes). Ils attirent l'attention sur le statut du mari ou du père comme relevant d'une "prise en charge" par l'entourage familial féminin, statut de "dépendance" qui prend notamment ses racines dans le passé relationnel du couple.

L'époux de Me Peret occupe ainsi une position qui d'un point de vue diachronique peut être caractérisée comme ancienne. Lorsqu'il évoque brièvement la période de sa mise à la retraite, c'est pour dire à quel point déjà l'arrêt de l'activité professionnelle s'est traduite pour lui par un net repli sur le giron familial. (*"J'ai commencé à travailler dans la maçonnerie, pour la maçonnerie, pour le bâtiment, on a fait des copains, des camarades de travail et après, ils ont été un d'un côté, l'autre de l'autre côté, et maintenant je ne sais pas où ils*

sont. c'est vrai, c'est vrai."). Le couple quitte alors rapidement Toulouse pour la lointaine banlieue et monsieur se consacre alors presque exclusivement au jardinage. Jusqu'à un accident cardiaque que son épouse présente comme très grave. Dès lors, Me va s'appliquer à faire respecter par M. la formule attribuée au cardiologue : "*Si vous voulez prolonger votre vie il faut rien faire*". Et il apparaît que M. adopte dès ce moment une posture de totale prise en charge, qui va dans son cas jusqu'à abdiquer toute forme d'activité autonome.

Son programme est de fait aujourd'hui extrêmement limité : " M. *Il faut rien faire. Me : manger, s'allonger, et se promener un tout petit peu si vous voulez, et c'est tout*", et nous avons vu l'aide que lui apportent les enfants.

Son univers s'est réduit à la plus petite échelle; celle de l'appartement et du jardinet attenant, réduction attestée par les formulations de son épouse et de sa fille qui soulignent son statut de mineur, c'est le règne du "petit" : "*un petit peu de manger*", "*petit à petit*" ; "*on a un petit jardin vous voyez, et là, mon mari il s'assoit là avec la chaise longue, sa fille lui a acheté une chaise longue, et comme on a un mimosa là qui fait de l'ombre, vous savez, on le met là et là il reste les après-midi et sinon il prend une autre petite chaise que son fils lui a acheté aussi et il s'en va à la verrière il s'assoit un petit peu, sur le banc, et là il reste un peu*"... Infantilisation de la vieillesse qui va jusqu'à une certaine privation de parole : à quelques exceptions près, c'est toujours Me qui répond aux questions que l'enquêteur adresse à M., et en particulier à tout ce qui a trait à la santé, à l'aide familiale ou institutionnelle, à la gestion du ménage... autant de domaines sur lesquels M. n'a pas (ou plus) la moindre "prise".

-Les frustrés de la prise en charge familiale

Si le modèle s'exprime pleinement chez quelques personnes parmi celles qui ont cultivé la solidarité familiale de façon quasi exclusive, il n'est pas totalement absent chez nombre de personnes et en particulier parmi celles qui héritent d'un statut social relativement modeste. Nous rentrerons pas ici dans le détail des cas particuliers mais nous évoquerons plus particulièrement ici un ensemble de personnes chez lesquelles ce même modèle apparaît "en souffrance".

Les deux filles de Me Gary ont suivi des trajectoires professionnelles qui, avec la "complicité" active des parents passaient par une certaine dissolution du lien familial. Elles ont vécu longtemps à Paris, puis sont "redescendues" à Toulouse, sans pour autant se réinvestir totalement dans la relation à leur mère. Me Gary dresse aujourd'hui de sa situation un tableau qui semble montrer qu'elle aurait souhaité être plus étroitement "prise en charge" par ses filles : "*D'abord je suis seule. Je suis veuve, et mes enfants sont à Toulouse mais je suis seule. Alors elles viennent me voir de temps en temps. Mais enfin pas toujours . Bon, de*

toute façon y en a une qui est plus... qui s'en occupe davantage, elle travaille aux Télécom, elle téléphone. Tous les jours elle téléphone. L'autre moins, mais enfin..."

Et de fait, la façon dont elle exprime sa vieillesse, le ton de dramatisation qu'elle emploie pour évoquer la maladie, le handicap, présentent bien des traits communs avec ce que nous venons de décrire comme caractéristique de la dramatique familiale. Seul fait différence marquée la place que vient prendre dans ce cas la thématique de la solitude.

Ce sont les mêmes formulations qui caractérisent l'entretien, déjà cité, réalisé auprès de Me Morand. De même l'entretien réalisé auprès de Me Leblanc, personne que nous avons précédemment décrite comme "dépendante de longue date", essayant sans succès, aux lendemains du décès de son mari, de retrouver dans la relation à son fils le support, la sécurité et l'assistance qu'elle avait jusque là obtenus de la part de son époux. De même chez Me Marrot, ou Me Fournier Plus généralement se fait jour le lien étroit existant entre les personnes "dépendantes anciennes" (Cf fenêtre "Le vieillir et la famille") et cet ensemble de personnes caractérisables comme "frustrées" d'une prise en charge par les enfants.

Ce sont là encore des personnes de statut social relativement modeste, voire très modeste, qui ont longtemps adhéré à un modèle dominant de promotion sociale par la réussite des enfants (avec plus ou moins de succès), qui ont longtemps privilégié les valeurs de l'indépendance individuelle sur les valeurs proprement "familiales". Il semble que ces personnes, dès lors qu'elle se définissent elles mêmes comme "vieilles" tentent aujourd'hui de se référer à un autre modèle jusque là mis en sommeil : celui de la vieillesse "à charge" de la famille, retour à un "droit" des vieux à être pris en charge par leurs enfants qui ne trouve plus aujourd'hui matière à satisfaction.

Notons seulement que la majorité des personnes que l'on peut définir comme "frustrées" de la prise en charge familiale réside dans la cité de Pampus. Elles cohabitent, dans un cadre où les réseaux propres aux personnes âgées sont particulièrement actifs (autour des clubs du 3ème âge, autour des petits commerces locaux), avec les tenants du modèle familial. La cohabitation résidentielle se doublerait ici de la juxtaposition entre deux modèles concurrentiels qui trouvent leurs racines dans le passé des personnes concernées.

Les Formes de la Santé

On sait combien la question de la santé et de la maladie renvoie au delà de critères "objectifs" médicalement attestés ou pas, au type de rapports entretenus avec l'entourage relationnel et environnemental, traduisant de ce fait un sentiment général de bien être ou de mal être. C'est une question complexe s'il en est où l'expression de la subjectivité occupe une place prépondérante. En l'absence de témoignages d'experts en la matière -les professionnels de la santé étant tenus au secret médical-, nous nous réfèrerons pour explorer ce domaine aux diverses expressions sollicitées ou surgies spontanément de nos personnes enquêtées, ainsi qu'aux témoignages de l'entourage familial, amical ou professionnel (aide ménagères, aide soignantes ou infirmières selon les cas).

L'intérêt de cette approche réside entre autres, dans la mise à l'épreuve qu'elle opère de la médicalisation de la vieillesse. Elle peut contribuer par les diverses "formes de santé" qui s'y expriment à faire éclater la norme médicale à partir de laquelle s'élaborent les définitions déficitaires et homogènes de la vieillesse. Partant du constat que le critère de "dépendance" ne suffit pas à lui seul à définir des "états" de vieillissement (ni à se suffire d'un point de vue épidémiologique en tant que "facteur prédictif" de morbidité et de mortalité) certains travaux ont débouché sur une réflexion autour de la notion de "santé subjective", formulation par la personne elle même d'un état de santé autoévalué, formes d'expression de soi approchées selon diverses dimensions. Nous devons rappeler par exemple que selon une étude longitudinale (à quatre ans d'intervalle) de nos collègues épidémiologistes une des variables statistiques les plus explicatives de la dégradation des capacités chez des vieilles personnes était le "sentiment d'inutilité" qu'elles ressentaient Si cette notion de "santé subjective" peut enrichir sensiblement la démarche épidémiologique, dans la mesure où elle fait apparaître à quel point la place

que l'on s'accorde, ou que l'on accorde à la personne au sein d'une famille, au sein d'une société peut avoir des effets significatifs sur les conditions de vieillissement, elle ne permet pas de s'évader de la sphère de l'évaluation sanitaire. Il reste à mieux connaître les tenants d'un "sentiment d'utilité ou d'inutilité", d'un "sentiment de cohésion ou d'abandon", de sécurité ou d'insécurité, plus généralement d'un sentiment ou d'un rapport à l'existence" dont on sait qu'ils jouent un rôle essentiel.

C'est ainsi que nous réinsérerons les diverses expressions de la santé ou de la maladie dans les histoires singulières, et que nous les rapporterons aux formes du vieillir, elles mêmes dépendantes de l'interaction de la personne avec son environnement.

1- La "bonne santé" et la santé des autres

Dans cette rubrique, on trouve des personnes qui affichent une bonne forme, d'autres qui évoquent peu de problèmes, certains qui n'abordent pas la question alors qu'il semble y avoir des critères objectifs, d'autres enfin qui sont préoccupés d'abord par l'aide à fournir à des proches.

Me Serres insiste sur sa bonne forme "*état physique pas mauvais*" et si elle reconnaît qu'il lui arrive d'être quelquefois essoufflée en montant les escaliers, elle s'étend peu sur la question, préférant l'aborder du côté des autres -qu'elle aide- ou même qui vieillissent en tout cas plus qu'elle. Il s'agit d'une personne qui a manifesté toute sa vie une grande autonomie, dans ses relations de célibataire et dans son rapport à la ville et qui en dresse un bilan plutôt positif. Pour Me Fabre, la mauvaise santé, c'est les autres; elle se présente ainsi: "*je suis en très bonne santé mais je n'entends pas très bien*" et aussi "*j'ai 86 ans, je me porte bien*". Elle n'avait pas vu de médecin depuis plus de vingt ans et si elle dit qu'"*il vaut mieux prévenir que guérir*", elle reste libre de ses choix puisqu'elle est opposée au vaccin anti-grippe. Elle non plus ne se sent pas vieille et a pris en charge une amie en maison de retraite. Les rapports à sa famille s'ils sont fréquents, ne sont pas contraignants. Sa surdité appareillée ne l'empêche pas de continuer à aller et venir entre le dehors et le dedans. Me Cladel effectue des visites de routine chez le médecin, apparemment peu fréquentes "*j'y vais tous les 3 ou 4 ans prendre la tension*"; elle développe une attitude préventive dépendante de son observation des autres : "*Non, je ne suis pas malade, j'y vais parce qu'il faut surveiller la tension parce que j'ai beaucoup d'amis autour de moi au foyer qui ne se sont pas surveillés, c'est ce qui me fait peur l'hôpital! Et elles ont eu une crise, elles ont eu une attaque, y a en une qui est resté 5 ans paralysée d'un bras et d'une jambe, aux Sept Deniers y en a deux qui sont tombées, elle a un bras paralysé, l'autre la tête ça ne va pas, c'est ça que je surveille*". Elle procède par anticipation en rationalisant autour des limites qu'il faut s'imposer notamment pour les repas : "*il faut pas attendre d'être vraiment malade vous comprenez*". Q : Vous avez eu des problèmes déjà, des malaises? R : *non, mais je vois autour de moi, j'observe les personnes qui se trouvent autour de moi (...) oui je me dis,*

ça ça m'arrivera à moi, ça peut m'arriver". Habitée depuis sa retraite à cotoyer des "personnes âgées", elle se familiarise tranquillement avec l'avancée en âge, comme la suite naturelle d'un processus évident. C'est aussi une vie bien remplie qui caractérise cette dame.

C'est une vision positive de sa santé que développe Me Leroux, évoquant quelques problèmes de santé ordinaires en insistant chaque fois sur leur stabilisation ou leur amélioration. Elle manifeste à l'égard de l'institution médicale la même exigence qui caractérise ses relations habituelles avec les institutions ou les professionnels. Cette exigence ne prend pas la forme d'une demande de soutien ou de compassion mais au contraire d'une attitude combative et dynamique. Elle remplace son médecin trop "*pessimiste*" par un autre plus "*tonique*" : "*oui il est très pessimiste ce docteur, alors quand il m'a dit ça, que les bourdonnements n'allaient pas s'arranger, alors ça m'a mis en boule et je suis partie*". C'est ainsi aussi qu'apparaît Me Prévot, peu préoccupée par les questions de santé "*comme tous les vieux, j'ai des douleurs*" avec une sagesse caractéristique : "*vous savez, ça serait trop beau si on arrivait vieux et ne rien avoir!*". Cette personne comme les deux précédentes est installée tranquillement dans la vieillesse, avec des qualités d'indépendance vis à vis de l'institution médicale qui témoignent d'une attitude existentielle ludique toujours active : à propos des remèdes qu'elle réduit d'elle même par interprétation des symptômes... "*alors j'ai oublié d'en prendre deux(..) ça allait mieux, alors je l'ai dit au docteur (...) il m'a dit vous faites bien de me le dire...(..) je n'en prends plus*". Elle évoque une ablation d'ovaire (elle raconte les signes précurseurs toujours sous une forme ludique), dont elle ne se souvient pas des raisons. Elle précise bien : "*je n'ai jamais été malade jusqu'à l'âge de 64 ans*".

Si on retient aussi le cas de Me Lafforgue, la doyenne de notre échantillon, qui ne voit le médecin qu'une fois par an pour le vaccin anti-grippe ou encore de Me Roger, chez qui le thème de la santé occupe peu de place, si ce n'est dans le sens de la valorisation d'une attitude à la fois "*citoyenne*" et préventive, on remarque combien l'ensemble de ces personnes ont défini leur vie dans le registre de l'indépendance et de la volonté, se réservant des espaces personnels qu'elles continuent de préserver en les aménageant à leur manière.

Il existe des individus troublants qui manifestement ont des problèmes de santé, mais qui (se) les masquent ou en tout cas ne souhaitent pas les mettre en scène.

M. Mercier par exemple, dit n'être jamais malade, une image de l'endurance que se plaît à soigner un ancien pilier de rugby... Il prend pourtant des médicaments mais ne l'avoue pas, de même qu'il finit par dire qu'il a subi quatre opérations mais il n'a "*jamais eu la grippe*"...Où l'on voit que les définitions de la santé sont multiples et surprenantes! Ce qui importe sans doute s'exprime dans ces affirmations : "*j'ai eu ma vie bien remplie (...) je n'ai*

pas fait fortune mais ma vie familiale a été réussie". Il est impossible à M. Mercier de croire malade un corps qui a tant donné de lui même, dans le travail comme dans le sport et qui lui a permis de "réussir ses enfants". Le profil de M. Dumas en est proche; perclus de rhumatismes dus à son métier, il reste discret sur les 4 opérations qu'il a subies et qui sont évoquées par sa fille, laquelle en profite pour développer ce qui lui tient à coeur, une opération apparemment non justifiée qui vaut à son père d'être incontinent. Il dit simplement : "*il faut que je porte la couche*". Comme M. Mercier, cet homme a été tenu toute sa vie par la réalisation d'un projet personnel : la construction de sa maison par le travail et l'économie et la réussite de ses enfants. C'est sans doute cette volonté à l'épreuve de la vie, doublée d'un ethos de l'endurance peut-être plus perceptible chez des hommes, qui explique en partie que ces personnes avancent "masquées".

C'est pourtant aussi en faisant référence à ces valeurs semble t-il, que l'on peut analyser en partie l'attitude combative de Me Barthe. Ce n'est pas du tout spontanément qu'elle parle de sa santé. On apprend qu'elle a bénéficié d'une aide familiale parce qu'elle avait été opérée des genoux, que le Timy lui livrait les courses parce qu'elle s'était cassée le bras, mais elle n'insiste pas. Elle en dit un peu plus sur l'arthrose (qui lui interdit certaines activités). C'est quand elle est sollicitée par une question directe sur sa respiration qu'elle parle de ses crises d'asthme qui nécessitent actuellement la présence d'un respirateur à son domicile et un traitement à la cortisone. Et comme cette question venait après celle sur les "abandons", elle raccroche tout de suite : "*voilà, autrement moi je n'abandonne pas grand chose, et j'aime bien être près de ma fille*". Son voisin nous avait d'ailleurs averti: "*elle a des affections respiratoires, et quelquefois elle a de ces crises... et elle n'est pas fière quand on l'apprend!*"

Elle fait tout de même allusion à des moments dépressifs ("*des moments où je ne suis pas trop bien dans ma tête, j'ai des soucis*") qui renvoient au passé. Mais elle passe très vite. Et si elle marche avec quelque difficulté (elle utilise une canne dehors) elle précise bien que, à l'occasion de son voyage en Grèce, elle n'a "*jamais été la dernière*". Cette dame est parmi les plus jeunes de notre échantillon. Elle s'applique à éviter les questions de vieillesse, ne se rangeant dans la catégorie des vieux qu'une seule fois, d'une manière plutôt inattendue. Elle ne se place pas non plus dans la catégorie "handicapé", malgré l'usage d'une canne pour marcher dehors, ni dans celle de "malade" malgré des difficultés respiratoires ou dues à l'arthrose. Si ces problèmes sont cités c'est presque malgré elle. L'aide, c'est elle qui l'apporte, en particulier à sa fille lorsqu'elle garde sa petite fille. S'occuper d'enfants a structuré sa vie de manière assez forte. Peut-être par "récupération" d'une enfance qu'elle doit juger ratée sur le plan affectif, mais aussi parce que la garde des enfants des autres lui a permis de sortir d'une période qu'elle a dû vivre difficilement, entre la mort de son fils aîné et la séparation avec son mari.

Parmi ces personnes peu préoccupées de leur santé, ou qui la disent "bonne", il faut peut-être faire une place à part à celles qui ont pris (ou prennent

encore) en charge la santé des autres, en particulier du ou de la partenaire. Ce sont des personnes veuves, qui ont assuré l'accompagnement de leur conjoint ou conjointe jusqu'au bout et à qui l'épreuve a pu fournir les moyens de se reprendre en main, d'une manière plutôt volontariste. C'est le cas de M. Corbière, dont l'épouse est morte après un Alzheimer, à la suite de quoi il a fait un accident cardiaque rapporté par son fils mais "*qui ne l'a pas tellement frappé*" selon les termes de ce dernier. M. Corbière lui même n'aborde pas la question. On apprend de manière secondaire qu'il a subi une opération d'un oeil il y a deux ou trois ans qui lui a fait perdre pratiquement l'usage de cet oeil. C'est pour cela qu'il lit moins. Mais la santé est plus celle des autres: de sa femme, dont il s'est beaucoup occupé pendant sa maladie, selon le témoignage de l'aide ménagère "*il était très dévoué, il s'en est occupé; il avait ses moments de colère mais il était très dévoué*" ou du fils : "*il en a bavé; c'est lui qui en a bavé le plus, il a voulu l'assumer à la maison. Il a beaucoup souffert; après il s'est trouvé très peiné mais soulagé*", de sa belle-fille qui est dépressive. Le mariage tardif de M. Corbière qui a succédé à une vie de célibataire fournie en relations, permet de comprendre une reprise en main jamais totalement abandonnée.

Ce qui, malgré une dimension aussi volontariste et indépendante, n'a pas été le cas de M. Gales, chez qui la disparition brutale de sa compagne "*partie en trois mois*" et de manière plus récente laisse une blessure encore ouverte. Cependant malgré l'aveu de quelque faiblesse "*jamais j'ai été fatigué autrefois*" et la mention du comprimé qu'il doit prendre pour la cueillette des champignons en montagne, M. Gales assure "*pour la journée je sens pas la fatigue; si je le prends le matin, je monte comme n'importe qui...*". Lui non plus n'est pas installé dans la vieillesse, de ce point de vue. On a aussi le témoignage de M. Cayrol qui avoue qu'il "*s'est vu les pierres*" dans l'aide apportée à sa femme avant son hospitalisation, mais qui reste discret sur ses propres incidents de santé : "*ça va à peu près, quelques petites choses...*". Lui aussi réaménage sa vie selon ses propres choix. Le dernier exemple que nous prendrons achève de dessiner les contours d'une vieillesse autonome, qui a puisé sa force dans une vie construite sur la volonté et l'indépendance. Me Roussel, impliquée dans des activités collectives et relativement indépendante par rapport à son mari, décédé il y a 20 ans, évoque très rapidement les ennuis qui auraient pu rejaillir sur sa mobilité, si elle n'avait pas fait l'effort de se prendre en charge, reproche qu'elle adresse à sa soeur qui lui sert de contrepoint total dans le portrait qu'elle fait d'elle même. La seule référence dramatique à la maladie concerne le cancer qui a emporté son fils.

2- La santé prétexte

Les accidents de santé ou diverses altérations peuvent présenter un certain nombre d'avantages que d'aucuns mettent à profit dans l'aménagement d'une tranquillité recherchée dans l'interaction avec l'environnement relationnel ou matériel. Certaines difficultés ou gênes éprouvées peuvent servir de prétexte à

ne plus faire certaines choses ou à en entreprendre de nouvelles. C'est le cas de M. Blondin, atteint d'un parkinson qui l'handicape pour certaines activités-repas au restaurant, couture (il était tailleur), composer un ticket- mais qui effectue en s'adaptant à son handicap, un tri entre ce qu'il a envie de faire et le reste; la maladie, qui se stabilise, lui autorise une négociation secrète entre envie et fatigue. L'annonce de sa maladie il y a environ huit ans a représenté un choc pour ce monsieur qui pratiquait beaucoup le sport, notamment le vélo et le tennis: *"j'ai fait partie d'une société de cyclotourisme. Voilà et maintenant il a fallu que cette maladie m'attrape"*. C'est un monsieur qui sort beaucoup et qui, veuf depuis 14 ans, s'est constitué un véritable réseau de copains qui l'aide sans doute à tenir le coup. Il met aussi sur le compte du parkinson deux chutes récentes, ce qui lui permet d'éviter de se situer tout à fait dans le groupe des vieux. Encore un avantage, M.Blondin, est plus "malade" que "vieux".

C'est ainsi aussi que joue d'une certaine manière Me Bonnefoy. Cette dame de 92 ans qui ne se définit pas comme vieille *"je ne me sens pas vieillie mais je me sens quand même handicapée"*, se déplace avec une canne depuis plusieurs années, à l'intérieur de sa maison, à la suite de deux opérations des hanches. Elle avoue *"je suis entourée, il me manque que la santé"*. Cette rubrique est en effet dominante dans l'évocation des limites qu'elle suscite. Hospitalisée fréquemment et longuement, pour un oedème pulmonaire, pour un traitement cardiaque, elle a aussi d'énormes difficultés avec ses doigts arthrosiques et peut difficilement s'en servir. Ce qui d'une part justifie que sur les conseils de sa fille, elle a *"tout à portée sur la table"* mais elle invoque aussi sa maladresse pour prétexter un refus de sortir ou de répondre aux invitations. Elle dit rester chez elle *"pour ne pas gêner"* ou parce qu'elle n'est pas "présentable" en public. Elle refuse le restaurant *"parce que je mange trop mal, je me tiens trop mal à table"*. Prétexte aussi la gêne éprouvée à se déplacer pour prendre le bus : *"je suis empotée, ennuyée, avec mes deux cannes; alors monter dans le car, vous savez que les chauffeurs sont pressés ou pas...non, non, dans la foule, tout ça, vous êtes gêné.."*

Invitée prochainement au mariage d'une petite fille, elle dit qu'elle n'ira pas par difficulté pour boutonner sa robe...En fait les relations avec sa famille ne sont pas toujours au beau fixe. Il faut remarquer que cette dame ne sort plus depuis deux ans et qu'elle se définit de tout temps comme "casanière" ou même "sauvage". Si on réécoute ses propos, c'est bien une obstination immobile qu'ils traduisent: *"je ne sors jamais"*, *"je suis casanière"*, *"je n'en bouge pas jusqu'à ma mort"*, en parlant de son logement: *"là je suis calme"*, *"je suis au calme, je suis tranquille"*, et puis *"je mourrai ici un point c'est tout!"* en réponse à la possibilité de finir ses jours en institution. Sa résistance aux transformations de son vieil appartement qui n'est pas à elle, la reconnaissance de son obstination à ne pas vouloir introduire un minimum de changement vers le confort, ne serait ce que d'ouvrir la porte entre la salle à manger et la cuisine pour diffuser la chaleur (*"j'avais refusé pendant 20 ans, vous savez quand on a une idée!"*) en est un exemple de plus. L'ouverture sur

le jardin, l'importance qu'il revêt pour elle, son attention à la poussée des plantes traduisent aussi une forme d'immobilisme ou au moins de retrait de la vie des "hommes", du monde des "actifs". Entre les volets fermés sur la rue et l'ouverture sur le jardin, se déroule une vie en "cocon", presque immobile, une vie dont elle semble se satisfaire.

3- la santé médiation

La référence à la maladie ou à ses difficultés constitue dans certains cas un appel adressé aux autres dans des situations de souffrance. Témoin d'un mal-être, le "somatique" joue comme indicateur d'un manque, d'un lien à reconstituer, d'une solitude mal supportée. Me Chabrol exprime la misère de toute une vie qui laisse espérer une vieillesse réparatrice : *"Ha, j'ai souffert vous savez, croyez moi, j'ai mené une vie, une drôle de vie j'ai menée... Alors maintenant j'ai dit 'dans la vieillesse peut-être que j'aurai un peu plus de chance, pfft, je vois que dans la vieillesse, j'en ai pas de la chance'."*

Jusqu'à la mort de son mari, elle se définit comme une *"femme dégourdie"*, c'est-à-dire avec une santé de fer. Son époux meurt en 1985. Les vertiges auxquels elle dit avoir été sujette de longue date : *"j'ai toujours eu un peu de malaises"* prennent alors une dimension pathologique et elle chute plusieurs fois sur la voie publique. En 1991, nouvelle chute, cette fois à l'intérieur de l'appartement qui entraîne une fracture du fémur. Depuis, c'est l'accumulation : première hospitalisation, rééducation qu'elle abandonne en cours de route, traitements qui finissent par avoir de graves effets iatrogènes et nécessitent une deuxième hospitalisation, rhumatismes ankylosants, problèmes circulatoires divers, bronchite; troisième hospitalisation, accompagnée comme les deux fois précédentes d'un séjour à Casselardit...

Nous retiendrons de son histoire somatique récente un incident dont Me Chabrol et sa belle fille donnent deux versions différentes, ce qui permet de reconstituer le scénario suivant : après sa première hospitalisation, il semble qu'elle ait fait une allergie aux médicaments. Elle présente très vite un oedème important, et les enfants, aidés par le médecin traitant, font pression auprès d'elle pour qu'elle se fasse hospitaliser d'urgence. Refus de Me Chabrol. Au bout de trois jours, les enfants la retrouvent *"toute gonflée"* et au bord de l'asphyxie. Le fils décide de l'hospitaliser de force. Elle fait obstacle *"Elle s'est mise à pleurer"* mais arrive à Purpan quelques heures plus tard. Là, c'est le fils et la belle fille qui se font reprocher par les médecins pour ne pas l'avoir amenée plus tôt. Elle est récupérée in extremis, non sans quelques séquelles pulmonaires. Avant que la belle fille ne réagisse, Me Chabrol donne sa propre version en ces termes : *"je dis toujours au docteur hé , je dis 'docteur je vous remercie, parce que dans l'état que j'étais la dernière fois, quand on m'a transporté', on croyait pas hé! Mais quand après ils ont vu..."* . Elle a pris les médecins à témoin de l'incapacité de ses enfants à s'occuper d'elle convenablement. Ce sont ses enfants qui ne voulaient pas la faire

soigner, ils ne la croyaient pas lorsqu'elle exprimait sa souffrance. On voit par cet exemple l'usage "médiateur" que fait Me Chabrol de ses incidents somatiques.

Pour Me Marrot, la maladie est un prétexte pour exprimer un désarroi profond et un indicateur d'une situation familiale et relationnelle déficiente. Elle se vit comme "désentourée". Veuve depuis 30 ans, elle souffre de ne pouvoir compter sur son unique fille, malade mentale, et elle n'a aucune autre famille. C'est une dame qui apparaît très voûtée, marchant difficilement, mais son aide-ménagère, qui semble avoir beaucoup de sympathie pour elle, estime que d'autres personnes, plus handicapées, sortent de chez elles. Elle-même insiste sur deux points : ses handicaps à la marche, dont elle fait remonter l'origine à l'agression dont elle a été victime dans la rue (fracture du col du fémur il y a 4 ans), et un cancer du sein (dont elle conteste le diagnostic et l'opération qui a suivi d'une manière assez confuse). Si elle refuse de véritablement reconnaître qu'elle a eu un cancer, elle signale qu'un médecin lui a demandé s'il y avait eu des cancers dans sa famille, et puis bien plus loin dans l'entretien, à propos d'une chienne morte d'un cancer elle dit : "*Vous voyez ce que c'est toutes ces histoires de cancer, c'est le diable ça*". Elle a aussi une polynévrite, de l'arthrose, du diabète. Depuis l'opération du sein, elle se sent un bras faible. Elle pense que si elle est courbée, alors qu'avant elle marchait bien droite, c'est qu'elle a pris de mauvaises habitudes avec la canne. Elle semble lier la maladie de sa fille à l'hérédité, son mari étant défini aussi comme "nerveux" : "*elle est tombée malade, un peu comme son père, je vous le dis comme c'est, hé, je vais pas mentir, un peu... pas fou, loin de là, il avait sa lucidité encore, mais un manque de commandes, c'est la commande qui ne marchait pas très bien*". Dans ce contexte familial de "maladie", Me Marrot, avec pour seul point d'accrochage affectif ses canaris, regrette de n'avoir pas été soutenue : "*si j'avais eu par exemple quelqu'un de costaud à côté de moi*" (à propos d'une chute) et espère : "*Il manque que... il faudrait avoir quelqu'un toujours derrière... (rires) vous comprenez ce que je veux dire. Une personne qui s'occupe de vous, qui vous sorte un peu, qui vous fasse le manger, qui vous fasse tout le plus gros*".

C'est aussi une situation de désarroi général et profond que semble vivre M. Cros, que l'on pourrait classer dans les cas de "faiblesse sociale". De statut social très modeste, ancien "mal logé", M. Cros donne de lui l'image d'un homme dépendant de son entourage, peu enclin à prendre des décisions et chez qui la "maladie" et ses multiples symptômes, la plupart liés à un alcoolisme de longue date, sert à la fois de prétexte à un repli sur soi et dans son logement et de médiation vers les autres.

4- La vieillesse maladie

Nous avons dans cette rubrique des personnes pour qui la maladie ou l'expression d'un mauvais état de santé est un indicateur de plus d'une

situation existentielle problématique dominée par un mal être général. Ces personnes dans leur majorité font partie des "dépendants anciens" (cf. Fenêtre Le vieillir et la famille), ce qui ne saurait étonner. Le discours de ces personnes, soit "désentourés", soit très demandeurs du côté familial, est polarisé par la maladie ou le mal être. L'exemple de M.Tournier illustre bien la problématique d'un homme qui n'a plus le goût de vivre parce que d'une certaine manière, la vie ne l'a pas pris. Cet homme n'a été socialisé que pour un type de travail tout à fait particulier, auquel il était "tenu" la plus grande partie de sa vie, sans de possibilités apparentes de s'échapper. Sa vie "extérieure" s'est entièrement déroulée dans le cadre limité de l'église où il travaillait. Sa vie "domestique" ne dépassait pas le confort d'une prise en charge maternelle. Il a même coupé avec son frère. La mort de sa mère, il y a 25 ans, (il en avait 53) a dû changer des choses, mais l'entretien, mis à part la solitude énoncée, est muet sur la question. Ce deuil, apparemment, ne lui a pas permis de "reconstruire" de l'affectif ailleurs. Et la retraite ensuite, même progressive, n'a pas été acceptée. La vie de travail n'a pas laissé la place à la préparation d'une autre vie. La vieillesse n'est pas apparue parce que d'autres âges de la vie ne sont pas non plus apparus (âge du couple, de la paternité, de l'autonomie "adulte"...). Cet homme n'est donc que malade, et il est vrai sans doute gravement malade, la maladie se présentant comme une métaphore de sa vie. Si la voisine est précieuse, c'est en particulier parce qu'*"elle s'intéresse à ma santé"*. Elle nous confie d'ailleurs le pessimisme de ses premiers mots de la journée: *"il dit, allez, une journée de plus"*. La description de l'état de santé de ce monsieur semble assez dramatique. Il a été opéré deux fois (en fait, la seconde fois, selon une technique "par les voies naturelles"), en 1984 et 1991. Aujourd'hui l'infirmière affirme qu'il ne peut être opéré. Elle ajoute aussi qu'il a beaucoup fumé. Il est en tout cas tracassé par cette affaire - *"Et ça m'embête parce que je me fais des idées, je suis seul, j'ai le temps de penser. Alors je me demande encore qu'est-ce que tu couves là dedans"* -, et de plus en souffre. Il a aussi une insuffisance respiratoire chronique qui lui fait inhaler de l'oxygène toute la nuit. Il indique qu'il n'a jamais *"cassé les montagnes"*, même jeune, et que même à l'armée on l'avait trouvé *"faible de constitution"*.

Le récit de ses problèmes de santé occupe aussi une grande place dans l'entretien de Me Constant. Elle fait part en particulier des nombreuses opérations qu'elle a eues. Selon l'aide ménagère, elle tient une liste de ses opérations. En effet, elle en annonce 15, depuis l'âge de 7 ans jusqu'à la dernière, dont elle donne la date exacte au jour près, 7 mois avant l'entretien. La première l'a laissée un peu dure d'oreille dit-elle, la dernière la faite beaucoup souffrir, plus particulièrement les séances de rayons: *"Mais qu'est-ce que j'ai souffert! (...) Ils m'ont brûlée, depuis là, tout ça. Je suis encore brûlée. A mon pire ennemi je ne le souhaiterai pas, j'ai hurlé, j'ai pleuré, et je pleure encore"*. C'est donc *"le commencement d'un cancer"* qu'elle a eu *"à la nature"*. Plus généralement, beaucoup d'interventions ont concerné *"le ventre"*. Elle parle aussi d'une pleurésie, d'un problème de reins. Elle se plaint aussi de ne pas pouvoir marcher, ce que conteste son aide ménagère. Ainsi Me Constant veut faire entendre son sentiment de solitude que les

défaillances affectives de sa vie- décès de sa mère, de son fils handicapé puis de son mari- ont provoqué et que l'existence de quelques liens ne suffit pas à combler.

C'est aussi ses malheurs de femme seule que met en avant Me Sarrasin. Malade de son veuvage vieux de quatre ans, cette dame se construit une forme de vieillesse solitude, parce qu'aussi le fils est loin et parce qu'aucune autre famille ne peut se substituer à celle qui manque. Elle évoque des maladies qui l'ont affectée plus jeune (en particulier au moment de son divorce). Puis elle a été opérée de la vésicule à 53 ans. Elle a fait une hémiplégie il y a un peu plus de 6 ans, bien récupérée depuis. Elle se diagnostique "à risque". Pour le moment, elle ne se plaint que de "*petits bobos*", d'une gastro-entérite récente. Le docteur, qui la trouve un peu déprimée, lui donne des calmants. Elle dit avoir maigri de 22 kilos. En gros pas de pathologie grave mais peut-être un "terrain" sur lequel pourrait éclore un jour une forme de vieillesse-maladie?

Me Morand est à l'opposé de sa soeur (Me Leroux) qui la définit elle même comme "*une personne qui s'ennuie, et elle s'ennuie partout, elle a été malade, on l'a opérée des genoux, on lui a mis une prothèse dans les genoux, elle a eu plusieurs petites maladies mais y a qu'elle qui a des mals ! y a qu'elle qui a des mals ! et y a qu'elle qui a tout !*". A cette polarisation sur son opération, qui semble agacer aussi bien sa soeur que ses enfants, s'ajoute le récit de ses problèmes de vue et d'ouïe qu'elle dit également dramatiques, au point de l'empêcher de lire, de regarder la télévision, de suivre une conversation...C'est tout au début de l'entretien qu'elle exprime ses plaintes : "*maintenant que je ne peux pas sortir je m'ennuie, je m'ennuie. Et puis j'y vois pas trop pour la télé, et pour lire n'en parlons pas je ne peux pas lire. Et je suis allée à l'oculiste on m'a dit que c'était la rétine qui...(.) Et en plus de ça je suis un peu sourde, alors j'ai tous les, tous les (...) c'est les choses de la vieillesse, j'ai 85 ans et demi, je suis née en décembre, alors ça fait juste 85 ans et demi. Mes enfants me disent 'faut pas... y en a qui meurent plus jeunes que toi', je ne dis pas le contraire mon Dieu ! (...) C'est gentil quand même, 'si tu meurs on t'enterrera', c'est pas le regret éternel, voyez, mais c'est drôle ça me fait de la peine parce que je m'en suis bien... pour les élever, à ce moment là c'était la misère, c'est le cas de la dire, je vendais tout pour avoir un peu d'argent parce que vous savez on en n'avait pas..." Ou encore : "*quand on est vieux, tout est vieux, alors je fais que pleurer, je m'ennuie*". Cette dame souhaite une prise en charge totale qui semble répondre à une attitude de dépendance manifestée sa vie durant, dans une incapacité assez remarquable semble-t-il de nouer des relations.*

Il semble que le tableau dramatique que dresse Me Leblanc de son état de santé- "*je suis atteinte de un peu de tout, de tout ce qu'il ne faudrait pas*"- ait pour déterminant principal son déracinement du quartier d'origine qu'elle avait beaucoup investi, à quoi s'ajoute la disparition très mal vécue de son mari: "*Comme je suis, là, qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Je peux pas*

lire, je peux pas écrire, la radio je peux plus l'écouter à cause de mes oreilles, alors j'attends, le matin j'attends que le soir arrive et puis voilà" (...) "C'est très, très très dur... et c'est pour ça que le moral... (...) mon moral suit les choses, la maladie de mon mari m'a absolument... complètement démolie, parce que je me m'y attendais pas (...). Alors aller lutter contre ça, c'est affreux". Il semble que Me Leblanc ait vécu son relogement à Papus auprès de son fils comme une forme de déclassement, qui l'a découragée de chercher à nouer de nouvelles relations. Enfermée dans son appartement alors qu'elle sortait beaucoup et apparemment incapable d'innover après la mort d'un mari dont elle semblait très dépendante, elle se réfugie dans une inactivité où la maladie prend toute la place. Le diagnostic du fils, est à ce titre intéressant : " (...) Pour être clair, disons que ma mère elle est fascinée (...) par le corps médical. Elle admire le corps médical, les docteurs et tout ça (...) de toute jeune, pour autant que j'ai compris. Alors toujours maman entretenait des relations avec les docteurs (...) elle avait avec eux des échanges comme entre personnes d'une certaine intelligence culturelle. Je dis culturelle parce que, après , il semble qu'étant là ... elle a changé ... Il me semble que la coupure avec la ville, pour moi ... Elle a voulu garder un contact, mais ne pouvant plus le faire, elle s'est créée... la maladie. (...) Elle croit que ... Elle en est arrivée à un stade maintenant, le moindre malaise, le moindre malaise, la nausée simple, elle appelle le docteur. Là cette semaine, quatre fois de file, quatre jours de file. Et la peur de mourir aussi. (...) Elle demande une assistance complète ... Tout en voulant rester chez elle."

On voit à travers cet inventaire de diverses formes d'expression de la santé, la place prise par l'histoire affective, relationnelle, existentielle des uns et des autres et les difficultés qu'il y aurait à vouloir dresser un tableau clinique en dehors de toute considération des conditions et des situations dans lesquelles il prend forme et sens. On ne peut terminer sans évoquer le nombre important de chutes qui ponctuent la trajectoire récente des personnes rencontrées (17/45), signe de faiblesse physique autant sans doute que sociale, mais qui n'induisent pas forcément et dans tous les cas des phénomènes de "décompensation". Là aussi l'incident est à resituer pour sa compréhension dans un ensemble plus vaste, où l'effet cumulé de "facteurs objectifs" et de facteurs plus subjectifs est à prendre en compte.

Eléments de conclusion

Ce travail de recherche amorce tout juste sa phase de synthèse. Aussi semble t-il trop tôt encore pour prétendre tirer des conclusions générales quant aux composantes de la relation entre déprise et espace urbain.

Le sentiment dominant, que le travail d'analyse n'est pas encore parvenu à éteindre, est celui d'une extrême diversité des modes individuels du vieillir. Que ce soit d'un point de vue limité aux pratiques, ou plus largement du point de vue des modalités d'inscription spatiale et sociale, c'est encore la variabilité des situations rencontrées qui marquent la réflexion, venant confirmer si cela était encore nécessaire que les façons d'être "vieux" ne peuvent se réduire à un petit nombre de dimensions objectivables.

Cette diversité concerne aussi, et au premier chef, les processus de déprise, ceux ci ne pouvant se définir de façon univoque et du seul point de vue des pratiques de l'espace, comme résultante d'un rapport seulement marqué par l'apparition d'une in-validité physiologique. Non que la dimension spatiale, celle des pratiques d'usage de la ville, doive pour autant être tenue pour négligeable, mais parce que le rapport à l'espace urbain s'avère toujours (et encore dans la vieillesse) plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord, parce qu'il implique toutes les dimensions du social.

Un point est apparu essentiel qui tient à l'importance du lien dans la déprise, au sens de la priorité accordée par les personnes âgées à la sauvegarde des liens de sociabilité, que ce soit dans le cadre des relations familiales ou dans le cadre plus large de sociabilité "urbaine".

De ce point de vue, la déprise apparaît d'ores et déjà généralement moins comme purement subie que comme processus de substitution dans laquelle la personne joue elle même un rôle plus ou moins actif. Si la perte de la relation à l'espace (par disparition des proches, par désagrégation des anciens réseaux de sociabilité) modifie la relation des personnes âgées à

l'espace (comme celle des personnes plus jeunes), la déprise apparaît de même comme processus de recomposition, visant à préserver ce qui peut l'être des modes antérieurs de sociabilité ou à susciter de nouvelles formes de lien. Il s'opère alors un processus de sélection dans lequel la part de choix propres à la personne n'est presque jamais négligeable : le plus souvent, si l'on se "déprend", c'est pour mieux "tenir" par ailleurs. Il s'agit dès lors non seulement d'un procès de repli sur un espace résidentiel réduit mais aussi de recherche d'un équilibre relationnel, de constitution ou de renforcement d'une "base" sociale, de production des conditions nécessaires au maintien d'une qualité de vie satisfaisante. C'est sur ce lieu de vie ainsi redéfini, que s'exercent dès lors, selon les cas ou tout à la fois, les stratégies individuelles de maintien d'une autonomie, d'anticipation d'une "dépendance" plus marquée, de mobilisation de l'aide familiale et/ou institutionnelle entre autres.

Bien sûr, ce processus de sélection et de substitution ne se solde pas dans tous les cas par une même réussite. Différents facteurs entrent en jeu tenant pour l'essentiel au niveau de ressources mobilisables, ressources au sens des statuts sociaux et ressources liées aux acquis relationnels, aux modes antérieurs d'inscription dans le collectif, à la nature d'un rapport antérieur au local. Nous avons vu comment les situations que nous avons caractérisées comme de "forte déprise" concernent généralement des personnes qui s'avèrent avoir (et avoir eu dans le passé) le moins de prise sur leur environnement, le moins de possibilité de choix. Dans leur cas, la déprise s'accompagne d'un sentiment qui confine à l'auto-suggestion de l'idée de mort.

Inversement, d'une façon générale, les personnes qui ont de leur déprise l'approche la plus positive sont celle qui expriment le plus clairement leur sentiment d'avoir su préserver leur capacité de choix et d'initiative.

Si l'analyse a permis de faire apparaître des formes et des niveaux de déprise très différents d'une personne à une autre et non systématiquement corrélés à l'âge, son caractère trop strictement synchrone n'a pas permis de mettre en lumière à quel point celle ci peut être liée au vieillissement, au sens élémentaire de "prendre de l'âge". La plupart des personnes ont pourtant exprimé combien leurs choix de conduite et de pratique tient moins à l'apparition d'un problème aigu de santé qu'au développement d'un sentiment de "fatigue", d'un sentiment de perte de compétence vécu dans la durée. C'est cette "fatigue", et ce qu'elle recouvre d'un sentiment de ne plus pouvoir ou ne plus savoir faire front, qui apparaît le plus immédiatement significative, pour les personnes elles mêmes, de leur entrée irréversible en vieillesse et, par là, d'une certaine perte de prise. Y échappent les personnes qui, quel que soit leur âge du point de vue de l'état civil, ont réussi jusqu'à ce jour à demeurer au plus près

du modèle de la "vieillesse dynamique", à échapper aux stéréotypes et à la dévalorisation inhérents au grand âge "dépendant", à "vieillir sans vieillir", tel que nous les avons définis. Pour tous les autres, l'intériorisation de soi en tant que "vieux" implique de "faire avec" la vieillesse et ses limitations, de rechercher l'une ou l'autre de ces "solutions" qui impliquent une certaine déprise. Nous avons vu que les modes de positionnement de soi au regard de la vieillesse sont alors relativement circonscrits :

- continuer à accumuler de l'âge, autrement dit, s'installer en tant que "personne âgée", forme socialement reconnue et peu dévalorisée par laquelle on peut continuer à se distinguer des plus vieux, des "dépendants", tout en s'inscrivant dans un collectif.

- endosser la figure du "vieux", confronté à un épuisement grandissant et à la perspective de la mort.

- se représenter soi même (sinon se revendiquer) comme "dépendant", atteint d'un handicap rédhibitoire qui en appelle à une prise en charge plus ou moins totale.

On voit combien ces formes empruntent étroitement aux figures de la vieillesse, formes archétypiques qui clôturent les représentations de la vieillesse comme catégorie minoritaire. En ce sens, s'habiller ou non des habits sociaux de la vieille personne, comme se définir dans le déni de vieillesse, apparaissent ainsi comme formes différentielles de positionnement individuel au regard des figures du grand âge. Les modes d'expression d'une "fatigue", comme d'un sentiment d'insécurité en ce qui concerne la pratique des espaces extérieurs, et comme le corollaire qu'en constitue la quête de la "tranquillité" ne manquent donc pas de traduire, aussi, l'état du rapport de la personne à son altérité.

Si les éléments d'explicitation du rapport au regard des autres sont peu nombreux (ils sont avant tout le fait des personnes pour lesquelles ce rapport est peu problématique), de nombreux indices montrent que la déprise tient aussi à l'internalisation des catégories de la vieillesse. Sélectionner les espaces et les situations, se limiter dans l'accès aux espaces publics, chercher refuge dans les espaces les plus familiers, en un mot ce que les personnes âgées formulent en termes de quête de tranquillité, c'est aussi mettre en place une stratégie d'évitement de la confrontation à autrui. De même, investir dans la relation aux proches ou aux personnes de la même génération, porteurs d'une même "histoire" et des mêmes stigmates, c'est chercher à échapper autant que faire se peut à la stigmatisation, au jeu des regards croisés sur la vieillesse. C'est donner la priorité à la relation aux personnes avec lesquelles on peut encore être autre chose que "vieux".

Le sentiment de "fatigue" ou d'"insécurité" ouvre donc sur l'univers complexe des rationalisations du rapport réflexif au marquage de la vieillesse. Dans le discours, ces rationalisations adoptent souvent la formule du "ça ne me dit plus rien", relatives aux pratiques qui ont caractérisé le passé et aujourd'hui plus ou moins totalement abandonnées.

Ainsi aller "en ville", "faire" les grands magasins, partir en voyage, prendre le bus, etc. Il est ainsi des pratiques dont les personnes se sont dé-prises dès lors qu'elles ne leur "parlent" plus, autrement dit dès lors qu'elles sont devenues synonymes d'une trop grande exposition de soi aux autres, et à tout ce qui fait signe d'une perte de compétence, d'un déclassement. Celles ci participent de ce superflu dont on se déprend d'autant plus facilement que les ressources existent par ailleurs pour instituer un mode de vie de substitution. Une remarque toutefois : la majorité des personnes enquêtées (ici 32 sur 45), sont, comme la majorité des 75 ans et plus, des femmes. Cette présence féminine peut peser sur ces dimensions du rapport à la vieillesse et à l'espace public. Le sentiment du déclassement et la peur du regard de l'autre ne sont-ils pas plus important pour les femmes âgées? C'est une question que l'on peut poser même si les hommes de notre échantillon n'échappent pas à ces sentiments.

Le rapport entre déprise et espace urbain tient ainsi de dimensions différentes, les unes relevant plutôt d'une microsociologie des biographies individuelles et des relations de sociabilité, les autres du rapport aux formes de catégorisation de la vieillesse, du rapport au regard d'autrui. L'approche des modes de spatialisation, et notamment du rapport des personnes âgées au local, constitue sans nul doute une autre de ces dimensions, laquelle ouvre sur une approche plus collective du processus de déprise. La plupart des personnes rencontrées ont fait le choix de leur actuel espace de résidence. Ce choix est rarement récent, mais si le souci premier de la plupart est de réaliser dans la déprise les conditions nécessaires à la préservation de relations sociales satisfaisantes, cela passe aussi très généralement par le souci de préserver leurs conditions actuelles de résidence. Ainsi s'exprime un attachement aux lieux qui traverse l'ensemble des "bouts de ville" considérés. Par contre, les différences apparaissent très marquées en ce qui concerne les modalités du rapport au local et jusqu'à la nature et aux dimensions de l'espace social de proximité. Les formes de l'habiter propres aux personnes âgées rencontrées n'ont rien de commun selon que l'on réside dans le centre ville, dans tel ou tel secteur de la périphérie faubourienne, ou encore dans une cité de logement collectif social. Ainsi, les hiérarchies entre espaces publics et privés, les opportunités offertes à une appropriation collective de certains lieux par les personnes âgées, les modes de régulation des espaces publics, apparaissent-t-elles très disparates. Et avec eux les modalités de la prise ou de la déprise. Plus encore, ces disparités concernent le statut même de la personne âgée comme relevant plus ou moins d'un ensemble socialement reconnu à l'échelle locale en tant qu'entité collective (ainsi les "anciens" du logement social, en général les membres des clubs du troisième âge). Ce type de constat débouche sur une problématique des formes d'inscription politique des personnes âgées.

A ces différents niveaux, et à ce stade d'une synthèse de l'étude, l'écart apparaît très sensible entre les formes propres à l'habiter dans l'hypercentre urbain et les formes spécifiques aux secteurs d'habitat collectif. Il est manifeste jusque et y compris en ce qui concerne les modèles qui président aux formes de sociabilité, et en ce qui concerne le rapport au regard d'autrui.

ANNEXES

Liste des personnes citées

BARTHE Me, 75 ans. A gardé des enfants. Séparée depuis 30 ans. 3 enfants dont 1 décédé et les deux autres dans l'agglomération. Originaire d'une région voisine elle est arrivée à Toulouse en 1967 dans l'appartement qu'elle occupe dans le centre-ville comme locataire.

BLONDIN M., 84 ans. Ancien artisan. Veuf depuis 1980. Sans enfant. Toulousain d'origine, il a vécu dans le centre-ville, et dans son appartement actuel, dont il est propriétaire, depuis 1980.

BONNEFOY Me, 92 ans. Ancienne bonne. Veuve depuis 1970. 3 enfants dont 1 seul qui vit dans la région. Née dans la région, elle arrive à Toulouse il y a 70 ans. Elle vit en appartement, en location à la Côte Pavée depuis 20 ans.

BRETON Me, 84 ans. Ancienne ouvrière. Veuve depuis 14 ans. 2 enfants dont l'un dans l'agglomération. Originaire de Toulouse, elle vit à Papus depuis 30 ans, et depuis 22 ans dans l'appartement HLM actuel.

CAYROL M., 86 ans. Ancien sous-officier. Veuf depuis 1987. 3 enfants dans l'agglomération. Originaire d'une région voisine, il a vécu en Afrique du Nord. Venu dans la région de Toulouse en 1958, il vit dans le quartier des Minimes depuis 20 ans, en location dans une maison.

CHABROL Me, 86 ans. Ancienne employée de maison. Veuve depuis 1985. 5 enfants dont 3 dans l'agglomération. Vient d'Afrique du Nord en 1962, dans l'appartement HLM de Papus occupé depuis.

CHARRIERE Me, 75 ans, ancienne employée. Séparée depuis 15 ans, 3 enfants dont un vit avec elle. Vient de la région parisienne à Toulouse en 1981, dans un appartement HLM à Empalot.

CLADEL Me, 86 ans. Ancienne femme de chambre. Célibataire. Née dans la région, elle est à Toulouse depuis 50 ans. Vit en appartement en location à la Côte Pavée depuis 20 ans.

CONSTANT Me, 85 ans. Avait travaillé un temps comme commerçante. Mari ouvrier. Veuve depuis 1982. 1 enfant décédé en 1977. Originaire de Toulouse elle est aux Minimes depuis le milieu des années 50 et dans l'appartement dont elle est propriétaire depuis 10 ans.

CORBIERE M., 85 ans. Ancien cadre. Veuf depuis 7 ans. 1 enfant, dans l'agglomération. Né à Toulouse, arrive à Empalot en 1970 en appartement HLM.

CROS M., 75 ans. Ancien ouvrier. Veuf depuis 5 ans. 2 enfants dans l'agglomération. Né à Toulouse, il vit à Empalot depuis 1964 dans un appartement HLM.

DUCASSE Me, 79 ans. Ancienne ouvrière. Célibataire, 1 enfant vivant dans le quartier. Née dans la région, elle arrive à Toulouse en 1974, et dans un appartement HLM de Bellefontaine il y a 2 ans.

DUMAS, M. 81 ans. Ancien ouvrier. Veuf depuis 3 mois. 2 enfants, qui vivent dans le quartier. Né en Espagne, il vient en France en 1939 et à Toulouse en 1944. Vit depuis 45 ans dans une maison dont il est propriétaire, à la Côte Pavée.

FABRE Me, 85 ans. Pas d'activité professionnelle. Son mari était officier. Veuve depuis 25 ans. 3 enfants dont deux dans l'agglomération. Originaire de Toulouse, elle vit dans l'appartement du centre-ville, dont elle est locataire, depuis 38 ans.

FONTAINE Me, 94 ans. Ancienne commerçante. Veuve depuis 1970. Pas d'enfant. Née à Toulouse, elle arrive à Empalot en 1972, dans un appartement HLM.

FOURNIER Me, 77 ans. Ancienne commerçante. Veuve depuis 1983. 4 enfants, dont deux dans l'agglomération. Née en Afrique du Nord de famille européenne. Arrivée à Toulouse en 1962, dans le quartier des Minimes. Propriétaire de sa maison.

GALES M., 86 ans. Ancien ouvrier et agriculteur. Veuf depuis 3 mois. 4 enfants, tous dans l'agglomération. Arrive du Portugal à Toulouse en 1930, et à Patus en 1936. Propriétaire de sa maison.

GARCIA M., 78 ans. Ancien employé. Vit en couple. 2 enfants dont un dans le quartier. Arrivé d'Espagne en 1938, à Toulouse en 1957. Habite à Empalot en appartement HLM depuis 1970.

GARY Me, 81 ans. Ancienne commerçante. Veuve depuis 1980. 2 enfants dont 1 dans l'agglomération. Née dans le département, vient à Toulouse en 1940, et à Patus en 1972 en appartement HLM.

GAUTHIER M., 80 ans. Ancien employé, après avoir été sous-officier. Veuf depuis 1993. Sans enfant. Originaire de la région, il arrive aux Minimes il y a 40 ans. Propriétaire de sa maison.

GUILLOUX Me, 76 ans. Ancienne cadre. Célibataire. Vient d'Afrique du Nord en 1975 à Toulouse. Occupe un appartement dont elle est propriétaire à la Côte Pavée depuis 1977.

JARRY Me, 77 ans. Ancienne femme d'entretien. Séparée depuis 1956, puis en 1977. 5 enfants dont plusieurs dans l'agglomération. Née dans une région voisine, elle vient une première fois à Toulouse en 1956, en part en 1965, pour revenir en 1977 dans un appartement HLM de Bellefontaine.

LAFFORGUE Me, 96 ans. N'a pas eu d'activité professionnelle. Son mari était cadre. Veuve depuis 1985. 1 fils qui vit loin. Originaire d'une région voisine, elle est venue aux Minimes, dans l'appartement qu'elle occupe aujourd'hui en location, en 1936.

LEBLANC Me, 80 ans. Ancienne employée. Veuve depuis deux mois. 1 enfant dans le quartier. Née à Paris elle arrive à Toulouse à 17 ans, et à Papus en 1973, en appartement HLM.

LEIRIS Me, 84 ans. Pas d'activité professionnelle, mari employé. Veuve depuis 1988. 2 enfants dont un dans l'agglomération. Rentre d'Afrique du Nord en 1957 et habite à Empalot depuis 1962 en HLM.

LEROUX Me, 85 ans. Ancienne ouvrière. Célibataire. Née dans le quartier de la Côte Pavée, elle y occupe un appartement en location, depuis plus de 40 ans.

LOPEZ Me, 83 ans. Pas d'activité professionnelle. Son mari était enseignant (secondaire). Veuve depuis 1979. 3 enfants dont l'un voisin. Originaire d'Afrique du Nord, elle est arrivée en France en 1960, dans l'appartement des Minimes dont elle est locataire.

MARQUES M., 82 ans. Ancien ouvrier. Célibataire. Né en Espagne, il arrive en France en 1939 et à Toulouse en 1943. Il habite depuis 20 ans un appartement en location à la Côte Pavée.

MARROT Me, 83 ans. Ancienne ouvrière d'entretien. Veuve depuis 30 ans. 1 enfant dans l'agglomération. Originaire d'une région voisine, elle arrive à Toulouse en 1934. Elle occupe son logement actuel comme locataire depuis 1961.

MERCIER M., 82 ans. Ancien ouvrier. Veuf depuis 5 mois. 4 enfants dans l'agglomération. Né dans la région, il vient à Toulouse en 1947, et à Empalot 10 ans après, dans un appartement HLM.

MORAND Me, 86 ans. Pas d'activité professionnelle, mari ouvrier. Veuve depuis 23 ans. 5 enfants, tous dans l'agglomération. Originaire d'une région voisine, elle arrive à Toulouse en 1950 et dans l'appartement HLM de Papus où elle vit il y a 22 ans.

NAVARRE Me, 92 ans. Ancienne enseignante (primaire). Célibataire. Toulousaine d'origine, elle vit dans l'appartement du centre-ville dont elle est propriétaire depuis 1958.

PASCAL M., 80 ans. Ancien enseignant (secondaire). Vit en couple. 2 enfants dont l'un dans le quartier. Né dans la région, il arrive aux Minimes en 1978, dans la maison dont il est propriétaire.

PERET Me, 80 ans. Ouvrière un temps, mari ouvrier. Vit en couple. 3 enfants, dans la grande agglomération. Vient d'Afrique du Nord en 1962, est à Papus depuis 8 ans, en appartement HLM.

POIRIER Me, 81 ans. Pas d'activité professionnelle. Son mari était officier. Veuve depuis 1978. 2 enfants dont un dans l'agglomération. Originaire du centre de la France, elle vit à Toulouse depuis près de 50 ans, et dans l'appartement dont elle est propriétaire dans le centre-ville depuis 1975.

PONS Me, 80 ans. Autrefois "petits boulots", mari ouvrier. Veuve depuis 3 ans. 3 enfants dont un dans le quartier. Vient jeune à Toulouse du centre de la France. A Bellefontaine en 1972, dans l'appartement HLM actuel en 1976.

PREVOT Me, 84 ans. Ancienne ouvrière. Veuve depuis 56 ans. 1 enfant dans la banlieue éloignée. Née à Toulouse, elle vit à la Côte Pavée depuis 50 ans, et dans l'appartement qu'elle loue depuis 5 ans.

ROGER Me, 81 ans. Ancienne serveuse. Veuve depuis 14 ans. 4 enfants dont 2 dans l'agglomération. A Toulouse en 1942, et à Bellefontaine en 1982 dans un appartement dont elle est propriétaire.

ROLIN Me, 85 ans. Ancienne femme de ménage. Veuve depuis 38 ans. 3 enfants dans la ville. Née dans l'Ouest de la France, arrive à Empalot en 1966 en appartement HLM.

ROUANET Me, 76 ans. Pas d'activité professionnelle, mari ancien employé. Vit en couple. 2 enfants dont un vit loin et l'autre décédé. Née dans le Sud de la France, elle arrive à Toulouse en 1935, et à Bellefontaine en 1984, dans un appartement HLM.

ROUSSEL Me, 88 ans. Ancienne employée. Veuve en 1974. 2 enfants dont un à Toulouse, l'autre décédé récemment. Vient d'une région voisine à Toulouse en 1980 dans un appartement HLM.

SARRAZIN Me, 75 ans. Ancienne ouvrière. Veuve depuis 1989. 1 enfant qui vit loin. Née à Paris, elle arrive dans le quartier des Minimes en 1968, dans l'appartement dont elle est propriétaire.

SERRES Me, 81 ans (ou 86). Ancienne indépendante puis cadre. Célibataire. Originaire de la région, elle vient à Toulouse en 1940, dans l'appartement du centre-ville dont elle est locataire.

SOLER M., 83 ans. Ancien entrepreneur. Veuf depuis 9 ans. 2 enfants vivant dans l'agglomération. Né en Espagne, il arrive en France en 1956 et à Bellefontaine en 1985 où il occupe un appartement HLM.

TOURNIER M., 78 ans. Ancien employé. Célibataire. Toulousain d'origine, il vit dans l'appartement qu'il occupe comme locataire depuis plus de 40 ans.